UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01659065 5

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/sermonsetallocut00kahnuoft

SERMONS

ET

ALLOCUTIONS

LIBRAIRIE A. DURLACHER

83 *bis*, RUE LAFAYETTE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Sermons et Allocutions, 1re série, 2e édition, volume in-12. Prix..... 4 fr.

Sermons et Allocutions, 2e série, vol. in-12. Prix. 4 fr.

Sermons et Allocutions, 3e série, vol. in-12. Prix. 4 fr.

Etude sur le livre de Joseph le Zélateur, 1 volume in-8°. Prix..... 2 fr.

Biographie de M. Isidore Loeb, 1 volume. Prix. 2 fr.

Discours d'installation prononcé le 25 mars 1890. Prix..... 1 fr.

Religion et Patrie. Deux allocutions. Prix..... 1 r.

SERMONS

ET

ALLOCUTIONS

ADRESSÉS

A LA JEUNESSE ISRAÉLITE

PAR ZADOC KAHN

Grand-Rabbin de France

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

A. DURLACHER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

83 *bis*, RUE LAFAYETTE

1896

LIBRARY
MAY 26 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Ce petit volume de sermons et d'allocutions est destiné à la jeunesse. C'est à son intention qu'ils ont été composés, et c'est à elle que je les dédie.

Les cinq premiers sermons du recueil ont été prononcés à l'occasion de l'*Initiation religieuse*. Quoique d'origine récente, cette belle cérémonie a pris racine dans notre culte ; elle forme une des plus heureuses innovations de notre époque. Précédée d'examens sérieux, qui exigent une assez longue préparation, elle a en outre le mérite de parler vivement à l'âme impressionnable des enfants. Peut-être, et c'est là mon désir, mes jeunes lecteurs retrouveront-ils, en lisant ces pages, quelques-unes des impressions qu'ils ont éprouvées à une de ces heures solennelles qui marquent dans la vie.

Les sermons d'initiation sont suivis d'un autre petit sermon sur les arts et les métiers dans le

judaïsme et d'un certain nombre d'allocutions prononcées, pour la plupart, à des distributions de prix. Il m'a semblé qu'elles renferment quelques bons conseils, dont la jeunesse peut faire son profit. Elles traitent généralement de questions de morale, mais toujours à un point de vue israélite. Ce caractère spécial leur donnera, je l'espère, un certain intérêt qu'elles n'auraient pas eu sans cela.

Qu'il me soit permis de rappeler que l'accueil fait à ma première série de *Sermons et d'Allocutions*, publiée il y a deux ans, m'encourage à en donner la suite. La deuxième série est en préparation et paraîtra prochainement. Je remercie tous ceux qui, dans la Presse ou dans des lettres particulières, ont bien voulu approuver cette publication et exprimer l'avis qu'elle est de nature à faire quelque bien, en répandant un peu de lumière sur les vraies doctrines du judaïsme. Je fais le vœu que la présente publication rencontre le même accueil sympathique.

Paris, octobre 1877.

AVERTISSEMENT

POUR LA NOUVELLE ÉDITION

Le petit volume annoncé en 1877 par les lignes qui précèdent n'est plus en librairie depuis plusieurs années. On a bien voulu, à diverses reprises, m'en redemander une nouvelle édition. Je me suis rendu à ce désir, dans l'espérance qu'il pourra encore être lu avec quelque profit par la jeune génération qui s'élève autour de nous.

La nouvelle édition des *Sermons et Allocutions adressés à la jeunesse israélite* contient un certain nombre d'articles qui ne figurent pas dans la précédente et qui sont imprimés pour la première fois.

Cependant deux sermons d'Initiation « la Providence divine » et le « Schema » ont déjà paru dans un autre de mes recueils. Il m'a semblé que leur place était tout indiquée dans ce volume spécialement destiné à la jeunesse.

Paris, décembre 1895.

ZADOC KAHN.

LES INSTINCTS DE L'ENFANCE

(20 MAI 1869)

מפי עוללים ויונקים יסדת עז.

« Ta gloire, ô Seigneur, est proclamée par la bouche des enfants. »
(Psaumes, VIII, 3.)

Mes Frères et mes Sœurs,
Et vous mes jeunes Amis,

Ce texte s'est immédiatement présenté à mon esprit, quand je me suis préoccupé de choisir un sujet d'allocution approprié à cette sainte solennité. Il me paraît exprimer parfaitement le sentiment qui domine en ce moment dans tous les cœurs. La vue de ces rangs serrés de jeunes enfants, à l'âme pure et innocente, dont le front s'incline avec respect devant l'autel du Seigneur, et dont la prière monte vers le ciel comme un

concert angélique, c'est là bien certainement un beau spectacle, réjouissant pour les yeux et non moins instructif que charmant. En le contemplant, je m'écrie avec le psalmiste : « Mon Dieu, les enfants surtout sont les hérauts de ta gloire et les témoins de ta grandeur. »

Ah! sans doute, mes chers auditeurs, la grandeur de Dieu, le psalmiste ne l'ignore pas, est écrite en caractères éclatants dans le livre sublime de la création. « Les cieux la proclament avec une puissance infinie, et les astres, qui errent dans l'espace, l'annoncent à l'observateur attentif (1) » : כי אראה שמיך מעשה אצבעתיך ירח וכוכבים אשר כוננתה. A côté de ces merveilles du monde visible, il semble que de faibles enfants ne soient que des porte-voix bien insuffisants de la majesté divine. Pourtant le vieux poète de la Bible avait raison, et vous allez reconnaître vous-mêmes, mes jeunes amis, combien est juste son affirmation, qui est si flatteuse pour vous. Sachez d'abord que si le monde extérieur atteste bien haut la gloire de Dieu, il y a quelque chose de plus grand encore et qui mérite mieux notre admiration : c'est le monde moral, ce sont ces lois éternelles du bien, du beau, du vrai, qui doivent régler notre conduite,

(1) Psaumes, VIII, 4.

et qui nous élèvent à tel point au-dessus des autres créatures qu'elles rendent notre destinée plus glorieuse, plus enviable que celle des anges eux-mêmes : ותחסרהו מעט מאלהים וכבוד והדר תעטרהו « Tu as presque fait de l'homme l'égal des êtres divins, en le comblant d'éclat et d'honneur (1). »

Or, mes chers enfants, descendez au fond de votre conscience, interrogez votre cœur qui vous répondra avec cette ingénuité qu'on appelle enfantine, et dites si vous n'avez pas un secret instinct de toutes ces grandes et belles vérités, si le bien n'a pas de puissants attraits pour vous, si le mal ne vous inspire pas une profonde aversion ; dites si vous ne vous sentez pas faits naturellement pour la justice, pour la charité, pour la religion. Voilà où éclatent la sagesse et la bonté du Créateur ! Voilà où le roi-prophète reconnaît avec raison le doigt de Dieu ! Car quoi de plus magnifique que de voir tous les bons sentiments implantés dès sa naissance dans le cœur de l'homme, comme dans un sol propice ? En vous montrant que telle est réellement votre nature, j'espère exciter en vous une noble et féconde ambition ; en vous montrant ce dont vous êtes capables,

(1) Psaumes, VIII, 6.

j'espère vous inspirer le désir ardent de répondre aux justes exigences de la morale et de la religion.

Mes chers amis,

Certains penseurs, certains moralistes, qui se croyaient profonds et qui n'étaient que superficiels, ont essayé de prouver que les hommes ne font que se payer de mots en parlant de vertu, de bien, de loyauté, d'amitié ; qu'au fond de tous nos actes, il y a toujours la même passion qui flétrit tout de son souffle impur : l'amour-propre, l'égoïsme. Pour eux, le bien moral n'est qu'un nom, le désintéressement qu'une chimère, le dévouement qu'un calcul ; l'homme partout ne voit et ne connaît que lui-même, et c'est là le centre unique auquel il rapporte, en quelque sorte, l'univers entier.

Les bonnes raisons ne manquent pas, mes chers enfants, pour démontrer la fausseté de ce système, qui aurait pour effet de découronner l'humanité et de lui enlever ses plus beaux titres. Mais je me contenterai d'une seule réponse, et c'est vous qui me la fournissez. Je dis que ces habiles raisonneurs, ces penseurs subtils n'auraient pas été dupes de leur faux jugement et de leur triste expérience, s'ils avaient su observer le monde des enfants. Ah ! comme ils auraient reconnu facile-

ment que le bien, j'entends le véritable bien, celui qui est, comme vous le savez, pur, désintéressé, sans aucun calcul, n'est nullement banni de la terre! Comme ils auraient vu que, dès ses premiers pas dans le monde, l'homme sent dans son cœur quelque chose qui le porte d'une manière irrésistible vers tout ce qui est juste, bon et honnête! L'enfance aurait plaidé ainsi la cause de l'humanité! L'enfance aurait justifié la Providence divine : מפי עוללים ויונקים יסדת עז!

Oui, chers amis, ceux qui ont eu le bonheur de vivre beaucoup avec les enfants, ceux qui ont su lire dans leur jeune âme et surprendre les traits essentiels de leur caractère jusque dans leurs jeux et leurs amusements, ceux-là savent bien que vous avez de bonne heure le sentiment du devoir, la notion du bien, l'amour de l'honnête. Voyez, par exemple, ces jeunes et charmantes républiques qui ne sont que l'image de la grande société, et où les luttes et les rivalités, pour avoir des objets moins sérieux, n'en sont ni moins vives ni moins ardentes que sur le véritable champ de bataille de la vie : n'est-il pas vrai qu'elles n'ont d'autre souverain que la justice? Là, on combat avec vigueur et énergie, mais à armes égales ; le vainqueur n'écrase pas de son triomphe ceux qui sont moins heureux que lui, et les vaincus eux-mêmes

applaudissent aux loyales victoires remportées par leurs émules. Qu'est-ce autre chose, cela, que la justice qui veut que chacun obtienne la récompense due à ses efforts? D'où vient-il qu'une injustice et ce que vous appelez un passe-droit vous froissent et vous irritent? D'où vient-il que vous acceptez avec soumission, presque avec empressement, des punitions même sévères, lorsqu'elles sont méritées, tandis que vous vous révoltez contre celles qui vous paraissent arbitraires? N'est-ce pas, encore une fois, parce que vous avez l'instinct du bien et de la justice? Vos parents et vos maîtres ne l'ignorent pas; ils n'ignorent pas qu'on n'obtient rien de vous, si on ne respecte pas chez vous ce sentiment que vous avez apporté, pour ainsi dire, en naissant. Ah! puissiez-vous le conserver pendant toute votre vie! C'est le moyen de devenir mieux que des gens heureux, je veux dire d'honnêtes gens. C'est le moyen d'atteindre, de posséder ce qui seul est le fond solide de la vie, sa dignité, son soutien, sa gloire.

Si les enfants ont le sentiment du juste, on peut dire qu'ils ont aussi le culte de l'honneur. Bien sûr, il ne s'étend pas aussi loin que chez les hommes faits; il ne s'attache pas aux mêmes objets. Mais qui oserait nier qu'il existe bien réellement? Manquer à une parole donnée, trahir un ami, un

camarade, un compagnon d'études ou de jeux, se faire valoir à ses dépens, n'est-ce pas pour vous, chers enfants, une faute que vous flétrissez de ce nom cruel qu'on ne peut supporter pour peu que l'on se respecte, et que l'on ait conservé quelque sentiment de dignité personnelle ? Malheur à celui d'entre vous qui se rendrait coupable d'un acte pareil ! Il serait montré du doigt, mis au ban de votre société, et il expierait sa conduite dans l'isolement où il se verrait réduit, dans le mépris qui deviendrait infailliblement son partage.

Quelqu'un qui n'était pas votre ami, bien loin de là, a prétendu que votre âge est sans pitié. Voilà, à coup sûr, une accusation qui serait grave si elle était fondée, et qui ne s'accorderait guère avec la bonne opinion que j'exprime sur votre compte. Mais, heureusement, je crois qu'elle repose sur une erreur ou sur un malentendu. Sans doute, il peut y avoir des enfants durs, disons le mot, méchants, qui se plaisent à des jeux cruels que la raison seule, à défaut du cœur, devrait proscrire ; mais vous ne méritez assurément pas en masse un pareil reproche. Il me semble, au contraire, qu'il n'y a rien de plus tendre, de plus généreux, de plus humain, de plus compatissant que le cœur de l'enfant. Je vous le demande, pouvez-vous voir souffrir un autre sans

souffrir vous-mêmes? Vos yeux ne se mouillent-ils pas malgré vous lorsque vous êtes témoins d'une grande infortune? Et votre plus grand bonheur n'est-il pas de pouvoir sécher les larmes de ceux qui pleurent, de rassasier ceux qui ont faim, de partager en un mot avec ceux qui n'ont rien? Aussi vous devenez volontiers les associés de vos parents quand il s'agit de faire le bien. Ils ne sauraient trouver de ministres plus empressés et plus discrets que vous pour répandre leurs aumônes, ni vous donner un témoignage plus grand d'estime et d'affection que de vous mettre de moitié dans leurs bonnes œuvres. C'est que la bonté, mes chers enfants, honore encore plus que l'esprit, que le talent et même que le génie; c'est que la bonté fait que l'homme se rapproche le plus de Dieu, et devient en quelque sorte la providence de ses semblables qui ont besoin de lui.

Ce que vous pratiquez vous-mêmes, mes chers enfants, avec tant de joie et d'ardeur, vous savez aussi le reconnaître et l'admirer chez les autres. J'ai toujours été frappé de l'effet magique que produit sur de jeunes auditeurs le récit d'une belle et bonne action. Comme ils écoutent avec attention et intérêt! Comme leurs yeux brillent de plaisir et d'émotion! Comme ils battent des mains

en l'honneur de ces héros de la charité qui ont dépensé leur fortune, leur énergie, leur vie pour le plus grand bien de leurs prochains ! Et que l'on reconnaît aussitôt à cet enthousiasme qu'allume dans de jeunes âmes la vue de ce qui est beau et bon, comme aussi à l'indignation que leur cause le récit d'une bassesse, d'une action cruelle ou inique, quel est le vrai rôle et quelle est la vraie grandeur de l'homme sur la terre !

Je pourrais, mes jeunes amis, prendre un à un tous les sentiments qui font honneur à la nature humaine et montrer qu'ils ont tous déjà des racines plus ou moins profondes dans le cœur des enfants. Mais je ne veux plus m'attacher qu'à un seul, le plus grand, le plus important de tous, celui dont les autres dérivent comme d'une source commune, j'entends le sentiment religieux. Je ne sais ce qu'il faut penser de ce mythe admirablement développé par nos anciens sages, et qui nous apprend qu'avant de descendre sur la terre et d'entrer dans un corps mortel, l'âme humaine est en possession de la vérité et jouit de la contemplation directe de la Divinité ; mais ce qui est certain, c'est que, dans vos jeunes années, vous êtes poussés à élever les regards vers les régions célestes et à adresser vos touchants hommages au Maître de l'univers. L'enfant semble comprendre

sa faiblesse et sentir le besoin de s'appuyer sur la toute-puissance de Celui qui considère tous les hommes comme ses enfants. Voilà pourquoi vous nous écoutez avec tant de recueillement et d'émotion lorsque nous vous parlons de cet Être souverain qui a appelé le monde à l'existence, et qui le gouverne avec une sagesse et une bonté infinies. Vous comprenez que tout bien, toute joie, toute force viennent de cette main bienfaisante qui ne se ferme jamais, et vous remerciez avec effusion le Créateur de vous avoir donné la vie, de vous avoir donné des parents si tendres et si affectueux ; vous promettez d'obéir aux lois que le divin Législateur a gravées dans le cœur de l'enfant comme de l'homme, et de remplir toujours et partout votre devoir.

On dira peut-être, mes chers enfants, que je vous ai flattés, et que le portrait que j'ai essayé de tracer n'est pas partout ressemblant. Il dépend de vous qu'il le devienne s'il ne l'est pas, qu'il le reste s'il l'est déjà. Développez les précieux germes qui ont été déposés dans votre âme ; fécondez-les par la méditation, par l'étude et surtout par la pratique et l'exercice. Veillez à ce qu'ils ne soient jamais atteints par le souffle glacial du vice, du mal, du doute. Il y a peut-être de mauvaises herbes qui

menacent de les atteindre et de les étouffer ; vous comprenez que je veux parler de vos défauts. Je n'ai pas prétendu un instant que vous n'en ayez point ; mais j'ai tenu à vous montrer ce que vous êtes capables de faire et ce que votre devoir exige que vous fassiez. Déclarez une guerre sans merci à ces défauts, qui sont vos plus grands ennemis, et qui vous prépareraient, si vous n'y mettiez bon ordre, de terribles tourments et d'amers regrets pour l'avenir. Je ne vous le dissimule point : il faut de la force, de l'énergie, de la bonne volonté, de la persévérance, pour rester toujours fidèle au devoir et faire le bien ; mais vous les aurez, j'en ai pour garants l'amour que vous portez à vos parents, la reconnaissance et la vénération qui respirent dans votre âme pour Dieu ; j'en ai pour garants l'émotion de cette heure solennelle et les résolutions viriles qu'elle vous inspire ; j'en ai enfin pour garants votre attachement et votre fidélité à notre sainte religion, qui vous éclairera de sa lumière, et vous conduira dans le chemin de la vérité, du bien et de la félicité. *Amen !*

LA

SIGNIFICATION DU NOM D'ISRAËL

9 JUIN 1870

לא יעקב יאמר עוד שמך כי אם
ישראל כי שרית עם אלהים ועם
אנשים ותוכל.

« Désormais ton nom ne sera plus Jacob : tu l'appelleras Israël, car tu as lutté contre des êtres divins et contre des hommes, et tu as triomphé. »

Genèse, XXXII, 29.

Mes Frères et mes Sœurs,

Et vous mes jeunes Amis,

Vous vous rappelez tous le beau récit de la Genèse auquel j'ai emprunté les paroles de mon texte : Jacob, après avoir passé vingt années sur une terre étrangère, éprouve le besoin de retourner dans son pays natal, et de revoir, avant leur mort,

ses vieux parents dont il avait dû se séparer. Parti pauvre et fugitif, un simple bâton de voyageur à la main, il revient avec une nombreuse famille et de grandes richesses. Il a beaucoup souffert dans sa vie déjà longue, et surtout pendant ces années d'exil ; mais, comme il le dit lui-même, Dieu a été avec lui et l'a protégé. Cependant une nouvelle épreuve l'attend presque au terme de son voyage. Éloigné un instant, pendant la nuit, de sa famille et de sa suite, il est attaqué par un être surhumain, sans nom, qui lutte avec lui jusqu'au lever de l'aurore. Jacob se défend vaillamment, et il sort de cette pénible lutte blessé, mais vainqueur. L'ennemi mystérieux avoue sa défaite, et, avant de disparaître, bénit celui contre qui il a vainement essayé ses forces, en lui adressant les paroles que j'ai citées tout à l'heure : « Ton nom ne sera plus Jacob, il sera Israël ; car tu as lutté et triomphé. » Plus tard Dieu lui-même confirma ce changement de nom : לא יקרא עוד שמך יעקב כי אם ישראל יהיה שמך « Tu ne l'appelleras plus Jacob ; ton nom sera Israël (1).»

Voilà donc l'origine et le sens du nom d'Israël ! Jacob le conquit par sa courageuse persévérance, par les luttes difficiles qui se terminèrent à son

(1) Genèse, XXXV, 10.

honneur, par les victoires qu'il remporta sur les autres et sur lui-même. On peut dire que de tous les biens qu'il avait amassés à force de travail et d'activité, en supportant, selon les termes de la Bible, l'ardeur brûlante du jour et le froid glacial de la nuit, son nouveau nom était encore ce qu'il avait de plus précieux. C'était le couronnement de sa vie de souffrances et de privations, de douleurs et d'épreuves, la récompense de ses généreux efforts, le *diadème* de sa vieillesse. Peut-être, en cherchant bien, trouverait-on dans l'histoire de sa jeunesse et même de son âge mûr plus d'une action douteuse, plus d'une faiblesse blâmable : nos patriarches étaient des hommes, et ils n'échappaient point aux défaillances, aux infirmités de la nature humaine. Mais Jacob connaissait bien le but élevé de la vie, le terme glorieux fixé à notre carrière, et il s'était imposé la tâche d'y atteindre. Chaque jour de son existence marquait pour lui un nouveau progrès vers la sainteté, la perfection morale ; et enfin dans cette lutte suprême, dont la Genèse a retracé les dramatiques péripéties, il gagna une victoire définitive, il devint complètement maître de lui-même, il triompha pour toujours de la puissance du mal ; car, d'après nos sages, c'est là ce qu'il faut entendre par l'être mystérieux qui, à la faveur de ténèbres profondes, lui avait livré un si

terrible combat. Désormais Jacob pourra encore souffrir; des coups cruels et répétés pourront briser son cœur d'époux et de père, mais il ne faiblira plus; sa vertu ne subira aucune atteinte, il sera véritablement *Israël*, fort contre toutes les épreuves et toutes les tentations; et sur son lit de mort, au moment de s'endormir entre les bras de Dieu, il aura le droit de léguer ce nom à ses enfants comme un saint héritage, comme une bénédiction et un enseignement : הקבצו ושמעו בני יעקב ושמעו אל ישראל אביכם « Rassemblez-vous et écoutez, fils de Jacob, écoutez Israël votre père (1) ! »

Ce nom, mes chers amis, est devenu plus que tout autre notre nom national. Le temps l'a consacré, et notre histoire même en est le plus éloquent commentaire. Ce petit mot de trois syllabes exprime toute la mission de notre peuple, sa raison d'être dans le monde, ses épreuves, ses souffrances et son triomphe. Que dis-je ? il convient à l'humanité elle-même, car il indique le but assigné à notre activité, la loi de notre vie, la condition de notre existence. En un mot, je ne crains pas de l'affirmer, il résume admirablement la destinée et les devoirs de l'homme en général, la destinée et les devoirs

(1) Genèse, XLIX, 2.

de la race d'Abraham en particulier. Pouvais-je mieux faire aujourd'hui, chers enfants, que de vous parler du nom d'Israël, de sa signification et des obligations qui y sont attachées? Israélites par votre naissance, vous êtes ici en ce moment pour promettre, devant Dieu et devant vos parents, de porter toujours dignement ce nom et ce titre. Écoutez donc ce qu'il vous enseigne dans sa sublime concision : שמעו זאת בית יעקב הנקראים בשם ישראל « Soyez attentifs, vous qui êtes la Maison de Jacob et qui vous honorez du nom d'Israël [1] ! » Il veut dire lutte et victoire ; il vous montre votre rôle, votre devoir, votre destinée sur la terre, et fait briller à vos yeux, dans le lointain, la récompense, le prix, la couronne du vainqueur. Que Dieu soit avec moi et donne à mes paroles cette force de persuasion qui touche les cœurs et entraîne les volontés !

Chers enfants,

Les mots lutte et combat sonnent peut-être étrangement à vos oreilles. Vous jetez un rapide coup d'œil sur le passé, vous regardez autour de vous, et vous souriez avec confiance et sécurité. Vous demandez ce que je veux dire, et vous avez le bon-

[1] Isaïe, XLVIII, 1.

heur de ne pas comprendre. J'avoue que, jusqu'à présent, la vie a dû vous apparaître sous d'autres couleurs, vous sembler bien douce et bien unie, bien calme et bien riante. Vous n'en connaissez guère que les côtés faciles et les aspects aimables. Tout rayonne et chante en vous et autour de vous. De même qu'au printemps, lors de ce magnifique réveil de la nature endormie, la joie, le mouvement, la vie aisée et charmante éclatent partout, dans l'oiseau qui voltige gaiement de branche en branche et bâtit son nid en élevant son hymne vers le Créateur, dans l'animal qui trouve en abondance sa nourriture de tous les jours, dans le brin d'herbe qui dresse sa tige vers la lumière et reçoit les caresses du vent, dans l'arbre qui se couvre de feuillage et de fleurs comme d'un manteau, ainsi votre cœur est dans une fête continuelle. Votre jeune pensée s'élance joyeusement vers l'avenir, car il est pour vous plein de promesses, comme le passé est plein de doux souvenirs. Vos chagrins mêmes, si vous en avez eu, n'ont pas laissé de trace dans votre esprit : ils ont été comme ces nuages qu'un rayon de soleil d'été suffit pour chasser de l'horizon. Vos larmes, si vous en avez versé, se sont bien vite, par le privilège de votre âge, changées en sourires. C'est que Dieu a placé à côté de chacun de vous deux anges gardiens,

qui ont veillé sur votre enfance avec la plus tendre sollicitude, qui, eux, ont souvent souffert et pleuré pour vous, mais qui vous ont guidés par la main à travers une route semée de fleurs, et n'ont pas permis à la douleur et encore moins au remords d'envahir votre âme. Et vous, chers amis, par une touchante illusion, vous pouvez croire qu'il en sera toujours ainsi ; que jamais vos pieds ne heurteront contre les cailloux du chemin ; que jamais vos mains ne se blesseront aux épines de la vie.

J'ai dit le mot, mes enfants, et je le répète : c'est une illusion. Il m'en coûte de vous l'enlever, de prononcer, en un pareil jour, une parole qui est de nature à vous attrister. Mais ce jour précisément, cette fête solennelle, votre présence en ce lieu, prouvent que vous allez cesser d'être des enfants, pour devenir des hommes et des femmes. Vous en acceptez les honneurs et les charges, et aux hommes on doit la vérité. Or il n'est que trop vrai que la vie est une lutte, lutte du bien et du mal, lutte des passions généreuses et des passions mauvaises, lutte des instincts nobles et élevés et des instincts bas et grossiers, lutte de l'âme et du corps, de la lumière et des ténèbres, de la vérité et du mensonge ; il n'est que trop vrai que la vertu n'est autre chose que la volonté s'efforçant de vaincre dans cette lutte sans cesse renaissante, et

que le bonheur, promis à l'homme de bien, n'est que la récompense d'une victoire qu'il faut sans cesse disputer. Un grand poète a dit : « J'ai été un homme, ce qui signifie un lutteur ; » et, avant lui, le Sage de la Bible s'était écrié avec autant d'éloquence : הלא צבא לאנוש על ארץ « L'homme, sur la terre, est comme un guerrier sur le champ de bataille (1). » Ah ! oui, chers enfants, c'est un rude combat que celui qui s'impose à l'homme, un combat de tous les jours et de toutes les heures. Vous les connaîtrez plus tard ces conflits douloureux du devoir et de la passion, de l'intérêt et du dévouement, de l'égoïsme et de l'abnégation ; vous sentirez le poids de tous les sacrifices que la religion et la morale réclament de nous ; vous ferez l'expérience de ce qu'il y a parfois d'amer dans les victoires que nous devons remporter sur nous-mêmes. Tout ce que je vous souhaite, c'est de ne jamais faiblir, de ne jamais vous décourager, et surtout de ne jamais déserter le combat. Malheur à celui qui s'endort dans une trompeuse sécurité, et qui, pour avoir vaincu une fois, croit n'avoir plus d'ennemis à craindre ! Il faut, au contraire, être constamment sur ses gardes, se défier à la fois des tentations du monde extérieur et de ses propres

1 Job, VII, 1.

entraînements, redouter la puissance du vice et la faiblesse de la volonté. Dieu a placé devant nous un but magnifique, digne de toutes nos ambitions : la justice, le bien, la vertu ; et ce n'est pas de trop de toute une vie d'efforts, de travail, de luttes et de sacrifices pour gagner la victoire et accomplir notre destinée.

Chers enfants, je n'ai pas encore tout dit, et l'image que j'ai tracée de la vie humaine n'est pas complète. La passion, le vice, le mal, ne sont pas seuls à nous livrer de redoutables assauts : la fortune, elle aussi, devient souvent notre ennemie, et, je le prévois, je le crains, la souffrance, la douleur, trouveront plus d'une fois le chemin de votre cœur. Beaucoup d'entre vous, sans doute, ont déjà eu l'occasion de contempler du rivage de la mer un vaisseau partant pour une terre lointaine. L'esprit ingénieux de nos sages a vu dans ce spectacle une image de la destinée humaine. C'est ordinairement un beau et bruyant spectacle. Le ciel est pur et serein, un vent favorable enfle les voiles ; on s'abandonne à la joie et à l'espérance, et le navire quitte fièrement le port, accompagné d'acclamations retentissantes. Hélas ! que de fois ce départ triomphant n'est-il pas suivi de ruines et de désastres ! Bien souvent, le ciel se couvre de sombres nuages, la tempête éclate

furieuse et terrible, et le pauvre navire, battu par les vagues, n'atteint le but de son voyage qu'au prix des plus grands efforts, maltraité, mutilé, méconnaissable, encore heureux s'il arrive au port et s'il n'est pas devenu la proie des flots. Voilà bien la vie, mes chers enfants, et il y a peu de destinées qui s'écoulent calmes et paisibles, favorisées d'un soleil toujours radieux et d'un ciel sans nuages.

Vous demanderez peut-être pourquoi ces épreuves et pourquoi ces luttes : Dieu ne pouvait-il nous les épargner? Ne le devait-il pas, lui qui est si bon et qui nous aime comme un père aime ses enfants? Non, chers amis, non, cela n'était pas possible. Car, à mon tour, je vous demanderai où serait notre mérite, si nous n'avions pas de difficultés à surmonter, de combats à soutenir? A quelles récompenses pourrions-nous prétendre si notre volonté, notre courage, notre persévérance, n'avaient aucune occasion de s'exercer? Encore une fois, l'homme est un lutteur ; il se fait lui-même sa destinée, il se conquiert son immortalité. C'est là précisément ce qui constitue notre dignité et notre grandeur, mais à une condition toutefois, c'est qu'il faut vaincre, c'est qu'il faut triompher à la fois de nos passions et de nos souffrances. Il y a des défaites qui ne sont qu'un malheur : quand

il s'agit du bien, de la morale, de la vérité, la défaite serait une honte et un déshonneur. Nous avons tout ce qu'il faut pour ne pas succomber. Dieu nous a donné la liberté; il nous a donné la raison; il nous a donné une volonté éclairée, une conscience droite. C'est à nous à employer les armes qu'il a mises entre nos mains. Ah! chers enfants, la belle lutte, si difficile qu'elle soit, que celle où nous tirons toutes nos ressources de nous-mêmes, de notre cœur, de notre raison! L'heureuse lutte que celle où une défaite ne peut nous ruiner sans ressource, où il nous est toujours possible de nous relever et de regagner le chemin perdu! La glorieuse lutte où aucun effort sérieux n'est dépensé en vain, où chaque victoire est un gage de nouvelles victoires, où notre volonté se fortifie par l'usage que nous en faisons, où les ennemis mêmes que nous avons à combattre, c'est-à-dire nos passions, deviennent ensuite les plus énergiques instruments de notre triomphe! כל זמן שהצדיקים עושים רצונו של מקום הם מוסיפים כח וגבורה « La vigueur, disent nos sages, augmente chez l'homme de bien en raison des sacrifices qu'il fait pour accomplir la volonté divine [1]. » La douleur elle-même, si nous savons la dominer, a pour

[1] Yalkout sur Nombres, XIV.

effet de tremper notre caractère, de doubler nos forces, d'affermir notre énergie ; et c'est en ce sens qu'elle a toujours été considérée par notre religion comme un bien, comme une marque de la bonté divine.

Il y a une chose, mes enfants, qui peut et doit nous soutenir dans toutes ces luttes dont j'ai parlé, c'est la pensée de Dieu. Vous ne sauriez croire comme elle est pour l'homme une cause de force, en même temps qu'une source de bonnes inspirations. Lorsque les Israélites, à peine sortis de l'esclavage d'Égypte, subirent l'attaque violente et inattendue du plus perfide des ennemis, savez-vous à quoi ils durent la victoire ? Moïse, placé sur le sommet de la montagne, levait les bras au ciel, et Israël triomphait : והיה כאשר ירים משה ידו וגבר ישראל (1). Lorsque David, encore tout jeune homme, osa marcher contre le géant Goliath, effroi des plus vieux guerriers, vous rappelez-vous les paroles qu'il eut à la bouche et dans son cœur ? אתה בא אלי בחרב ובחנית ובכידון ואנכי בא אליך בשם ה' צבאות « Tu viens à moi, armé d'un glaive, d'une lance et d'un bouclier ; moi, je m'avance au nom de l'Eternel Zebaoth (2). » Vous aussi, mes enfants,

(1) Exode, XVII, 11.
(2) I Samuel, XVII, 45.

aimez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme ; ne le bannissez jamais de votre pensée, et vous serez forts contre les tentations, forts contre les épreuves.

Ai-je besoin de vous parler de vos parents et de ce que vous leur devez ? de ce qu'ils sont en droit d'attendre de vous ? Votre vie se composerait de milliers d'années, que vous ne pourriez jamais éteindre la dette que vous avez contractée à leur égard. Mais vous savez ce qu'ils vous demandent avant tout, en retour de leurs immenses bienfaits : c'est d'être de bons enfants, et puis de devenir des hommes d'honneur, des femmes vertueuses ; c'est d'aimer le bien et de le pratiquer : c'est de craindre Dieu et de suivre sa volonté. Je ne connais pas de plus puissant stimulant pour la volonté que l'amour et la reconnaissance filiale. Si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise ! vous deviez oublier votre devoir, faiblir dans l'accomplissement de votre tâche, rappelez-vous les êtres aimés auxquels vous devez tout, et leur douce image aura la puissance de vous arrêter, fussiez-vous sur le bord d'un précipice. Lors même que vous ne pourrez plus rien faire pour leur bonheur, leur souvenir sera encore pour vous un encouragement et un frein, une force et une protection.

Vous le voyez, mes chers enfants, si les luttes qui vous attendent dans la vie sont nombreuses et

pénibles, vous avez du moins de quoi les affronter avec fermeté et résolution. Aussi, quand le jour viendra où vous aurez atteint le terme de la carrière qui s'ouvre maintenant devant vous, lorsque, au soir de la vie, vous contemplerez toute la route que vous aurez parcourue, vous pourrez dire, je l'espère et je le souhaite de tout mon cœur, vous pourrez dire, avec un noble et légitime orgueil : J'ai lutté et j'ai vaincu, et moi aussi j'ai mérité le nom d'Israël !

Après vous avoir montré, chers enfants, à quelles luttes vous êtes conviés en votre qualité d'hommes, je dois, selon ma promesse, appeler aussi votre attention sur vos devoirs d'Israélites. Mais l'heure s'écoule, et je crains de vous retenir trop longtemps. Vous suppléerez en partie à mon silence. Déjà vous connaissez suffisamment notre histoire, notre passé, pour savoir que le nom d'Israël n'a pas été un vain titre pour les descendants de Jacob. Ils ont eu la tâche glorieuse d'être les champions de Dieu dans le monde, et de défendre au sein de l'humanité la plus grande des causes : celle de la vérité religieuse. C'est la religion israélite qui a, pour ne pas parler que du divin Décalogue, porté la lumière au milieu des ténèbres accumulées, détrôné les fausses divinités

du paganisme pour établir le culte du vrai Dieu, proscrit le mensonge et le parjure, ennobli le travail en sanctifiant le repos, introduit dans la société la justice et le droit à la place de la force et de la violence, dans la famille, l'amour et le respect à la place de l'abjection et de la tyrannie, proclamé la sainteté inviolable du mariage, et fait de notre cœur lui-même un sanctuaire qu'aucun désir coupable ne doit profaner.

Aujourd'hui, mes enfants, que la vérité, dont le peuple juif s'est fait le persévérant interprète, a en grande partie triomphé, il est possible qu'on oublie les services qu'il a rendus et qu'on rapetisse son rôle historique. L'idée de Dieu tel que la Bible le définit, tel que nos ancêtres l'ont adoré, a si profondément pénétré dans les esprits qu'elle paraît toute simple et toute naturelle. Mais pour en arriver là, que d'efforts ont été nécessaires! que d'erreurs il a fallu dissiper! que de haines il a fallu encourir! Non, elle n'est pas si simple, cette idée d'un Dieu unique, créateur et providence du monde, père des hommes, lumière des âmes, refuge des malheureux, puisque, parmi les peuples les plus intelligents et les plus éclairés de l'antiquité, à peine si les penseurs les plus profonds, les esprits les plus éminents ont pu s'y élever puisqu'elle n'a pu se répandre, et incomplètement,

encore, qu'au prix de beaucoup de temps, de beaucoup de combats et de beaucoup de souffrances. Tel est presque toujours le sort de la vérité ; elle est obligée d'acheter chèrement les victoires qu'elle remporte sur l'erreur. Nos pères n'ont pas échappé à la loi commune ; chargés de prêcher la vraie religion aux hommes, ils ont dû payer la rançon de cet insigne honneur. Tout comme Jacob, le peuple d'Israël a traversé une longue nuit de luttes et d'épreuves ; comme Jacob, il a justifié, par son courage et sa persévérance, le nom de *fort* et de *vainqueur* ; comme Jacob, enfin, il a eu le bonheur, après une pénible attente, de voir se lever l'aurore d'un jour nouveau, qui n'a pas supprimé les luttes, sans doute, mais qui leur a enlevé du moins ce caractère de violence et d'injustice dont l'humanité avait eu à rougir.

Ce n'est donc pas une prétention exagérée de notre part, quand nous affirmons qu'Israël n'a pas manqué à son devoir et n'a pas trahi sa mission. Son existence même en est la meilleure preuve. Il y a, mes chers enfants, dans l'histoire de notre pays une époque qui n'est pas bien éloignée de nous, une époque sombre et terrible, où le sang humain coulait à flots, où ni l'âge, ni le sexe, ni le génie, ni les services rendus, ni même l'innocence, n'étaient une garantie contre des fureurs

sauvages. Personne n'était assuré du lendemain. Or on demandait un jour à un personnage illustre qui, pour avoir joué un rôle considérable dans son pays, avait été particulièrement exposé, mais qui pourtant avait échappé au danger, on lui demandait, dis-je, ce qu'il avait fait pendant cette cruelle tourmente; il se contenta de dire pour toute réponse : « J'ai vécu. » A ceux, mes enfants, qui demanderaient au peuple juif ce qu'il a fait depuis qu'il a paru sur la terre, il peut répondre de même : « J'ai vécu, לא אמות כי אחיה ; j'ai vécu en dépit de tous les ennemis conjurés contre moi, au milieu de souffrances inouïes et de persécutions qui font frémir ; j'ai vécu, soutenu par ma foi et mes espérances, m'appuyant sur les promesses de Dieu, me réservant pour l'avenir, sachant bien que mes destinées ne sont pas accomplies, que mon rôle n'est point terminé ; j'ai vécu, bénissant Dieu au sein des épreuves qu'il m'envoyait, errant de pays en pays, ployant parfois sous le poids de la douleur, mais ne cédant jamais, toujours fidèle à mon passé et n'abandonnant rien de mes croyances ; j'ai vécu enfin et je vivrai toujours pour la gloire de Dieu et le triomphe de la vérité : לא אמות כי אחיה ואספר מעשי יה (1) ! »

(1) Psaumes, CXVIII, 17.

J'ai fini, mes chers enfants. Vous avez remarqué que tout ce discours s'adressait presque exclusivement à vous. C'est que nous célébrons aujourd'hui la fête de la jeunesse, et que c'est de votre avenir qu'il s'agit. Je suis sûr que vos parents ne m'en ont pas voulu, et qu'ils ont applaudi tout bas au langage grave et sérieux qui vous a été tenu. Eux aussi sont préoccupés de votre avenir ; leur cœur s'émeut tendrement à la pensée des luttes et des épreuves que vous pourrez avoir à supporter, et ils prient le Très-Haut d'être toujours avec vous, et de vous protéger au milieu de toutes les difficultés de la vie. Laissez-moi, chers enfants, avant de descendre de cette chaire, vous parler encore un moment en leur nom, et vous donner les conseils que leur affection vous dicte non moins que mon ministère. Enfants d'Israël, vous disent-ils par ma bouche, qui faites à cette heure profession de foi israélite, conservez toujours le souvenir de cette belle journée ; emportez de cette cérémonie une leçon et un encouragement. Dans quelque situation que vous vous trouviez jamais, quels que soient votre position, votre rang dans le monde, votre fortune, votre rôle, riches ou pauvres, grands ou petits, élevés ou humbles, rappelez-vous que vous portez un nom illustre, un nom qui oblige, un nom qui vaut les plus

vieux parchemins, un nom béni par Dieu et digne d'être en honneur chez les hommes, le nom d'Israël. Acceptez-donc courageusement la vie avec ses devoirs, ses luttes et ses épreuves. Défendez vaillamment, en vous et autour de vous, les bonnes et belles causes, celles de la justice, de la charité, de la vraie religion. Combattants du Très-Haut, soldats du Dieu vivant, déserterez-vous jamais le poste que la Providence vous a assigné? Imiterez-vous ce prophète insensé qui refusait follement d'aller où l'appelait le devoir? Ce n'est pas tout que de s'appeler *Israélite* : il faut, comme Jacob, mériter ce nom, le conquérir par vos vertus, par vos actions, par votre vie tout entière. Alors vous aurez le droit de le porter fièrement; alors vous pourrez dire, avec nos sages, qu'un beau nom est la plus glorieuse des couronnes (1) : וכתר שם טוב עולה על גביהן.

Ah! chers amis, je voudrais posséder l'éloquence nécessaire pour allumer en vous une noble fierté, un enthousiasme divin pour notre sainte religion et pour le nom que vous devez à l'histoire. La fierté, quand elle est fondée sur des titres sérieux, est non seulement un sentiment légitime, mais encore utile et fécond, une source de

(1) Aboth, IV, 13.

passions généreuses et de belles actions. Savez-vous ce qui a soutenu nos pères au milieu de tant de persécutions, ce qui a fait que, malgré le mépris des autres, ils ne se sont jamais laissé envahir par le mépris d'eux-mêmes? C'est qu'ils étaient fiers de leur passé, fiers de leur origine, fiers de la cause qu'ils représentaient; et cette fierté leur tenait lieu de l'estime qu'ils ne rencontraient nulle part : אומה זו משולה לעפר ומשולה לכוכבים יורדים עד לעפר עולים עד לכוכבים « Cette nation (1), disent admirablement nos sages, est tantôt comparée à la poussière de la terre, tantôt aux étoiles du firmament. » Pendant qu'on les traînait dans la fange du ruisseau, dans la poussière du chemin, ils redressaient la tête et regardaient le ciel. Puissé-je avoir réussi, mes enfants, à faire passer dans votre âme une étincelle de cette noble fierté ! Puissiez-vous marcher constamment sur les traces de vos ancêtres et devenir de véritables Israélites ! Puissiez-vous, en un mot, donner raison à ces paroles du prophète qui seront ma conclusion : « Mon peuple n'aura pas à rougir לא עתה יבוש יעקב... (2) ; car en voyant ses enfants, œuvre de ma main, sanctifiant mon nom, hono-

1 Meghilla, 16 *a*.

2 Isaïe, XXIX, 22-24.

rant le Saint d'Israël, כי בראתו ילדיו מעשה ידי בקרבו יקדישו שמי..., les esprits égarés reviendront au droit chemin, et les plus endurcis s'inspireront de leur exemple : וידעו תעי רוח בינה ורוגנים ילמדו לקח. » *Amen!*

LE RESPECT DES PARENTS

(14 JUIN 1872)

שמע בני מוסר אביך ואל תטש
תורת אמך.

« Écoutez, mes enfants, les conseils de votre père, et n'abandonnez jamais les instructions de votre mère. »
Proverbes, I, 8.)

Mes Frères et mes Sœurs,
Et vous mes jeunes et chers Amis,

Je l'avoue sans difficulté : de toutes les cérémonies du culte auxquelles je dois prêter le concours de mon ministère, aucune ne me préoccupe au même degré que cette belle et sainte fête de la jeunesse et de la religion. Lorsque je pense à ces centaines d'enfants venant, pleins de l'enthousiasme naïf et avec la chaleur de cœur qui distinguent leur âge, proclamer solennellement de-

vant l'arche du Très-Haut qu'ils sont Israélites, qu'ils veulent toute leur vie rester Israélites et remplir, avec conscience, les devoirs que ce nom impose, je ne puis me défendre d'une sérieuse émotion. La mission de les introduire, au nom de notre Communauté, dans l'alliance d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, m'apparaît comme un grave et redoutable privilège. Je voudrais me rendre le fidèle interprète des sentiments, des souhaits et des espérances dont ils sont l'objet ; trouver les accents vraiment persuasifs qui puissent leur aller au cœur et laisser dans leur souvenir des impressions ineffaçables ; je voudrais les renvoyer d'ici encore meilleurs qu'ils n'y sont entrés, avec des résolutions affermies et une volonté devenue plus énergique pour le bien ; je voudrais, en mot, posséder un talisman qui pût, je ne dis pas les mettre à l'abri des souffrances de la vie, car ce serait les élever au-dessus de la condition humaine, mais leur prêter le courage et la constance qui restent debout même dans l'épreuve ; un talisman qui pût, je ne dis pas les préserver des tentations du mal, car ce serait supprimer, avec la lutte, le prix de la lutte, le mérite de la victoire, mais leur donner la force capable d'en triompher. Avec quel empressement je le remettrais entre leurs mains, ce talisman précieux, à l'entrée de la carrière où

ils vont s'engager! Avec quelle joie je les munirais d'un moyen infaillible d'être à la fois vertueux et heureux!

Je n'ai pas besoin de dire, mes chers enfants, que ce talisman hélas! n'existe pas. Mais n'y a-t-il rien qui puisse utilement le remplacer et vous rendre les mêmes services? Je prétends, au contraire, vous enseigner aujourd'hui le secret de conformer votre vie aux exigences de la religion et de la morale; le secret de vous préparer une existence digne, honorable, embellie par la pratique du devoir, ennoblie par la vertu; le secret, enfin, d'être plus forts que les mauvaises passions et les séductions du vice, plus forts que les événements extérieurs et les trahisons de la fortune. Ce secret, votre cœur vous dira si je me fais illusion, n'est autre chose que la piété filiale, le respect et l'amour de vos parents. Aimez et respectez vos parents, et la vie n'a plus rien qui m'effraye pour vous; aimez et respectez vos parents, et je défie le vice d'envahir jamais votre âme; aimez et respectez vos parents, et vous serez armés d'une force incomparable pour remplir vos devoirs, tous vos devoirs.

Notre Thora, mes enfants, a accordé une place d'honneur au respect des parents. En mettant ce devoir au centre même des dix commandements,

elle semble en faire la clef de voûte, la colonne maîtresse de tout l'édifice de la religion et de la morale. Nos devoirs envers Dieu d'un côté, nos devoirs envers les hommes de l'autre, et au milieu, pour nous fortifier et nous soutenir dans l'accomplissement de cette double tâche, le beau précepte qui se détache nettement sur un magnifique ensemble : « Honore ton père et ta mère, » voilà tout le Décalogue ! Bénissez, mes enfants, la divine sagesse qui a voulu que cette loi, si facile à votre affection et en si parfaite harmonie avec tous les instincts de votre cœur, devienne pour vous une force et un encouragement au bien ; et surtout promettez-vous d'aimer et de respecter toujours vos parents, d'abord pour vous acquitter de la dette la plus sacrée qu'il y ait au monde, et ensuite pour puiser dans ces sentiments le culte des généreuses idées, des nobles passions, et l'énergie nécessaire pour sortir victorieux des grands combats de la vie.

Mes chers enfants,

S'il existe dans la langue un mot qui exprime tout ce que le cœur humain peut renfermer de bonté, de tendresse, de dévouement, d'abnégation, d'oubli de soi, de force de sacrifice, un mot qui réponde à la fois à ce qu'il y a de plus doux, de

plus charmant, de plus vénérable, de plus saint, c'est assurément le mot de parents, le mot de père, le mot de mère. Mille fois on a tracé le tableau de cet amour profond, ardent, toujours en éveil, désintéressé, qui se donne sans réserve, qui ne se lasse et ne se dément jamais, qui croît avec les années, qui augmente avec les sacrifices, qui ne redoute ni les fatigues, ni les peines, ni les tourments, qui, pour toute récompense, ne demande que le bonheur des êtres auxquels il s'attache, et qui s'appelle l'amour paternel, l'amour maternel. Ce tableau sera éternellement touchant, parce qu'il sera éternellement vrai. Aussi loin que vos souvenirs peuvent remonter dans le passé, vous reconnaissez les effets de cet amour sublime. C'est lui qui a protégé votre berceau avec une sollicitude merveilleuse et disputé votre fragile existence à la souffrance, à la maladie ; c'est lui qui a hâté l'éclosion de votre jeune intelligence et déposé en votre cœur ces germes précieux que le temps va développer et mûrir. Pas un jour, pas une heure vous ne vous êtes sentis abandonnés. Entourés de mille dangers, menacés de toutes parts, vous n'avez connu ni l'inquiétude, ni la crainte ; car vous aviez constamment près de vous deux protecteurs infatigables qui craignaient pour vous, souffraient pour vous et veillaient pour

vous. Ah! mes enfants, n'avait-il pas raison, le vieux prophète, lorsqu'il s'écriait dans un beau mouvement d'éloquence : התשכח אשה עולה מרחם בן בטנה « Une mère a-t-elle jamais oublié son enfant, cessé de prodiguer ses soins au fruit de ses entrailles (1) ? »

Le prophète parle, dans ce passage, de l'amour de Dieu pour ses créatures, et, pour en donner une grande idée, il le compare à l'amour des parents pour leurs enfants. Rien ne se ressemble davantage. Le père et la mère sont la providence de leurs enfants, comme Dieu est la providence de tous les hommes. C'est la même bonté, la même tendresse prévoyante, les mêmes soins vigilants et protecteurs. Aussi de tous les noms que la Bible, la religion, l'humanité donnent à l'Être suprême pour exprimer ses adorables perfections, le plus beau, le plus aimable, le plus cher à notre cœur, c'est le nom de père : הלוא אב אחד לכלנו « N'avons-nous pas tous un seul et même père (2) ? » Les autres attributs de Dieu nous le font admirer, vénérer ou craindre. Celui-là nous apprend à l'aimer, car il dit énergiquement que Dieu veut notre bonheur, qu'il est notre ami, que

(1) Isaïe, XLIX, 15.
(2) Malachie, II, 10.

la vie à laquelle il nous a appelés est un bienfait, et que nous pouvons toujours compter sur son secours et son appui. En lui adressant nos prières, en lui disant comme le croyant de la Bible : אתה ה׳ אבינו גאלנו מעולם שמך « Tu es notre père, ô Eternel, notre bienfaiteur ! c'est là ton nom de toute éternité(1), » tout un monde de touchants souvenirs se réveille dans notre esprit ; notre pensée se reporte vers les années de notre enfance, et nous sentons que, sur le vaste théâtre de l'univers comme dans la modeste enceinte de la maison paternelle, nous vivons à l'ombre d'une protection toujours active et toujours bienveillante.

Que devez-vous, mes amis, à vos parents en retour de la vie qu'ils vous ont donnée, et surtout en échange de tant d'affection, de bonté et de soins ? Ce n'est pas moi qui vais répondre ; je préfère laisser la parole à nos livres saints et à nos pieux docteurs. Mais d'abord une réflexion. Chaque fois que je considère notre antique et vénérable religion, que je pense aux immenses services qu'elle a rendus à l'humanité, que je lis son histoire, laquelle égale au moins en intérêt et en grandeur les annales des plus illustres peuples, je me sens fier et heureux. J'aime le Judaïsme,

(1) Isaïe, LXIII, 16.

parce qu'il est le premier venu dans la famille des grandes religions qui se partagent le monde civilisé ; j'aime le Judaïsme, parce qu'il a fait connaître à la terre ces deux précieuses vérités : l'unité de Dieu et la fraternité des hommes ; j'aime le Judaïsme, parce qu'il a traversé les plus terribles tourmentes sans rien perdre de sa force et de sa vitalité, sans rien sacrifier de ses croyances. Mais je vous le dis, mes enfants, ce qui me le fait aimer par-dessus tout, c'est qu'il a parlé admirablement du respect des parents. Je ne crois pas qu'aucune religion ni aucune morale puissent être mises en parallèle avec lui sous ce rapport. La raison n'a jamais conçu rien de plus élevé, ni le cœur trouvé rien de plus tendre. Il appartient au Judaïsme, cet immortel Décalogue qui met nos parents presque sur le même rang que Dieu, et qui demande pour eux le même amour, la même vénération, je dirai presque le même culte que pour Dieu lui-même. Elle appartient au Judaïsme, cette loi du Sinaï qui a dit : איש אמו ואביו תיראו ואת שבתתי תשמרו « Respectez votre mère et votre père, et observez mes sabbats (1) », montrant ainsi qu'aux regards de la Divinité, la fête qui rappelle, plus que toute autre, sa grandeur,

(1) Lévitique, XIX, 3.

sa puissance créatrice, n'a pas plus d'importance que nos devoirs vis-à-vis de nos parents. Il appartient au Judaïsme, enfin, ce sage du Talmud qui, chaque fois qu'il entendait les pas de sa mère, se levait avec empressement en disant : איקום מקמי שכינה דאתיא « Je me mets debout devant la majesté divine qui s'approche (1). » Nos parents sont pour nous les représentants de Dieu sur la terre, les interprètes de sa volonté, les intermédiaires de ses bienfaits, et ils ont droit aux mêmes égards, aux mêmes sentiments que la religion réclame pour Celui qui est le créateur et la providence du monde. Encore une fois, ce n'est pas moi qui parle ici, c'est la voix plus autorisée de nos vieux docteurs : השוה הכתוב כבוד אב ואם לכבוד המקום השוה הכתוב מוראת אב ואם למוראת המקום « Pour le respect, pour la vénération, pour la crainte, l'Ecriture place nos parents sur la même ligne que Dieu (2) ! »

Il y a, mes chers enfants, dans le recueil de la Bible, un livre que je voudrais voir continuellement entre les mains de la jeunesse ; car elle y apprendrait, de la bouche du plus expérimenté des maîtres, les graves devoirs de la vie. Ce sont les

1 Kiddouschin, 31 *b*.

2 *Loc. cit.*, 29 *b*.

Proverbes de Salomon. Savez-vous quelle est l'idée dominante de ce beau livre? C'est l'obéissance que l'enfant doit à son père et à sa mère. Cette idée y revient sans cesse et sous les formes les plus variées. L'auteur fait appel à la fois à votre raison, à vos souvenirs, à votre reconnaissance et je puis ajouter à votre véritable intérêt. Tantôt il vous montre les parents dont la vie est empoisonnée par l'inconduite d'un fils ingrat et dénaturé ; tantôt il se complaît à dépeindre l'immense joie que donne l'enfant vertueux à ceux qui l'ont élevé, et qui recueillent ainsi le fruit de leurs peines. Comme pour frapper un grand coup et laisser dans l'esprit de ses lecteurs une impression ineffaçable, il conclut tous ses conseils par ce terrible anathème (que Dieu vous préserve de jamais le mériter!) עין תלעג לאב ותבז ליקהת אם יקרוה ערבי נחל « L'œil qui se rit d'un père, qui jette un regard de dédain sur les rides de sa mère, puisse-t-il être arraché par les corbeaux des champs (1) ! » Les prophètes, dont la parole de feu s'attaque à tous les vices, à toutes les hontes, ne sont pas moins énergiques. Lorsqu'ils flétrissent une génération aux mœurs corrompues, un trait suffit à leur noble indignation : « Le fils méprise

1 Proverbes, XXX, 17.

son père, la fille s'élève contre sa mère, בן מנבל אב בת קמה באמה (1). » Leur imagination se fixe-t-elle au contraire sur un avenir heureux, où le mal, le vice, la violence n'auront plus de place, ils prédisent la sainte union des parents et des enfants, fondée sur l'amour et le respect : והשיב לב אבות על בנים ולב בנים על אבותם « Dieu ramènera le cœur des parents à leurs enfants, et le cœur des enfants à leurs parents (2). »

Mais rien, mes amis, n'égale la beauté des pages que le Talmud, ce recueil si indignement calomnié par des gens qui ne le connaissent pas, a consacrées à nos devoirs envers nos parents. Il y a là des mots et des exemples surtout qu'on ne peut lire sans être touché jusqu'aux larmes. Ah ! que je voudrais pouvoir tout vous citer ! Ce serait le discours le plus éloquent qu'on ait jamais entendu. Vous verriez avec quel sentiment délicat, avec quelle sincère émotion, nos docteurs parlent de ces grands devoirs ; vous verriez aussi avec quelle ardeur et quelle conscience scrupuleuse ils s'efforcent eux-mêmes de remplir ces devoirs. Ce sont eux qui, descendant jusqu'aux détails les plus minutieux (car, dans un pareil sujet, rien

(1) Micha, VII, 6.
(2) Malachie, III, 24.

n'est indifférent), ont énuméré toutes les marques de respect extérieur que nous devons à nos parents, et dont on vous a souvent entretenus. Ce sont eux qui ont prononcé cette remarquable parole : « Lorsque les hommes ne craignent pas d'offenser leurs parents, Dieu s'applaudit de ne plus résider sur la terre : car, dit-il, si j'établissais ma demeure parmi eux, ils ne me respecteraient pas davantage (1). » Et nos docteurs, mes enfants, avaient l'habitude de conformer leurs actes à leurs paroles. Voici un trait entre beaucoup d'autres ; je vous le rapporte dans toute sa naïve simplicité. Un de nos plus illustres rabbins, une des lumières d'Israël, R. Tarphon, avait une mère affaiblie par l'âge et les infirmités. Chaque fois qu'elle voulait monter sur son lit, il se courbait devant elle, heureux de lui servir de marchepied. Un jour qu'elle se promenait dans son jardin, ses sandales se dénouèrent, et R. Tarphon, pour la préserver de l'humidité et du froid, étendit les mains sous les pas de sa mère et la reconduisit de la sorte jusqu'à sa demeure. Le Talmud ajoute que bientôt ce fils si prévenant et si dévoué tomba gravement malade. Ses collègues étant venus le visiter : « Priez pour mon fils, dit la vieille mère, il mérite

(1) Kiddouschin, 31 *a*.

les faveurs du Ciel en raison de tout ce qu'il fait pour moi. » Les rabbins, après avoir entendu son touchant récit, répliquèrent : « Il en ferait un million de fois plus, qu'il n'aurait pas encore rempli la moitié de son devoir : אפילו עשה כן אלף אלפים ערדין לא הגיע לחצי כבוד שאמרה תורה (1). »

Voilà l'enseignement du Judaïsme, et je le dis avec une profonde satisfaction, cet enseignement n'a pas été stérile : il a pénétré dans nos mœurs ; il a, en quelque sorte, façonné notre cœur. Peut-on imaginer quelque chose de plus beau, de plus pur, de plus digne que la famille juive du moyen âge ? Là tout paraît à sa place, tout concourt à créer un admirable ensemble, une sublime harmonie. Ce qui semble, chez d'autres, n'être que le fruit d'une éducation distinguée, existe là comme un don de nature. Dans les demeures les plus humbles comme dans les maisons les plus opulentes, vous voyez d'un côté le dévouement, l'affection, en un mot, tous les prodiges de l'amour paternel, de l'autre l'amour filial, la reconnaissance, le respect, se traduisant dans tous les actes de la vie, et, à ce beau spectacle, on se rappelle le cri du prophète païen : מה טבו אהלך יעקב משכנתיך

(1) *Loc. cit.*

ישראל (1) « Ah ! que tes tentes sont belles, ô Jacob ! et tes demeures, ô Israël ! »

Mes amis, je me borne à vous adresser ce simple conseil : soyez des enfants israélites, vos parents ne demandent pas davantage. Il n'est que trop vrai, hélas ! que plus d'une de nos vertus traditionnelles a disparu ou décliné parmi nous ; nos familles ne sont plus que l'image pâlie ou infidèle de l'antique famille juive. Déjà même on dit que l'autorité des parents n'est plus aussi sacrée qu'elle l'était autrefois ; que l'obéissance s'est affaiblie ; qu'on ne sait plus respecter suffisamment ce qui est respectable. Je veux croire que ces plaintes sont exagérées ; mais quoi qu'il en soit, c'est à vous de veiller. Dieu nous garde de voir jamais se consommer parmi nous la ruine lamentable de l'édifice de la famille ! Nous aurions trop à rougir, en vérité, devant nos ancêtres, nous mentirions à notre passé, à nos traditions, si nous pouvions tomber dans l'oubli de nos premiers devoirs. Conservez, mes enfants, conservez religieusement les saintes habitudes dont les jeunes générations d'autrefois vous ont donné l'exemple, et n'oubliez jamais les paroles du Décalogue.

Ah ! que ne peut-on attendre de l'enfant qui est

1 Nombres, XXIV, 5.

pénétré de ce qu'il doit à ses parents, et qui ne néglige rien pour payer sa dette? Il n'a pas d'autre volonté que la leur, et jamais il ne se permet de leur désobéir. Ce serait leur causer du chagrin, et, pour rien au monde, il ne voudrait faire tomber une larme de ces yeux où il lit tant de bonté. Il n'a qu'un désir, qu'une ambition : réjouir ces cœurs aimants sur lesquels il s'appuie avec tant de sécurité, et répondre à leurs espérances. Leurs conseils se gravent dans sa mémoire et deviennent la règle de sa conduite. Jeune, il travaille avec ardeur pour développer son intelligence, heureux de rapporter ses succès à ses parents. S'il a des défauts, et qui n'en a point? il les combat sans relâche, parce qu'il ne veut point rougir devant ceux dont un mot, un regard suffit pour le remplir de joie ou de douleur. Lorsque, plus tard, il s'engage dans les luttes de la vie, et que le monde s'ouvre devant lui avec ses séductions, ses dangers, ses écueils et ses précipices, une puissance mystérieuse semble veiller sur lui et le préserver des chutes. Ces paroles bien-aimées qu'il a si souvent entendues : מכל משמר נצר לבך כי ממנו תוצאות חיים « Ne laisse jamais la passion coupable ternir la pureté de ton cœur (1), » ne cessent de réson-

(1) Proverbes, IV, 23.

ner à ses oreilles. Ce qu'il a été dans la maison paternelle, il le sera dans la société. Si vous voyez un homme droit et loyal, attaché à ses devoirs, aimant sa religion, aimant son pays, aimant ses semblables, vous pouvez dire hardiment : Celui-ci a été un bon fils ; il a appris la vertu dans le regard ferme et bienveillant de son père et dans le doux sourire de sa mère.

Nos sages ont dit quelque part, en parlant de la vie humaine : היום קצר והמלאכה מרובה « La journée est bien courte et la tâche est bien grande (1). » Que ce mot nous paraît vrai quand nous pensons à nos devoirs de piété filiale ! Une dette immense pèse sur nous, et nous n'avons que quelques jours pour nous en acquitter ! Cette pensée ne devrait jamais nous sortir de l'esprit : elle nous épargnerait bien des regrets et peut-être des remords. O vous, qui comptez avec vos parents, et ne leur témoignez qu'un attachement plein de froideur et de réserve, et vous surtout, qui affligez leur cœur par votre dureté et votre inconduite, ne savez-vous donc pas qu'ils ne resteront pas toujours avec vous, et que bientôt, demain, aujourd'hui peut-être, il sera trop tard pour regagner le temps perdu ? Oh ! alors, en sentant le

(1) Aboth, II. 20.

vide qui se sera fait autour de vous, vous jetterez un regard de désespoir sur le passé, votre mémoire implacable évoquera tout ce que vous aurez fait et tout ce que vous n'aurez pas fait, et votre vie entière ne sera pas trop longue pour déplorer une impardonnable ingratitude. Ceux-là mêmes qui ont toujours suivi la loi de la nature et la voix de leur cœur, et qui n'ont à se reprocher ni un acte de désobéissance, ni un moment de dureté, ni une parole irrespectueuse, quand ils voient partir pour toujours les gardiens aimés et honorés de leurs jeunes années, n'éprouvent-ils pas une amère souffrance à la pensée qu'ils n'ont pas assez fait pour leurs parents, et qu'ils ne peuvent plus rien faire pour eux ?

Mais je me trompe. Le devoir de l'enfant ne s'arrête pas au bord d'une tombe. L'homme de bien, l'homme religieux, fait, dans son cœur, une place mystérieuse, élève comme un sanctuaire inviolable à la mémoire de ses parents. Là brille la lumière d'une sainte affection, pareille à cette lampe perpétuelle qui éclaire nos temples. Là il cherche une protection contre les dangers extérieurs, un abri contre les orages, une consolation contre la douleur. Là il puise l'amour du bien, le noble enthousiasme des grandes choses, l'horreur du vice, car il craindrait, en agissant

mal, de profaner ces images vénérées qui vivent dans son âme ; et ainsi nos parents sont pour nous une bénédiction dans la mort, comme ils l'ont été dans la vie, זכר צדיק לברכה. Peut-être, mes chers enfants, y en a-t-il parmi vous qui, frappés, hélas ! de trop bonne heure, regrettent déjà un père ou une mère. Vous n'avez pu répondre à leur tendresse par votre tendresse, à leur dévouement par votre dévouement ; mais vous pouvez encore payer une partie de votre dette. Le soin de leur mémoire vous est confié : honorez-la par votre piété, par votre travail, par vos vertus. Joseph, disent nos sages, allait succomber aux séductions qui l'entouraient dans la maison de son maître ; mais l'image chérie de son père lui apparut, et il resta pur et vertueux (1).

Mes enfants, je suis loin d'avoir tout dit ; mais j'espère que ces paroles, tout insuffisantes qu'elles sont, auront néanmoins trouvé de l'écho dans vos âmes et fortifié tous vos bons sentiments. Cette belle journée ne se rencontre qu'une fois dans la vie. Puisse-t-elle donner du moins une heureuse direction à votre existence et exercer une salutaire influence sur votre avenir ! Placez au premier rang de vos résolutions celle d'aimer,

(1) Sota, 36 *b*.

de respecter, d'honorer vos parents. Ce n'est pas un amour exclusif, ni un respect étroit que je vous conseille. Je sais qu'aimer et respecter ses parents, c'est aimer et respecter Dieu, c'est aimer et respecter la vertu, c'est aimer et respecter tout ce qui est beau et juste. Que l'amour et le respet de vos parents deviennent donc pour vous comme une source féconde de belles passions et de généreux dévouements ! La religion, mes enfants, par une touchante fiction de la langue, nous l'appelons notre mère : vénérez-la, montrez que vous avez profité de ses enseignements, et vous vénèrerez par là même vos parents. La patrie aussi, nous l'appelons notre mère : aimez-la de toutes les forces de votre âme, jurez de la servir un jour loyalement, fidèlement, et vos parents applaudiront à ce serment. Il n'existe pas de plus grande joie pour eux que de voir leurs enfants bien-aimés mériter, par leur conduite, l'estime des hommes et la bénédiction de Dieu. Ce sera leur récompense, comme ce sera votre bonheur.

De tous les commandements de la Thora, il n'y en a, mes enfants, qu'un seul qui soit accompagné d'une promesse de récompense, c'est le cinquième commandement du Décalogue. Je me trompe : il y en a encore un ; mais, chose remarquable ! c'est celui qui nous prescrit, par une rai-

son d'humanité, de ne pas prendre les petits des oiseaux avec leur mère. N'y a-t-il pas là une frappante analogie, une coïncidence significative? Je ne viens pas vous dire, mes amis : remplissez vos devoirs d'enfants pour obtenir une récompense ; mais je vous dis que cette récompense ne vous manquera pas. Les plus heureux, les hommes seuls véritablement heureux, même dans cette vie, sont ceux qui se sont appliqués, dès leur jeune âge, à devenir la joie et l'orgueil de leurs parents : אלו דברים שאדם אוכל פירותיהן בעולם הזה והקרן קימת לעולם הבא כבוד אב ואם « Une des vertus qui nous rendent dignes d'une récompense dans ce monde et dans l'autre, c'est le respect des parents (1). » Puissiez-vous tous vous conduire de manière à mériter cette double récompense ! *Amen !*

(1) Péa, I, 1.

L'AMOUR DE DIEU

28 MAI 1874

ואהבת את ה׳ אלהיך בכל
לבבך ובכל נפשך ובכל מאדך.

« Tu aimeras l'Éternel ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton pouvoir. »

(Deutéronome, VI, 5.)

Mes Frères et mes Sœurs
Et vous, mes jeunes et chers Amis,

Il est un chapitre de l'Écriture sainte que tout Israélite doit réciter au moins deux fois chaque jour, par lequel nous commençons et finissons notre labeur quotidien, et plaçons notre réveil comme notre coucher sous la garde de la religion ; un chapitre que nous inscrivons à l'entrée de nos maisons, et que nous portons sur le front pendant la prière ; un chapitre qui n'est pas une prière,

mais que nous considérons comme la plus importante des prières ; qui n'est pas un exposé de doctrines, mais que nous considérons comme l'expression même de notre foi ; un chapitre qui semble être le fondement de notre religion, au point que nos prophètes et nos sages n'ont eu qu'à le commenter et à le développer pour faire porter au Judaïsme ses fruits les plus beaux et les plus exquis ; un chapitre qui, depuis des milliers d'années, est répété avec un pieux respect par les générations israélites, dont les plus ignorants savent chaque mot par cœur, connaissent ou devinent le sens, et que toute mère enseigne à son enfant dès qu'il commence à bégayer ses premières paroles ; un chapitre qui a suffi pendant des siècles pour produire d'admirables dévouements, consoler de grandes douleurs, fortifier les malades sur leur lit de souffrances et adoucir les dernières heures des mourants ; un chapitre enfin si riche dans sa simplicité, si expressif dans sa concision, qu'il résume nos principaux devoirs et réveille en nous un monde de souvenirs et de pensées, en faisant luire à nos yeux, comme dans une rapide vision, toutes les gloires de notre passé et toutes les espérances de notre avenir.

Je n'ai pas besoin de vous dire, chers amis, que c'est du *Schema* que je viens de parler, du Schema

que Moïse prononça devant les Israélites, assemblés pour entendre ses dernières recommandations, et qu'il leur légua comme la meilleure part de son testament ; du Schema qui commence par proclamer solennellement l'existence et l'unité de Dieu, et qui se continue par ces mots : « Tu aimeras l'Éternel ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton pouvoir. » On ne saurait imaginer un plus digne couronnement de la révélation du Sinaï, qui avait déchiré tant de voiles et appris aux hommes tant de grandes vérités ; une plus belle conclusion d'une Loi qui s'adresse au cœur non moins qu'à la raison, au sentiment non moins qu'à l'esprit. « Ce Dieu, disait Moïse, dont je vous ai si souvent entretenus, dont je vous ai communiqué la volonté sainte, est un Dieu plein de bonté et d'amour, et le premier de vos devoirs, c'est de l'aimer, à votre tour, de toute la puissance de votre cœur et de votre âme. L'amour que Dieu vous demande sera pour vous une lumière et une force ; il vous guidera dans la voie de la justice et du bien, et vous soutiendra au milieu des difficultés et des épreuves de la vie. Aimez l'Éternel votre Dieu, et je serai rassuré sur votre avenir, ainsi que sur l'avenir de l'œuvre que j'ai voulu fonder ; et je pourrai quitter cette terre en paix, emportant dans la tombe la certitude que vous ne manquerez

pas votre destinée et que vous ne faillirez pas à la mission qui vous a été confiée. »

Mes chers enfants, à cette heure solennelle où, placés devant Dieu, vous promettez d'un cœur ému et sincère de suivre toujours sa Loi, de vivre pour la religion, pour la vertu, pour le devoir, je vous dis comme Moïse : « Aimez l'Éternel votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre pouvoir. » Je ne crois pas qu'il soit possible de vous donner un meilleur conseil. Préoccupé de la tâche qui m'incombait de vous parler au nom de la foi d'Israël, je me suis demandé avec anxiété quel enseignement pourrait bien toucher vos cœurs et fortifier les bonnes résolutions qui vous animent, de manière à ce que cette journée soit réellement pour vous une journée bénie, et exerce sur votre vie tout entière un influence décisive et bienfaisante ; et je me suis dit que, si je parviens à allumer en vous ou à raviver cette céleste flamme de l'amour de Dieu, j'aurai rempli suffisamment ma tâche, j'aurai répondu au vœu de vos bien-aimés parents, qui pensent avec tant d'émotion à votre avenir ; j'aurai fait quelque chose pour votre bonheur et rendu un grand service à notre culte. Écoutez donc, enfants israélites, שמע ישראל, écoutez pourquoi il faut aimer Dieu, et comment il faut aimer Dieu. Ce sujet

mérite toute votre attention : il est digne de cette heure si importante, de cette cérémonie si profondément religieuse. Et toi, ô mon Dieu ! prête-moi ton assistance, afin que je parle comme il convient de tes bienfaits et de ce que nous te devons en retour, afin que mes paroles trouvent un facile accès dans le cœur de tous ces jeunes enfants, qui sont venus adorer ton nom et proclamer ta gloire.

Mes chers enfants,

L'amour, dit-on, est une chose qui ne se commande pas, et c'est vrai ; car l'amour, comme tous les autres sentiments, est le fruit spontané du cœur, et notre volonté ne peut pas, à son gré, lui dire d'être ou de n'être pas. Mais ce qui n'est pas moins vrai et c'est là le sens du précepte de la Bible, c'est que l'amour doit appeler l'amour ; c'est que les bienfaits reçus doivent provoquer la reconnaissance, et la reconnaissance est déjà le premier degré de l'amour. Voilà donc ce que l'Écriture veut dire en nous ordonnant d'aimer Dieu : « Considérez ce que Dieu est pour vous et ce qu'il fait pour vous, et vous ne pourrez pas ne pas l'aimer. Apprenez à connaître Dieu en regardant en vous et autour de vous, et l'amour de Dieu jaillira certainement de votre âme en flots purs, abondants, à jamais intarissables. »

Or, mes chers amis, s'il y a une vérité dont nous soyons bien certains, non parce qu'elle est établie par le raisonnement, mais parce qu'elle est inscrite en traits lumineux au fond de notre cœur, c'est que Dieu est la bonté même et l'amour. Nous savons qu'il est tout-puissant, que sa grandeur est telle qu'elle ne peut être embrassée par la raison de l'homme ; mais nous sentons que, malgré cela, il ne dédaigne pas de nous aimer et de s'intéresser à notre sort : מרום וקדוש אשכון ואת דכא ושפל רוח « Quoique je réside dans les hauteurs sublimes, au milieu de la sainteté, je suis avec les humbles et les petits (1). » Et humbles et petits, nous le sommes tous en présence de Dieu. Ah ! oui, il faut bien que Dieu nous aime d'un amour infini, puisque, sans cet amour, la vie nous paraîtrait une affreuse solitude ; puisque toutes nos aspirations, tous nos désirs, tous nos besoins, nous entraînent irrésistiblement vers lui ; puisque la pensée de sa présence suffit pour nous rassurer dans notre faiblesse et nous rendre heureux dans notre misère : ואני קרבת אלהים לי טוב « La présence de Dieu est un bonheur pour moi (2). » Oui, il faut qu'il nous aime, puisqu'en nous approchant de sa

(1) Isaïe, LVII, 15.

(2) Psaumes, LXXIII, 28.

maison sainte, nous croyons nous approcher d'un père tendre et affectueux, puisque les prières que nous lui adressons nous font tant de bien et ramènent toujours la paix, le courage et l'espérance dans nos cœurs inquiets et troublés, blessés et meurtris ; il faut bien qu'il nous aime, puisque nos remords mêmes se modèrent, et le sentiment des fautes que nous avons à nous reprocher pèse moins lourdement sur notre conscience, après avoir imploré sa clémence et demandé son pardon. Vos parents, chers amis, lorsque, dans votre naïve curiosité, vous leur demandiez quel pouvait être l'auteur de toutes les merveilles qui nous environnent et qui étonnent de plus savants que vous, répondaient invariablement : « C'est le bon Dieu ! » Et ils disaient admirablement juste. La bonté est bien l'attribut qui convient le mieux à notre Créateur. Le Psalmiste l'a proclamé avant moi et avant eux : טוב ה' לכל ורחמיו על כל מעשיו « Dieu est bon pour tous, et sa miséricorde s'étend sur toutes ses œuvres (1). »

Et le Psalmiste n'est pas le seul qui annonce aux hommes cette belle et consolante vérité : tous ceux que Dieu a inspirés de son esprit et qu'il a chargés de parler en son nom le font connaître

1. Psaumes, CXLV, 9.

sous ces traits adorables. La Bible est pleine de l'expression de son amour. Pour représenter sa bonté toujours active, sa Providence toujours bienveillante, prophètes de Dieu et chantres sacrés trouvent les accents les plus suaves et les mots les plus touchants. S'il y a, mes enfants, dans les langues humaines, un nom qui résume tout ce que notre cœur peut contenir de douceur, d'affection, de sollicitude, de dévouement et de tendresse, c'est assurément le saint nom de père. Ce nom, Dieu l'a adopté pour lui-même quand il s'adresse à nous par l'organe de ses serviteurs ; il daigne, ô prodige d'amour ! s'appeler notre père היתי לישראל לאב (1), et il nous permet de nous considérer comme ses enfants (2) בנים אתם לה' אלהיכם. Et alors même que nous sommes à son égard des enfants indociles, désobéissants, ingrats, il ne nous dépouille pas de ce beau titre ; il attend notre retour, toujours prêt à accueillir notre repentir et à nous rendre ses bonnes grâces : שובו בנים שובבים « Oh ! revenez à moi, disait-il par la bouche de Jérémie, revenez à moi, enfants égarés (3) ! » Un père est toujours père, même quand son enfant a trahi ses espérances et affligé son cœur.

(1) Jérémie, XXXI, 9.
(2) Deutéronome, XIV, 1.
(3) Jérémie, III, 14.

Mais avons-nous besoin de témoignages écrits pour nous convaincre de l'amour que Dieu nous porte? Ne nous a-t-il pas donné de cet amour des preuves assez visibles et assez nombreuses? Les bienfaits ne suffisent-ils pas pour faire reconnaître la main du bienfaiteur? Dieu, mes enfants, nous a appelés à la vie, et c'est là le premier don de sa bonté, car la vie est un bien. Ce n'est pas vous qui le contesterez, vous qui êtes si heureux de vivre, vous pour qui la vie est une fête continuelle, qui n'avez rien à regretter dans le passé et qui vous élancez vers l'avenir pleins de foi et d'espérance; mais personne ne doit ni ne peut le contester, car Dieu ne s'est pas contenté de nous donner la vie, il nous a remis aussi entre les mains les instruments nécessaires pour embellir cette vie et la faire servir à notre bonheur. Nos sages ont dit une belle parole et qui est profondément vraie : חביב אדם שנברא בצלם « Dieu a donné à l'homme une grande preuve d'amour en le créant à son image(1). » Être créé à l'image de Dieu ! vous savez bien ce que cela veut dire : cela signifie que le Créateur nous a rendus capables de connaître le vrai, d'admirer le beau et de rechercher le bien ; cela signifie que nous sommes des êtres raisonna-

(1) Pirké Aboth, III, 18.

bles, libres et immortels ; cela signifie que notre existence a un but, que nos épreuves ont une raison d'être, et qu'à nos efforts pour atteindre la vérité et pratiquer la vertu est attachée une brillante récompense ; cela signifie enfin que les destinées de l'homme dépassent les limites étroites de ce monde, et que, si son corps est fragile et périssable, son âme, marquée de l'empreinte de Dieu, ne périra jamais. Voilà, mes enfants, à côté de tant d'autres bienfaits que je ne puis énumérer, mais que votre esprit et votre cœur sauront bien apprécier, voilà où éclate surtout la bonté de Dieu ! voilà ce qui doit nous faire répéter avec un véritable enthousiasme ce refrain de plusieurs de nos hymnes sacrés : הודו לה׳ כי טוב כי לעולם חסדו « Remerciez Dieu, car il est bon, et sa grâce est éternelle. »

Mais il ne suffit pas, mes enfants, de reconnaître et de proclamer les bienfaits de Dieu : ces bienfaits nous imposent un grand et impérieux devoir, qui est en même temps un devoir simple, clair et bien facile. Écoutez ce que notre vénéré législateur, Moïse, disait aux Israélites après leur avoir rappelé tout ce que Dieu avait fait pour leurs ancêtres et pour eux-mêmes : ועתה ישראל מה ה׳ אלהיך שאל מעמך כי אם ליראה את ה׳ אלהיך ללכת בכל דרכיו ולאהבה אותו « Et maintenant, ô Israël ! qu'est-ce

que l'Éternel ton Dieu demande de toi? Rien que ta crainte et ton amour (1). » Quand il s'agit de Dieu, la crainte et l'amour se confondent dans une sainte harmonie; car la crainte que Moïse veut inspirer à nos cœurs n'est pas la crainte servile de l'esclave devant son maître : c'est le respect, la vénération et l'admiration que la créature faible, dépendante, imparfaite, doit éprouver devant le créateur infini, tout-puissant et parfait; et, en ce sens, nos sages ont dit avec une profonde vérité : אין לך אהבה במקום יראה ויראה במקום אהבה אלא במדת הקב"ה בלבד « Vis-à-vis de Dieu seul, la crainte et l'amour peuvent se confondre en un seul et même sentiment (2). »

Toujours est-il, mes enfants, que Dieu nous permet de l'aimer et nous demande de l'aimer. Résisterons-nous à sa voix qui nous appelle? répondrons-nous à son amour par l'oubli et l'indifférence? Si l'ingratitude à l'égard de nos parents ou de nos bienfaiteurs est un vice que flétrissent avec raison tous les cœurs généreux, à l'égard de Dieu ne serait-elle pas un crime et une monstruosité? Gardons-nous, gardez-vous, mes enfants, de jamais mériter le reproche que Jérémie adresse à

1 Deutéronome, X, 12.
2 Sifré.

ses contemporains : דברתי אליהם ולא שמעו ואקרא להם ולא ענו « Je leur ai parlé, dit Dieu, et ils n'ont pas écouté ; je les ai appelés, et ils n'ont pas répondu (1). » Dieu veut notre cœur, רחמנא לבא ביי : pourrions-nous ne pas lui en faire l'offrande avec des transports de joie et des élans de reconnaissance ?

Vous le voyez, mes enfants, le Judaïsme a inscrit en tête de tous nos devoirs l'amour de Dieu. C'est donc bien la doctrine du Judaïsme que je vous prêche en ce moment. Peut-être entendrez-vous ou avez-vous déjà entendu un langage différent. Des gens intéressés à présenter sous un faux jour la religion juive, ou simplement mal informés, ont souvent prétendu que le principe de la Loi de Moïse était uniquement la crainte, et qu'il n'a fallu rien moins qu'une révolution religieuse pour mettre l'humanité en possession de cette divine loi de l'amour. Dites hardiment, mes amis, que c'est une erreur, une calomnie contre notre Loi, une calomnie contre nos patriarches, contre Moïse, contre nos prophètes, contre nos psalmistes, contre tous les organes du Judaïsme. N'est-ce pas notre Loi qui a donné au devoir d'aimer Dieu l'expression la plus complète dans le

(1) Jérémie.

Schema? et n'est-ce pas la synagogue qui a fait du Schema comme la lumière de notre intelligence et la colonne de feu destinée à diriger notre conduite? Et puis, il n'aimait donc pas Dieu autant qu'on peut l'aimer, cet Abraham qui est allé jusqu'à vouloir lui sacrifier ce qu'il avait de plus cher au monde? Il n'aimait donc pas Dieu, ce Moïse dont l'Écriture a fait ce bel éloge : בכל ביתי נאמן הוא « Il est dans ma maison comme un ami fidèle 1)? » Il n'aimait donc pas Dieu, ce David dont les pieuses effusions sont devenues et resteront éternellement la joie et la consolation des âmes religieuses? Il n'aimait donc pas Dieu, ce noble martyr de notre foi, ce pieux Akiba, qui, au moment d'expirer au milieu des plus atroces souffrances, avait encore un sourire de béatitude sur les lèvres, et répondait à ceux qui lui demandaient le secret de son inaltérable sérénité : « Depuis longtemps je me suis demandé avec inquiétude comment je pourrai exécuter le commandement qui dit : Tu aimeras Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme. Maintenant que je puis offrir ma vie à Dieu, comment ne serais-je point heureux (2)? » Ah! croyez-le bien, chers enfants, une religion

1) Nombres, XII, 7.
2) Berachoth, 61 *b*.

qui produit de tels dévouements est une religion qui sait parler au cœur! un Dieu qui obtient de tels sacrifices est un Dieu qui aime et qui est digne d'être aimé !

Ce qui est vrai, c'est que le Judaïsme a su garder la juste mesure en ceci comme en tout le reste. L'amour de Dieu qu'il nous recommande n'est pas un amour exclusif, étroit, jaloux, de nature à éteindre dans le cœur de l'homme tout autre sentiment. Le Judaïsme ne veut pas de cette langueur maladive qui, aspirant sans cesse au ciel, perd de vue la terre avec ses grands devoirs et ses luttes nécessaires ; le Judaïsme ne nous impose pas de ces immolations surhumaines qui mutilent notre nature sous prétexte de réaliser plus complètement notre union avec Dieu. Mépriser le monde, mépriser les affections du monde, mépriser l'humanité, s'enfermer dans un isolement absolu pour se livrer à une contemplation oisive et stérile, c'est méconnaître la volonté de Dieu, ce n'est pas aimer Dieu.

Savez-vous ce que le Judaïsme entend par ces mots : ואהבת את ה׳ « Tu aimeras Dieu? » Aimer Dieu en vérité, c'est l'aimer de tout notre cœur, c'est-à-dire, selon le commentaire de nos sages, בשני יצריך, en développant en nous l'instinct du bien et en combattant l'instinct du mal ; aimer Dieu,

c'est l'aimer de toute notre âme, c'est-à-dire en vouant toute notre existence au culte de ce qui est juste, beau et vrai אפילו הוא נוטל את נפשך; aimer Dieu, c'est l'aimer de toutes nos forces, c'est-à-dire en développant les facultés qu'il a mises en nous, en faisant un légitime usage des biens qu'il nous a donnés בכל מאדך; aimer Dieu, c'est mettre en lui notre confiance absolue, et accepter avec reconnaissance les épreuves qu'il nous inflige comme les faveurs dont il nous comble בכל מאדך בכל מדה ומדה שהו מודה לך (1); aimer Dieu, c'est respecter en nous l'image divine, en évitant tout ce qui est mal, mensonge, vice et iniquité; aimer Dieu, c'est aimer la justice, le droit, l'instruction et le devoir; aimer Dieu, c'est prendre Dieu pour modèle, c'est nous efforcer de suivre de loin ses sublimes perfections et de marcher dans ses voies; aimer Dieu enfin, c'est aimer tous les hommes, quels qu'ils soient, car il les a tous créés et ils sont tous ses enfants (2) ואהבת את ה' אלהיך אהבהו על כל הבריות; c'est respecter tous leurs droits, compatir à leurs souffrances et travailler à leur perfectionnement et à leur bonheur. La Thora ajoute constamment les mots אני ה' « Je

1 Beracholh, 54 *a*.

2 Yoma, 86 *a*.

suis l'Eternel » lorsqu'elle édicte un précepte de justice, d'équité, d'humanité, comme pour nous dire : « Respectez-vous les uns les autres, et ce sera me respecter moi-même ; aimez-vous les uns les autres, et ce sera m'aimer moi-même. »

Ah ! mes enfants, si, par une grâce spéciale et surnaturelle, je pouvais en ce moment former des vœux pour vous avec la certitude que ces vœux seront immédiatement exaucés, je me bornerais à vous souhaiter une seule chose : c'est que le précepte du Schema devienne pour vous une belle et bonne réalité. Puissiez-vous toute votre vie aimer Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toute votre force ! Est-ce un sacrifice que je vous demande, un effort douloureux que je vous impose ? Non, je vous donne le secret du bonheur et je vous ouvre la voie de la vertu. Il est si bon d'être aimé, et il est si bon surtout d'aimer ! Connaissez-vous une joie plus profonde que celle de recevoir de vos parents les témoignages incessants de leur amour si tendre et si vigilant, que celle de les payer de retour par votre affection et votre reconnaissance ? Que sera-ce si l'Être qui nous aime et que nous aimons est Dieu lui-même, c'est-à-dire l'auteur de tout ce qui existe, celui qui nous a créés, nous et parents, et qui a déposé dans le

cœur de l'homme ces trésors d'amour et d'affection sans lequels la vie n'aurait ni intérêt, ni charme, ni beauté ?

Vous aimerez Dieu, mes enfants, parce que Dieu vous a aimés le premier ; vous aimerez Dieu parce que vous vous rappellerez toujours ses bienfaits ; vous aimerez Dieu parce que l'enfance a soif d'amour, parce que dans le cœur de l'enfant, il y a place pour l'amour et non pour la haine et l'indifférence ; vous aimerez Dieu, et par là même vous aimerez votre prochain, et vous trouverez votre joie dans les dévouements et les beaux sacrifices de la charité ; vous aimerez Dieu, et par là même vous aimerez tout ce qu'il aime lui-même, la vérité, la justice, le travail, l'honneur, la vertu, la religion ; vous aimerez Dieu et, jusque dans les souffrances que la vie pourra vous apporter, vous reconnaîtrez sa main paternelle. Voilà où est la force, seule invincible, l'espérance la plus précieuse, la plus auguste, la consolation suprême, qui vous permettra de ne jamais vous laisser abattre par l'épreuve ou le malheur.

D'où vient-il, hélas ! que notre époque voit tant de tristes défaillances, que tant d'hommes se montrent las de la vie et portent sur eux-mêmes une main criminelle ? N'est-ce pas parce que Dieu est absent de leur cœur, et que, sans lui, l'exis-

tence, même la plus favorisée en apparence, est comme une lourde chaîne et une sombre prison dont il faut chercher à se débarrasser au plus tôt? Dieu vous préserve, mes enfants, de connaître jamais ce vide affreux et cette solitude glacée! Vous êtes les descendants de ces héros de la foi et de ces saintes femmes qui, dans la prospérité comme dans le malheur, dans la joie comme dans la peine, savaient regarder en haut et trouver le chemin du ciel. Inspirez-vous de leur exemple, aimez Dieu comme ils l'ont fait, et votre vertu triomphera de tous les obstacles, et votre bonheur résistera à tous les assauts, et vous direz avec l'homme qui a goûté, plus que personne, les joies que procure l'amour de Dieu (1) : מי לי בשמים ועמך לא חפצתי בארץ « Je t'aime, ô mon Dieu! Qu'ai-je à désirer de plus dans le ciel et sur la terre? » *Amen!*

(1) Psaumes, LXXIII, 25.

LE PROGRÈS

(1er JUIN 1876)

ארח חיים למעלה למשכיל.

« L'homme bien inspiré sait que le chemin de la vie conduit vers les hauteurs. »

(Proverbes, XV, 24.)

Mes Frères et mes Sœurs,

Et vous, mes jeunes et chers Amis,

Une légende talmudique, devenue justement populaire, raconte qu'au moment où Dieu donna sa Loi aux Israélites, il leur demanda quels seraient les gages de leur fidélité et de leur obéissance. « Les patriarches, dirent-ils, seront nos garants, eux qui ont consacré leur existence à proclamer ton nom et à pratiquer tous les devoirs. — Non, répliqua Dieu, je ne puis les accepter pour garants : car, malgré leur piété et leur dévoue-

ment, il leur est arrivé de commettre des fautes. — Que les prophètes répondent donc pour nous, eux que tu inspires de ton esprit et qui sont enflammés de zèle pour la cause que tu veux nous confier! — Les prophètes non plus ne me suffisent, car ils peuvent faillir et se montrer parfois inférieurs à leur mission. — Eh bien ! finirent par dire les Israélites, voici nos enfants, Seigneur; nous te les offrons comme garants de notre éternel attachement à ta Loi. — Cette caution, répondit le Seigneur, me satisfait. » Et aussitôt il proclama ces dix commandements qui ouvrirent à l'humanité de nouveaux horizons et lui enseignèrent à jamais ses droits et ses devoirs. La promesse solennellement faite par nos pères de transmettre fidèlement aux jeunes générations les grandes vérités de la religion et de la morale, Dieu n'en demandait pas davantage pour accorder à Israël, avec son amour et sa confiance, le titre de nation élue et de peuple de prédilection ! ויקם עדות ביעקב ותורה שם בישראל אשר צוה את אבותינו להודיעם לבניהם « Il révéla sa vérité à Jacob, établit sa doctrine en Israël, en ordonnant à nos pères de les enseigner à leurs enfants (1). »

Il y a quelques jours, mes frères, nous avons

(1) Psaumes, LXXVIII, 5.

célébré la fête de la Loi : le Décalogue a une fois de plus retenti dans l'enceinte de nos temples, comme jadis dans l'immensité du désert. L'alliance que le peuple de Moïse a contractée avec Dieu, nous l'avons ainsi renouvelée ; comme lui, nous avons eu, en quelque sorte, notre révélation, et juré fidélité à la religion du Sinaï. Et aujourd'hui nous venons, à l'exemple de nos ancêtres, présenter nos enfants à Dieu, et nous lui disons : « Seigneur, nous avons tenu l'engagement pris, il y a plus de trente siècles, par ceux que tu avais délivrés de l'esclavage. De même que nos parents nous ont légué intact l'héritage du passé, nous avons eu à cœur de le transmettre aux enfants que tu nous as donnés pour notre joie et notre bonheur. Les voici, ces chers objets de notre amour, les voici, inclinant pieusement leur front devant toi, et tout pénétrés de ce qu'ils doivent au protecteur de Jacob et à la foi qu'ils ont sucée avec le lait ! Nous avons cherché à les instruire dans la connaissance de ta Loi et à leur inspirer la vénération de ton nom. Seigneur, nous pouvons nous rendre le témoignage que nous avons tenu, pour notre part, la promesse sainte qui lie toutes les générations d'Israël ; nous avons fait notre devoir ! »

Vos parents, jeunes amis, ont fait leur devoir. A vous maintenant de faire le vôtre ; à vous de mar-

cher dans la voie qu'ils ont ouverte devant vos pas; à vous de continuer les pieuses traditions d'Israël et de rattacher l'avenir au présent, comme le présent se rattache au passé ; à vous de prendre, dans vos jeunes âmes, les résolutions qui conviennent à cette heure solennelle : celle d'aimer, de toutes vos forces, la religion dans laquelle vous êtes nés et qui compte sur vous, celle de suivre avec conscience les enseignements qui vous ont été donnés, afin de devenir dignes du nom que vous portez et de ce passé dont vous êtes les héritiers. Une grande responsabilité pèse sur vous, sur chacun et chacune de vous. Un engagement a été contracté en votre nom à l'origine de notre histoire, une parole a été donnée, une promesse a été faite, et il vous appartient de remplir cet engagement, de respecter cette promesse, de tenir cette parole. Votre honneur y est intéressé non moins que l'honneur de votre culte !

Ah ! chers enfants, moi aussi je sens toute ma responsabilité. Chargé de vous parler au nom de la religion que je prêche au milieu de mes frères, j'ai la mission de vous éclairer en ce moment sur vos devoirs et de provoquer en vous cette féconde émotion qui engendre le bien. Mais la tâche est lourde autant qu'elle est grande. Si je manquais le chemin de votre cœur, si facile pourtant à s'ouvrir

aux bonnes impressions, quel compte sévère aurais-je à rendre à vos parents et à Celui qui nous juge tous ! Le domaine de la religion et de la morale est si vaste ! les vérités utiles à proclamer devant de jeunes enfants sont si nombreuses ! et le moment est si grave ! Puisse le Dieu de lumière et de vérité qui a inspiré les prophètes, ces guides glorieux et immortels d'Israël, prêter à mes paroles ce souffle puissant qui produit la conviction dans les esprits et l'émotion dans les âmes !

Chers enfants,

Lorsqu'un chef d'armée veut obtenir des soldats qu'il conduit de vaillants efforts, il leur donne un de ces mots d'ordre qui électrisent les courages et inspirent de la fermeté aux plus timides. C'est ainsi que le héros d'Israël qui dispersa, avec une poignée de combattants, une armée nombreuse et redoutable leur recommanda de pousser au moment de l'attaque le cri de : לה' ולגדעון « Pour l'Éternel et pour Gédéon 1) ! » Vous aussi, mes amis, vous allez être appelés bientôt à affronter les batailles de la vie, à mesurer vos forces contre des difficultés, des obstacles, des ennemis de toute sorte, à marcher enfin à la conquête de ces biens magni-

1) Juges, VII, 18.

fiques, seuls dignes de nos ambitions : je veux dire la connaissance du vrai et la possession de la vertu. Je viens donc vous confier à vous aussi, jeunes soldats de la cause d'Israël, un mot d'ordre, une devise qui puisse vous soutenir dans la lutte et vous assurer la victoire. Ce mot d'ordre n'est autre que ce simple mot de *progrès*, qui vous est familier à tous, car il sert ordinairement à constater le succès de votre travail, et témoigne de la bonne volonté et de l'application que vous apportez à vos études. Il résonne doucement à votre oreille, comme la récompense de vos efforts et la preuve de votre ardent désir à faire plaisir à vos parents et à vos maîtres. Il n'y a pas d'expression qui résume plus parfaitement les devoirs de l'enfant aussi bien que de l'homme, ni qui exprime avec plus de force le but que nous devons donner à notre existence. Placés sur la terre par la volonté du Créateur pour développer notre intelligence, pour perfectionner notre cœur, en un mot pour étendre toujours davantage la puissance de toutes nos facultés, notre tâche principale, notre tâche unique, oserai-je dire, consiste à monter degré par degré la voie escarpée de la science et de la vertu, afin d'atteindre, si c'est possible, ces sommets lumineux où la vérité brille de tout son éclat et où le bien apparaît dans sa majestueuse

grandeur. Voilà pourquoi le sage de la Bible a dit cette parole que j'ai rappelée en commençant : ארח חיים למעלה למשכיל « Le chemin de la vie conduit vers les hauteurs ; » voilà pourquoi, mes enfants, je me suis décidé à vous parler aujourd'hui du progrès.

C'est là précisément, mes enfants, une des supériorités de l'homme qu'il soit capable de progrès. L'animal, lui, n'éprouve pas le besoin et ne possède pas la faculté du progrès ; il vit aujourd'hui comme il a vécu hier, comme il a vécu il y a des centaines, des milliers d'années, et vous ne surprendrez chez lui aucun de ces profonds changements qui font que l'humanité de notre temps diffère en tant de points de celle des siècles écoulés. Tout au plus peut-on dire que l'habileté de l'homme et son ingénieuse industrie parviennent même à transformer les animaux qui vivent dans sa dépendance ; mais, livrés à leur seul instinct, ils répètent toujours les mêmes actes et de la même façon. L'abeille, dès le premier moment, a construit sa ruche avec autant de précision et de sûreté qu'aujourd'hui ; l'oiseau que vous observez ne met pas plus d'art à bâtir le nid chaud et moelleux qui doit abriter ses petits que celui qu'ont admiré nos ancêtres les plus reculés. Aussi les

animaux n'ont-ils pas d'histoire : on ne raconte pas ce qui ne change et ne varie jamais. L'humanité seule a une histoire, parce que l'humanité, et chaque membre de l'humanité, se modifie sans cesse, marchant d'amélioration en amélioration, de conquête en conquête.

C'est grâce à cette remarquable faculté de progrès que l'enfance est si curieuse, si intéressante à observer pour d'autres même que pour un père ou une mère. Vous-mêmes, chers amis, avec quelle admiration toujours nouvelle vous suivez l'éveil successif de l'intelligence, du sentiment, de la volonté, chez un petit frère ou une petite sœur! Dans les premiers temps, ce n'est qu'une vie confuse, comme un sommeil inconscient, où le besoin physique se manifeste seul par des cris et des pleurs; mais bientôt, sous le regard magique de la mère, le regard de l'enfant, si terne d'abord, s'illumine et prend une expression caressante; un divin sourire se dessine sur ses lèvres mignonnes, et ses bras, si faibles encore, cherchent celle dont il semble deviner l'amour. O première et douce lueur d'une flamme qui ira toujours en grandissant! signes charmants d'une âme intelligente qui révèle sa présence et prend possession d'elle-même! A partir de ce moment, chaque jour ajoute quelque chose aux grâces naissantes, au charme

souverain de l'enfant. Après le sourire, la parole, incertaine d'abord, pleine d'hésitation et de gaucherie, puis plus sûre et plus ferme ; la volonté se manifeste, la personnalité s'accuse, les sentiments se font jour dans leur admirable diversité. Dans l'enfant vous reconnaissez l'homme, l'homme fait pour se développer et se perfectionner. S'il en était autrement, l'œuvre de l'éducation serait impossible ; elle serait d'avance frappée de stérilité, et l'humanité languirait dans une éternelle enfance.

Eh bien ! chers amis, ce merveilleux instrument que Dieu a mis entre vos mains, il est de votre devoir et de votre dignité d'en faire usage pour apprendre et pour agir. Vous avez déjà goûté aux premiers fruits de l'arbre de la science, et vous savez combien ils sont doux et savoureux, comme ils éclairent les yeux, selon l'expression de la Bible, et réjouissent le cœur ! Mais vous n'êtes encore qu'à l'entrée du jardin divin, et il a une étendue immense. Depuis tant de siècles que l'humanité pense, réfléchit, creuse les problèmes de la nature et scrute les mystères de l'âme, le trésor de nos connaissances n'a cessé de s'enrichir et, malgré cela, l'imagination de l'enfant, de l'homme lui-même, est effrayée de l'abîme qu'il y a entre ce qu'il sait et ce qu'il pourrait savoir. Mais l'effort

déjà est un mérite, et il ne reste jamais sans récompense. L'âme s'élève, se fortifie par la recherche sincère du vrai, qui est sa gymnastique à elle. Chaque vérité nouvelle qui se révèle à notre esprit nous rapproche de Dieu et fait mieux éclater sa grandeur et sa sagesse. Ce n'est pas pour rien que le Judaïsme attache une telle importance à l'instruction qu'il va jusqu'à dire : « Si éminente est la connaissance qu'elle a été jugée digne de figurer entre les deux principaux noms de Dieu, car il est écrit : אל דעות ה' « L'Éternel est le Dieu des connaissances (1). » Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'au premier rang des connaissances nécessaires, il faut placer la connaissance de Dieu, de la religion, de la morale : c'est là la science des sciences, celle qui nous met en possession des vérités les plus hautes, les plus saintes, les plus indispensables à la vie. Heureux les parents et heureux les enfants qui la considèrent à la fois comme le point de départ et comme le couronnement de toute l'œuvre de l'éducation !

Après l'étude, l'action, après la théorie, la pratique, לא המדרש עקר אלא המעשה (2). Ce n'est pas tout que de posséder la vérité et de connaître ses

(1) Berachot, 33 *a*.
(2) Pirké Aboth, I, 17.

devoirs : il faut que notre conduite s'en inspire et que notre vie en soit comme imprégnée. Là aussi, mes enfants, une carrière sans limites s'étend sous nos regards, et il faut, pour ne pas trahir les volontés de notre Créateur, pour ne pas manquer le but de notre existence, y marcher sans cesse en avant. Que de défauts à combattre ! que de penchants naturels à faire tourner au bien ! que de qualités à acquérir ! que de vertus à ajouter à notre trésor moral ! que de progrès infinis à réaliser dans notre cœur, dans notre âme, dans notre volonté ! S'arrêter sur place, ce serait déchoir ; ne pas avancer, ce serait reculer. Mais aussi chaque victoire remportée sur le mal est un gage de nouvelles victoires ; chaque bonne action, chaque bon sentiment, en engendrent d'autres : שכר מצוה מצוה, ont dit admirablement nos docteurs (1), la récompense d'un devoir accompli, c'est d'être suivi d'un nouveau devoir accompli.

Vous avez entendu parler de ce sage des temps modernes (2), qui avait soin de tenir la comptabilité de ses qualités et de ses défauts avec la même exactitude scrupuleuse qu'un commerçant consciencieux apporte à la confection de ses livres,

(1) *Loc. cit.*, IV, 2.
(2) Franklin.

qui contiennent le secret de sa fortune. Il prenait rigoureusement note de toutes ses faiblesses, de tous ses oublis, de toutes les défaillances de sa volonté, comme aussi de tous ses efforts heureux. A force d'exercer ainsi sur lui-même un incessant contrôle, il eut bientôt la joie de voir diminuer les colonnes de ses défauts, tandis que celles de ses qualités grossissaient : exemple éclatant de ce que peut une volonté énergique au service d'un cœur généreux ! Nos anciens nous recommandent quelque chose d'analogue en nous invitant à faire tous les soirs, avant de nous livrer au repos de la nuit, notre examen de conscience, à passer en revue tous nos actes, toutes nos paroles de la journée. Ah ! que je félicite tous ceux qui suivent cette excellente pratique, et qui, chaque nuit, ont la satisfaction de pouvoir dire, comme cet empereur romain (1), et à plus juste titre que lui : « Je n'ai point perdu ma journée ! »

Et remarquez bien, chers enfants, que nous ne sommes pas réduits à marcher au hasard dans cette voie du perfectionnement moral. Savez-vous quel est le modèle que notre admirable religion propose à l'imitation de l'homme, comme on place un phare lumineux près du port abrité contre les

(1) L'empereur Titus.

orages? C'est Dieu, Dieu lui-même avec ses adorables perfections, qui s'impose à nos respects et à notre amour; c'est Dieu, qui est toute lumière, toute vérité, toute bonté, toute justice; c'est Dieu, qui est le centre de tout ce que notre raison conçoit de beau, de grand, de saint, de parfait: קדשים תהיו כי קדוש אני ה' אלהיכם. « Soyez saintes, ô créatures intelligentes et libres! comme Dieu est saint (1). » Le Judaïsme a pleine confiance dans les facultés de l'homme; il pense qu'on ne saurait leur demander trop, et il ne craint pas d'exciter notre ambition en nous présentant un type de perfection assurément hors de nos atteintes, mais vers lequel nous devons tendre de toutes nos forces. Ah! qu'il faut aimer en effet, chez les hommes, cette ambition qui aspire aux grandes choses! Elle est la marque des nobles âmes et la condition nécessaire de toute belle existence. Le vrai génie, a-t-on dit, n'est jamais satisfait des œuvres qu'il produit, et, pendant qu'il provoque l'admiration de tous, il a conscience, lui, de ses lacunes, de ses imperfections. C'est que ses désirs dépassent toujours sa puissance; c'est qu'au-dessus de la beauté qu'il réalise, il y a une beauté encore plus parfaite qu'il conçoit. Il en est de même en morale: l'homme de

(1) Lévitique, XIX, 2.

bien, entouré de l'estime universelle, est seul à n'être pas tout à fait content de lui, car il sait qu'on peut encore mieux faire, et qu'il y va de sa dignité et de son honneur de chercher à mieux faire.

Ah! mes amis, si je pouvais réussir à allumer dans vos âmes cette sainte ardeur, cette noble ambition du bien, cette aspiration constante et jamais satisfaite vers le progrès dans la vérité et dans l'action, je croirais avoir rempli ma mission et traduit fidèlement les désirs de ceux qui vous aiment tant et qui ont réuni leurs plus chères espérances sur vos têtes. Croyez-en quelqu'un qui vous porte à tous une affection sincère et profonde, vous ne pouvez placer votre idéal trop haut, ni donner à votre vie un but trop élevé. Efforcez-vous donc d'avancer toujours, de gravir degré par degré cette échelle sublime du bien, qui, comme celle de Jacob, touche d'une part la terre et de l'autre le ciel. La montée, sans doute, est rude et difficile : plus d'une fois vous vous arrêterez en route, fatigués, épuisés par l'effort ; plus d'une fois peut-être vous souffrirez de chutes douloureuses ; mais qu'importe ? La victoire est au bout, et elle est trop belle, trop glorieuse, pour ne pas la conquérir au prix de quelques sacrifices et même de quel-

ques défaites. La vouloir énergiquement, c'est l'obtenir.

Voyez cette montagne superbe, dont la tête s'élève au-dessus des nuages. Si vous désirez jouir d'un spectacle incomparable, respirer un air pur et rafraîchissant, vivre en un instant la vie d'un siècle, il ne faut pas craindre d'en essayer l'ascension. Vous n'apercevez tout d'abord que la difficulté de l'entreprise : mais ayez confiance en vos forces, ne comptez pas avec la fatigue qui se fera infailliblement sentir, et vous approcherez de plus en plus du but. A chaque effort nouveau, la distance qui vous en sépare diminuera. Encore quelques enjambées, et vous aurez atteint le sommet. Un cri d'admiration jaillira de votre poitrine : vous verrez l'œuvre de Dieu dans toute sa magnificence.

Il en est de même de la science, il en est de même de la vertu. Dieu n'a pas voulu que ces grandes choses soient trop facilement à notre portée ; mais nous pouvons, par des efforts suivis et persévérants, nous en rapprocher de plus en plus. Peut-être ne nous sera-t-il jamais donné, du moins ici-bas, d'arriver jusqu'au but extrême de nos aspirations. L'essentiel est de ne jamais nous arrêter dans notre marche ascendante, de monter plus haut, toujours plus haut, ארח חיים למעלה למשכיל.

Jeunes gens, jeunes filles, vous êtes encore à cet âge charmant et heureux où l'avenir est entre vos mains, et où la vie est comme une page entièrement blanche. Agissez de telle façon que rien n'en ternisse la pureté, et que vous n'y inscriviez rien que de beau, d'honnête et de noble. Au sortir de l'enfance, vous entrez dans l'âge des généreuses passions, des enthousiasmes vraiment divins, mais aussi des orages et des dangereux entraînements. Soyez fermes et résolus dans le bien, repoussez l'appel des passions enchanteresses et perfides; montrez, chers amis, que le Judaïsme n'a pas encore perdu sa sève vigoureuse, qu'il est capable encore de produire des cœurs purs et droits, des esprits fiers et élevés. Nos ancêtres en tressailleront d'aise au fond de leurs tombeaux; vos parents s'applaudiront de vous voir si forts et si vaillants, si bons et si vertueux; notre religion sera fière de vous, et Dieu vous aimera et vous bénira.

Seigneur, ton nom est venu naturellement sur mes lèvres au moment de terminer ces conseils, car ton secours nous est nécessaire en toute circonstance, et mériter ton approbation est le vrai bonheur pour une âme humaine. Ah! Dieu d'Israël, au nom de ces pères et de ces mères qui s'associent à ma prière, je remets entre tes mains puis-

santes et paternelles l'avenir de tous ces chers enfants. Ils ont des intentions bonnes et pures, ils comprennent leur devoir et savent ce que tu attends d'eux. Que le souvenir de cette sainte journée se grave profondément dans leur esprit, éclaire leur conscience et dirige leur conduite, afin qu'ils vivent et agissent conformément à ta volonté, afin qu'ils méritent d'être heureux et d'attirer sur leur tête tes célestes bénédictions! יברכך ה' וישמרך וכו'. *Amen!*

LA CÉRÉMONIE

DE L'INITIATION RELIGIEUSE

13 JUIN 1878

חנך לנער על פי דרכו גם כי
יזקין לא יסור ממנה.

« Initiez les jeunes gens au bien dès l'entrée de leur carrière ; ils ne s'en écarteront pas, même en avançant en âge. »
(Proverbes, XXII, 6.)

Mes Frères et mes Sœurs,

Et vous, mes jeunes et chers Amis,

La meilleure preuve que puisse donner une religion de sa force et de sa vitalité, c'est de créer, chaque fois que cela est nécessaire, des formes nouvelles pour satisfaire à des besoins nouveaux, c'est de tirer de son sein, comme d'une source intarissable, les institutions que réclament les cir-

constances. C'est la marque de son origine céleste, le signe évident qu'elle est animée de l'esprit divin, de cet esprit fécond et créateur qui jamais ne s'épuise et ne s'arrête, pareil à ces majestueux cours d'eau qui entretiennent sur leurs bords une fraîcheur éternelle, une vie toujours jeune et luxuriante. A ce titre, la cérémonie qui nous réunit aujourd'hui dans la maison de Dieu est un éclatant témoignage de la force divine qui circule dans notre culte. Les temps anciens ne l'ont pas connu, et il ne faut pas remonter bien haut pour en retrouver l'origine. Mais, quoique d'institution récente, elle est conforme à toutes nos traditions, elle répond admirablement aux tendances intimes du Judaïsme, elle est, en un mot, un fruit naturel de cet arbre antique et vénérable que nos Livres saints appellent avec raison un arbre de vie (1) : עץ חיים הוא למחזיקים בה ותמכיה מאשר.

Donner à la jeunesse les soins les plus attentifs et les plus touchants, veiller avec une sollicitude maternelle à la culture de ses sentiments, au développement de son cœur et de son esprit, telle a été de tout temps la grande préoccupation de la religion israélite. Il n'en faut d'autre preuve que la pieuse cérémonie qui, sous le nom de *Bar-Mitzwa*,

(1) Proverbes, IV, 18.

nous vient d'un passé déjà bien éloigné de nous, et qui est encore maintenant une fête pour la famille, une fête pour les communautés, une fête pour la religion. Au moment où le jeune homme sort de l'enfance pour entrer dans l'adolescence, le judaïsme proclame sa majorité religieuse, lui attribue la responsabilité de ses actes qui, jusque là, pesait sur ses parents, et, en lui conférant les privilèges de la grande famille de Jacob, lui en impose également les charges et les devoirs. « Jusqu'à ce jour, dit-elle au jeune homme qui fait publiquement profession de foi israélite, tu étais considéré comme un enfant, dont les actes pouvaient être de peu de conséquence. Ni Dieu, ni la religion ne te demandaient compte de l'emploi de tes forces, de tes facultés. Désormais tu deviens maître de tes destinées, et tu as toi-même la direction de ton avenir. C'est la vie qui s'ouvre devant toi avec ses luttes, avec ses responsabilités, avec ses devoirs. Va et deviens un homme (1) : והזקת והיית לאיש.

Cependant, mes frères, on a compris que la fête de la Bar-Mitzwa, d'un caractère si simple et si austère, ne suffit plus : qu'elle ne parle pas assez vivement à l'imagination, qu'elle n'imprime pas

(1) I Rois, I, 2.

dans l'âme de la jeunesse un sillon assez profond. On y a donc associé une autre fête plus solennelle, plus imposante, celle de l'*Initiation religieuse*. En réunissant les enfants du même âge, en les faisant participer à un même acte religieux, en mettant dans leur bouche les mêmes prières, les mêmes promesses, la même profession de foi, en déployant à leur intention l'appareil le plus auguste du culte, on était assuré d'avance d'exercer sur eux une action plus puissante et plus efficace, car, chez les enfants de même que chez les hommes, tout sentiment partagé, toute émotion éprouvée en commun agite plus fortement toutes les fibres de l'âme.

Je n'ai encore rien dit de nos jeunes filles. C'est surtout pour elles que l'Initiation religieuse fut une heureuse innovation, que dis-je? une nécessité absolue. C'est assurément une grande injustice de croire qu'elles aient été jamais sacrifiées par notre culte, que la Synagogue n'ait pas tenu un compte équitable de leurs besoins religieux. Le Judaïsme sait trop bien que la femme est l'âme de la famille, la providence du foyer domestique et, si j'ose dire, la prêtresse de ce sanctuaire intime dont la garde lui est confiée, pour condamner son âme à l'abandon, à un vide douloureux, à la sécheresse religieuse. Tant que la vie juive s'épanouissait

dans nos familles sans difficulté et sans restriction, tant que la religion était la compagne assidue et inséparable de notre maison, réchauffant de sa présence notre existence tout entière, s'associant à toutes nos joies et à toutes nos douleurs, marquant de son empreinte sacrée tous les événements importants de notre vie, nous enfermant, en quelque sorte, dans un réseau béni de pratiques, de cérémonies, de beaux et touchants usages, le cœur de la jeune fille s'ouvrait tout naturellement aux émotions de la foi, comme une jeune plante qui se développe et se fortifie sous les rayons d'un soleil bienfaisant. Sans franchir le seuil de la maison paternelle, sans qu'il fût besoin d'agir sur elle par un enseignement régulier et continu, elle devenait croyante et pieuse, et elle apprenait, à l'exemple de sa mère, à demander à la religion ses conseils, ses inspirations, ses encouragements et ses consolations. Mais qui ne connaît hélas! les changements profonds que les temps modernes ont apportés à notre manière de vivre? Qui ne sait que la famille juive n'est plus que rarement aujourd'hui une école de religion et de piété? Je dis donc qu'ils ont été bien inspirés et qu'ils ont rendu un service immense au Judaïsme, ceux qui, pénétrés des nécessités de leur temps, ont institué cette cérémonie si conforme à

l'esprit de notre culte, et qui a l'avantage de parler avec tant de puissance à l'âme de nos jeunes enfants.

Je sais bien, mes frères, que cette opinion trouve encore des contradicteurs. Si l'Initiation religieuse est depuis longtemps entrée dans nos habitudes, elle n'est pas cependant sans soulever des scrupules chez des esprits sincères qui en contestent non seulement l'efficacité, mais encore la légitimité, et qui la condamnent, comme ils condamnent tout ce qui paraît nouveau sur le terrain religieux. Vous êtes nombreux ici, chers enfants : jamais aucune cérémonie d'Initiation n'a réuni, dans notre Communauté, autant d'enfants que j'ai le bonheur d'en apercevoir aujourd'hui devant moi ; mais il y a encore des vides parmi vous, et j'appelle de tous mes vœux le jour où il n'y aura plus un seul enfant israélite qui ne vienne devant Dieu, comme vous le faites à cette heure, se mêler aux rangs de ceux de son âge, pour faire acte d'Israélite et s'engager publiquement à remplir toutes les obligations qu'implique ce titre glorieux. Ah ! mes frères, que ne pouvons-nous rendre témoins de cette fête de l'enfance et de la religion tous ceux qui la dédaignent ou la jugent avec sévérité ! Ils seraient certainement touchés, comme nous le sommes, du spectacle magnifique que nous avons sous les yeux.

En voyant ces centaines d'enfants, l'œil humide, le regard levé vers le ciel, murmurer d'une bouche émue les prières qui sortent du fond de leur cœur et prendre, en présence de leurs parents, à la face de Dieu, les plus pures, les plus vertueuses résolutions, oh ! qui ne reconnaîtrait qu'il s'agit là d'un acte sérieux, profondément religieux et essentiellement juif?

Est-ce à dire, mes frères, que nous voulions attribuer à l'Initiation religieuse la signification qu'une cérémonie analogue a dans d'autres cultes ? la considérer comme la condition absolue, indispensable, de la qualité d'Israélite ? Loin de nous une pareille pensée ! Notre fête n'a point, ne doit point avoir le caractère d'une consécration, à défaut de laquelle on cesserait de faire partie de la Communauté de Jacob. Mes enfants, vous êtes Israélites par votre naissance et dès le moment de votre naissance, vous ne le devenez pas par un libre choix. Vous êtes les héritiers naturels d'un passé qui compte plusieurs milliers d'années, les enfants d'une religion que Dieu a promulguée pour toute la durée des siècles, les membres d'une alliance solennellement conclue entre Dieu et les Israélites de tous les temps. Mépriser ce passé, trahir cette religion, rompre cette alliance, ce serait commettre un de ces actes contre lesquels

se révoltent tous les instincts d'une âme droite et élevée. Pas plus que vous ne pouvez moralement briser vos liens de famille ou vous soustraire aux devoirs que vous impose la patrie, il ne vous est permis de rejeter les obligations saintes qui sont la conséquence forcée de votre origine religieuse. La religion est comme une mère, et il faudrait être un enfant dénaturé pour lui refuser ou pour lui marchander son amour, sa vénération et sa fidélité.

Mais qu'est donc alors l'Initiation religieuse? Quelle est la portée exacte de cette fête que j'ai qualifiée de création heureuse et nécessaire? Ce qu'elle est, son nom même nous l'apprend. Elle est le couronnement des années de la première enfance, consacrées à une éducation religieuse sérieuse et approfondie; elle vaut non seulement par elle-même, mais encore par ce qui la précède. Son action serait nulle ou du moins bien superficielle, bien fugitive, si vous veniez ici sans une préparation suffisante, si la religion à laquelle vous faites profession d'appartenir n'avait pas antérieurement éclairé votre intelligence et pénétré dans votre cœur.

Voilà pourquoi nous commençons par vous appeler à nous, pour nous assurer, dans des interrogations qui sont comme la sanction de votre travail, qu'à côté de vos autres études si nom-

breuses et si diverses, vous avez fait une place à ce qu'on nomme l'instruction religieuse. L'instruction religieuse ! Ah ! c'est là, quoi qu'en puissent penser des esprits prévenus et étroits, le grand besoin de notre époque. Par elle et seulement par elle, notre culte peut regagner tout le terrain qu'il a perdu au milieu de nous du côté de la pratique ; par elle, votre esprit doit être dirigé vers les intérêts supérieurs de la vie ; par elle, votre âme doit s'enflammer d'une noble passion pour le bien, pour la droiture, pour la pureté des mœurs, pour le culte du devoir et de la vertu ; par elle enfin, nous avons l'espérance de vous voir devenir des Israélites éclairés, à la fois attachés à la croyance de nos pères et dévoués à tout ce qui est beau et élevé. Bénis soient les parents assez soucieux de l'avenir de leurs enfants pour les initier ou les faire initier de bonne heure aux grands devoirs de l'Israélite, de l'humanité, par la voix autorisée de la religion ! Bénis soient les enfants qui s'efforcent de répondre à ces soins vraiment tendres, vraiment intelligents ! Bénie enfin cette fête de l'Initiation religieuse, qui est comme un signal éloquent, un avertissement sacré, rappelant les uns et les autres au plus impérieux de tous les devoirs !

Vous voilà donc, chers enfants, instruits, auantt

que votre âge le comporte, dans les principales vérités de notre religion. Vous avez étudié l'histoire sainte, assisté, pour ainsi dire, à toutes ces péripéties émouvantes, marquées du doigt de Dieu, qui composent le merveilleux drame des destinées d'Israël, et montrent notre idée religieuse se formant, se développant et sortant radieuse et triomphante de tous les dangers, de tous les obstacles et même des égarements momentanés ; vous avez étudié le dogme juif, cet ensemble de croyances si pures, si élevées, qui sont la lumière de notre raison, l'aliment de notre cœur, le soutien de notre volonté, et que nos pères ont conservé, au péril de leur vie, comme un trésor précieux, destiné à faire un jour le bonheur de toute l'humanité ; vous avez étudié le culte juif, ce monument auguste dont Dieu a jeté les premiers fondements, auquel tous les siècles ont travaillé, et qui peut et doit encore aujourd'hui recueillir, abriter, fortifier et consoler les âmes croyantes et les cœurs blessés ; enfin, mes enfants, vous avez étudié les lois de la morale, de cette science divine qui resterait debout, même quand tout le reste sombrerait autour de nous, que nous pouvons considérer comme la vraie colonne de feu propre à nous guider à travers la vie, jusqu'au but qui nous a été marqué par la Providence. L'avenir complètera

encore toutes ces connaissances que vous avez déjà acquises ; vous avancerez de plus en plus dans l'enceinte du temple sacré dont vous avez dépassé le seuil. Mais dès ce moment, vous êtes armés pour les luttes qui vous attendent, pour les devoirs qui sont la loi de l'humanité. Eh bien ! n'oubliez pas, chers enfants, que la théorie ne suffit pas, que la science du bien est chose vaine et illusoire, si elle ne domine pas toute notre conduite : גדול הלמוד שהלמוד מביא לידי מעשה, et répétez avec le psalmiste, en jetant un regard de reconnaissance vers le passé, un regard de confiance vers l'avenir : נשבעתי ואקימה לשמר משפטי צדקך « Je jure, ô Seigneur, de m'inspirer, dans mes actes, des enseignements que j'ai puisés dans la loi. »

Ah ! jeunes gens, jeunes frères, bientôt, dans quelques années, vous allez aborder la vie active, prendre votre place dans la société. Des carrières nombreuses et diverses s'offriront à vous : l'industrie, le commerce, une profession manuelle, les arts, les sciences deviendront un but digne de vos efforts et de votre ambition. N'oubliez jamais, dans quelque situation où vous puissiez vous trouver, n'oubliez jamais les années de votre enfance et les graves enseignements que vous avez reçus ; n'oubliez pas la religion qui, par la bouche d'un père, d'une mère, de maîtres respectés, a su si bien

parler à vos âmes avides de foi autant que de savoir; n'oubliez pas cette sainte cérémonie, afin que l'émotion que vous ressentez en ce moment soit pour vous une rosée fécondante. Aimez le travail, aimez la probité, aimez les sentiments élevés et généreux, fuyez tout ce qui avilit le cœur et fait rougir le front. Soyez pour vos parents un sujet de joie et de légitime orgueil, pour votre patrie des serviteurs fidèles et dévoués, pour votre religion des enfants pleins d'un attachement tendre et ferme, prêt à tous les sacrifices.

Quant à vous, jeunes filles, jeunes sœurs, Dieu vous a appelées à fournir des carrières moins diverses et moins bruyantes; mais votre rôle est bien grand cependant et bien beau. Vous êtes nées pour être la joie de la maison, la bénédiction du foyer domestique, la fée douce et bienfaisante qui répand autour d'elle grâce, contentement et bonheur. Ah! cultivez donc en vous les qualités qui assurent votre légitime empire et constituent votre plus belle parure; la douceur, la modestie, la simplicité, la grâce aimable, la sainte pudeur, la bonté qui adoucit toutes les souffrances, guérit toutes les blessures et rehausse toutes les joies, la charité avec ses généreux dévouements et ses sublimes sacrifices, enfin, et par dessus tout, le sentiment religieux sans lequel la jeune fille, la

femme semblent faire violence à la nature qui les a créées sensibles, aimantes et croyantes.

Vous tous enfin, jeunes frères et jeunes sœurs, laissez-moi terminer en exprimant l'espérance que cette heure solennelle, que cette cérémonie de l'Initiation religieuse, dont j'ai cherché à vous faire comprendre la signification, n'aura pas été stérile pour vous ; que vous emporterez d'ici la résolution bien arrêtée d'accomplir tous vos devoirs, quels qu'ils soient, de façon à satisfaire ceux qui vous aiment tant ou qui vous ont aimés, de façon aussi à vous rendre dignes des bénédictions de Dieu ! *Amen !*

PRIÈRE.

Dieu de justice et de vérité, Dieu de bonté et d'amour, au moment de clore cette pieuse cérémonie, qui a uni tous ces chers enfants dans un même sentiment de foi, dans un même élan d'adoration, nous appelons, d'un cœur ému, tes faveurs sur leur tête. Ils ont exprimé d'une voix unanime ce qu'il y a de meilleur en eux, et bien sincères sont les promesses qu'ils ont faites, en face de ton sanctuaire, de suivre toujours ta volonté et de

rester fidèles à la loi. Agrée ces promesses comme elles le méritent, et accorde à ces précieux rejetons d'Israël la protection qu'ils ont sollicitée et qui est nécessaire pour fortifier leur volonté et assurer leur bonheur.

Ils se trouvent au seuil de la vie sérieuse, et bientôt ils auront à en remplir les graves devoirs et à en supporter les épreuves inévitables. Puissent-ils se montrer empressés et consciencieux dans l'accomplissement des uns, courageux et fermes devant les autres ! Puissent-ils, par leur droiture, leur bonne volonté et leur amour du bien, récompenser la tendresse de leurs parents et devenir l'honneur de leur famille, l'honneur de leur culte !

Que leur esprit continue à s'éclairer des lumières de la vérité et de la foi ! Que leur cœur s'enrichisse de toutes les qualités qui ennoblissent la nature humaine ! Embrase leur âme du feu sacré de la piété ; inspire-leur le goût de ce qui est beau, vrai, juste et généreux. Que ces jeunes garçons deviennent des hommes de bien et de devoir, aimant l'étude, le travail, la vertu, ayant le respect d'eux-mêmes, le respect de leur nom et de leur origine, pleins d'une mâle ambition pour servir leur patrie, leur culte et l'humanité ! Que ces jeunes filles, aujourd'hui encore des enfants, soient un jour

l'ornement du foyer par leur douceur, leur charme, leur bonté et leur dévouement ! Que les uns et les autres parcourent, d'un pas résolu et sûr, la vie qui s'ouvre devant eux, sans connaître les défaillances de la volonté et les amertumes de la douleur ! Préserve leur jeune âge des dangers qui menacent l'existence et des séductions morales qui compromettent la santé de l'âme.

C'est une grande, une indicible douleur pour les parents de perdre un enfant, qui était la joie et la bénédiction de leur demeure. C'est un malheur plus grand encore pour eux de voir un de leurs enfants tromper leurs espérances et entrer dans une mauvaise voie. Eloigne ces malheurs des parents comme des enfants.

Ils sont là, les pères et les mères, remplis d'une vive émotion, et ils t'implorent par ma bouche. Tout à l'heure, ils vont serrer dans leurs bras leurs enfants bien-aimés et poser leurs mains sur ces fronts innocents pour les bénir en ton nom, mettant tout leur cœur dans cette bénédiction. Ah ! Seigneur, exauce leurs vœux et accorde à leur prière l'appui qu'ils te demanderont pour leurs enfants. Ils ont fait leur devoir en veillant à l'éducation religieuse de la jeunesse. Récompense-les en couronnant de succès leur œuvre d'amour et de piété.

Il en est, parmi ces enfants, à qui il manque un de leurs protecteurs, ou qui, frappés doublement, n'ont plus ni père ni mère : prends-les toi-même sous ton égide, toi qui es le Père miséricordieux des orphelins.

Seigneur, fais que ce jour soit un jour béni, un jour de joie et de bonheur pour notre Communauté, pour notre culte, pour les parents, pour les enfants, et accomplis en notre faveur les promesses que tu as faites jadis par l'entremise de tes fidèles serviteurs, et qui sont résumées dans cette bénédiction sublime gage de ton amour : יברכך ה' וישמרך וכו' *Amen !*

LA PROVIDENCE DIVINE

(14 JUIN 1883)

ויחלם והנה סלם מצב ארצה וראשו
מגיע השמימה והנה מלאכי אלהים
עלים וירדים בו.

« Et Jacob eut un songe, et voici il aperçut une échelle qui était placée sur la terre et dont le sommet touchait jusqu'au ciel : des anges de Dieu la montaient et la descendaient. »

(Genèse, XXVIII, 12.)

Mes jeunes et chers Amis,

Oui, c'est un songe que j'ai choisi comme sujet de cet entretien et que je viens proposer à vos méditations ; c'est un songe qui me servira de thème pour les conseils que j'ai à vous adresser, non un de ces songes frivoles, créations chimériques d'une imagination livrée à elle-même, enfants capricieux de notre fantaisie, qui s'éva-

nouissent devant le regard limpide de la raison, comme les ombres de la nuit disparaissent devant l'aube matinale, mais un songe véritablement prophétique, qui est la vision claire de la vérité et la manifestation de Dieu à l'âme humaine : אם יהיה נביאכם ה' במראה אליו אתודע בחלום אדבר בו « Aux prophètes qui sont parmi vous, dit l'Eternel, je me révèle dans des visions, je leur parle dans les songes de la nuit (1). »

Vous vous rappelez, chers amis, dans quelles circonstances Jacob eut ce songe remarquable. Il venait de quitter la maison paternelle pour fuir la colère brutale d'Ésaü. C'était la première fois qu'il se séparait de sa mère, qui l'avait entouré d'une tendresse si vive ; de son père, qui lui avait donné sa bénédiction suprême et qu'il n'espérait plus revoir sur cette terre. Seul, le cœur gros de chagrin, portant pour toute fortune son bâton de voyageur, il se dirige vers un pays étranger. Derrière lui, il laisse tout ce qu'il aime, devant lui, il y a le redoutable mystère de l'inconnu.

Le soleil s'était couché. Jacob, brisé par la douleur non moins que par la fatigue, s'arrête en un lieu solitaire pour goûter quelques heures de repos. Il assemble des pierres pour s'en faire un

(1) Nombres, XII, 6.

oreiller. A peine est-il endormi que les yeux de son esprit s'ouvrent : il voit cette échelle merveilleuse qui monte de la terre au ciel et par où passent et repassent les anges de Dieu. Au sommet, c'est Dieu lui-même qui trône dans sa gloire et qui dit : « Je suis l'Éternel, le Dieu de ton père Abraham et de ton père Isaac... Ne crains rien, car je serai avec toi pour te protéger partout où tu iras, et je te ramènerai dans ce pays, après avoir tenu fidèlement toutes mes promesses. »

Lorsque Jacob se réveilla, ce ne fut plus le même homme. Ses soucis, son anxiété, avaient disparu ; un rayon d'espérance s'était glissé dans son âme, et il s'écria, plein de foi, d'émotion religieuse : מה נורא המקום הזה אין זה כי אם בית אלהים וזה שער השמים « Ah ! que ce lieu est un lieu vénérable ! Ce n'est autre chose que la maison de Dieu, et voici les portes du ciel (1). » Il érige un pieux monument, invoque le Dieu qui s'était manifesté à lui, et reprend, joyeux et réconforté, sa route vers la contrée où l'appellent ses destinées.

Nous n'avons pas besoin, mes chers enfants, de grands efforts ni d'une science profonde pour interpréter le songe de Jacob. Cette échelle mysté-

(1) Genèse, XXVIII, 17.

rieuse, qu'il a contemplée dans son sommeil, est l'image frappante de la Providence divine. Nous sommes sur la terre, et Dieu est infiniment au-dessus de nous. Et pourtant il nous voit, il nous entend, il nous aime et il nous protège. Entre nous et lui se dresse une échelle immense, par où montent nos prières, par où descendent ses bienfaits. Sa puissance vient au secours de notre faiblesse, sa sagesse éclaire notre ignorance, sa bonté est notre force et notre appui. Sans lui, nous ne sommes rien ; avec lui, par lui, nous sommes des créatures privilégiées, capables de vertu, de courage et de bonheur.

Je ne m'étonne pas, mes chers enfants, qu'une profonde transformation se soit opérée dans le cœur de Jacob, dès qu'il eut la perception claire et distincte de cette grande vérité. Pendant les premières heures de tristesse et de regret qui suivirent la plus cruelle des séparations, il pouvait se croire isolé, abandonné, perdu dans ce vaste monde, qui paraît si froid et si vide à ceux qui souffrent ; mais, après cette nuit mémorable, où le ciel s'était, en quelque sorte, ouvert à ses regards, où Dieu avait conclu avec lui un pacte d'amour, il ne craignait plus, il ne désespérait plus de l'avenir. La Providence divine s'était fait connaître à lui dans son adorable bonté, et dès ce moment il

savait, à n'en plus jamais douter, qu'il avait un protecteur (1) : ואני ידעתי גאלי חי.

Mes chers enfants, je voudrais que cette croyance, qui a suffi pour relever le courage du pieux patriarche, vous accompagnât, vous aussi, dans la vie où vous entrez et éclairât la route devant vous. Grâce à Dieu, vous ne vous éloignez pas, comme lui, de la maison paternelle, pour aller affronter tous les hasards de l'inconnu ; et je prie, du fond de mon cœur, le Dieu de bonté et de miséricorde de vous épargner longtemps, bien longtemps, les douleurs de la séparation et de vous conserver les affections tutélaires qui ont veillé sur vos jeunes années. Toutefois un changement considérable se fait dans votre existence, et dès aujourd'hui, la vie, que vous n'aviez connue que sous son aspect riant, aisé, aimable, doit se montrer à vous grave et sérieuse comme elle l'est en vérité. Dès aujourd'hui, vous dites adieu à l'enfance et aux charmants privilèges de votre âge : à cette parfaite insouciance, si touchante dans sa naïveté, à cette sainte innocence qui s'ignore elle-même et qui ne coûte aucun effort, à cette paix sereine que ne troublent ni regrets ni remords, à cette heureuse facilité qui se contente de peu et s'égaye de

(1) Job, XIX, 25.

tout. Tandis que vos bien-aimés parents ont le droit de prononcer aujourd'hui ces paroles traditionnelles : ברוך שפטרני מעונשו של זה « Loué soit l'Éternel qui nous décharge d'une lourde responsabilité (1) ! » vous, mes enfants, vous devenez responsables de vos actes devant Dieu et devant les hommes, devant la religion et devant la morale ; et vous vous engagez dans une carrière où il faut lutter pour vaincre, et où la souffrance est une condition du bonheur. Or, si quelque chose peut vous soutenir dans cette lutte et vous fortifier contre la douleur, c'est la pensée de la Providence, c'est la certitude que Dieu adresse à tous ceux qui entrent dans la vie les mêmes paroles qu'à Jacob : והנה אנכי עמך ושמרתיך בכל אשר תלך « Je serai avec toi et te protégerai partout où tu iras. » L'échelle de Jacob subsiste toujours, mes enfants ; heureux qui la voit le jour et la nuit, dans ses joies et dans ses peines, dans ses triomphes et dans ses défaites ! Celui-là ne manque pas le but de la vie, et il suivra sa route d'un pas ferme et assuré, jusqu'au terme du voyage que nous accomplissons tous sur la terre.

Mes chers Enfants,

Pour vous donner une idée de la Providence

(1) Genèse, R., ch. 63 ; rituel.

divine, de ses innombrables bienfaits et de la confiance invincible qu'elle doit vous inspirer, puis-je mieux faire que de vous représenter cette autre Providence que vous connaissez et bénissez depuis que votre raison sait comprendre, qui vous a souri dès votre entrée dans le monde, qui a veillé sur votre berceau et guidé vos premiers pas dans la vie? Vous sentez en ce moment plus vivement que jamais tout ce que vous devez à vos parents; vous vous rappelez avec quelle affection vigilante ils ont disputé votre existence à tous les dangers, avec quel dévouement ils se sont appliqués à former votre cœur et à enrichir votre intelligence. Pas un de vos jours qui n'ait été marqué par un bienfait de leur tendresse. Les chagrins qu'ils ont dû vous causer par moments étaient eux-mêmes une preuve de leur prévoyant amour; car les parents qui aiment le mieux leurs enfants sont ceux qui ne craignent pas de faire couler leurs larmes, quand il s'agit de combattre des défauts gros de menaces et de sacrifier un présent fugitif à un long avenir. En un mot, si vous avez vécu, et si vous avez des raisons d'aimer la vie, si vous avez fait chaque jour de nouveaux progrès dans la voie de la vérité, du bien et de la religion, c'est que deux bons génies ont étendu leurs ailes bienfaisantes sur votre frêle existence.

Eh bien ! mes enfants, voilà la vraie image de la Providence divine : vous n'êtes pas seulement les enfants de vos parents, vous êtes les enfants de Dieu (1) : בנים אתם לה' אלהיכם. C'est lui qui vous a appelés à l'existence ; c'est lui qui vous la conserve ; c'est lui qui vous donne tous ces biens qui font paraître la vie douce et aimable ; c'est lui qui « ordonne à ses anges de vous accompagner dans le chemin que vous suivez (2) », כי מלאכיו יצוה לך לשמרך בכל דרכיך. Ces anges, ce sont d'abord les parents, qu'il a placés à vos côtés pour vous aimer et vous conduire, ce sont ensuite les bons instincts qu'il a mis dans votre cœur et que l'éducation développe, ce sont les préceptes de justice, de piété, de droiture qu'il a écrits dans votre raison et qu'il a daigné révéler sur le Sinaï : כל דבור ודבר שיוצא מפי הקב"ה נברא ממנו מלאך אחד « Chaque parole qui est sortie de la bouche de l'Éternel est devenue immédiatement un ange chargé de montrer aux hommes la route de la vie (3) ; » ce sont les bienfaits journaliers qu'il nous prodigue avec tant de libéralité ; ce sont les épreuves mêmes qu'il nous envoie parfois pour nous avertir et nous redresser. Nous sommes

(1) Deutéronome, XIV, 1.
(2) Psaumes, XCI, 11.
(3) Haghiga, 14 *a*.

sous la main de Dieu, et cette main ne s'ouvre que pour satisfaire à nos besoins (1) : פותח את ידך ומשביע לכל חי רצון.

Ecoutez, mes enfants, ce récit du Talmud ; il est instructif. Un jour Rabban Gamaliel, l'illustre docteur qui dirigea les destinées de son peuple après la ruine de Jérusalem, avait invité à sa table quelques-uns de ses collègues. Pénétré des devoirs de l'hospitalité, il se tenait debout pour servir ses convives. Cependant l'un d'eux, craignant de manquer de respect au Nassi d'Israël, refusa de rien accepter de sa main. Mais R. Josué invoqua l'exemple d'Abraham : « Lui, le plus grand homme de son temps, lui que ses contemporains appelaient un prince de Dieu (2) נשיא אלהים, n'a-t-il pas préparé lui-même le repas des trois anges, qu'il prenait pour des hommes? » « Pourquoi parler d'Abraham ? dit alors un autre ; quelque grand qu'il fût, il ne peut être comparé à celui qui amoncelle les nuages, qui fait tomber la pluie, briller le soleil, mûrir la moisson, et qui, tous les jours, dresse en quelque sorte la table devant toutes ses créatures. Peut-on être humilié de suivre un tel modèle (3) ? »

1 Psaumes, CXLV, 16.
2 Genèse, XXIII, 6.
3 Kiddouschin, 32 *b*.

Ah ! mes enfants, le problème de la vie qui paraît si obscur, si sombre à ceux qui ne connaissent pas Dieu et ne veulent pas le connaître, s'éclaire bien vivement à la lumière de cette croyance consolante. Ne dites plus, ô âmes chagrines, que la terre est une vallée de pleurs, que l'homme y est comme dans une prison, que le mal l'emporte sur le bien. Non, il y a une Providence, et Jacob a eu raison de s'écrier que la terre est la maison de Dieu, אין זה כי אם בית אלהים, un vaste temple où tout annonce sa grandeur et proclame sa bonté. Quoi qu'il arrive, nous avons l'espérance comme nous avons la prière. Les efforts pénibles auxquels nous sommes condamnés ont un témoin bienveillant ; nos erreurs, nos fautes, nos chutes même, quand nous savons nous amender, trouvent un juge plein d'indulgence, car qui dit Providence dit clémence et miséricorde non moins que justice. Les maux qui nous frappent ne sauraient nous abattre : Dieu n'envoie-t-il pas la résignation avec la douleur, le courage avec l'épreuve ? Ne nous donne-t-il pas chaque fois les sentiments qu'exige toute nouvelle situation (1), מקדים רפואה למכה ? En un mot, n'avons-nous pas un père tout-puissant, qui nous aime et veut notre bonheur ?

(1) Baba-Bathra, 91 *a*.

C'est une des gloires les plus pures du judaïsme et un des plus grands services qu'il ait rendus à l'humanité qui lui doit tant d'autres bienfaits, d'avoir donné au monde la foi en la Providence divine. Avant la révélation du Sinaï, les hommes vivaient sous le poids de terreurs imaginaires, n'osant rien espérer de divinités impuissantes, croyant avoir tout à craindre de divinités hostiles. Mais le Dieu d'Israël, qui avait dit à l'origine des choses : « *Que la lumière soit !* et la lumière fut », est aussi celui qui dit en tête du Décalogue : « Je suis l'Éternel ton Dieu qui t'ai tiré de l'esclavage d'Égypte », montrant ainsi qu'après avoir créé le monde, il le gouverne, qu'il préside aux destinées humaines, qu'il entend les soupirs des malheureux qui l'appellent et vient au secours des faibles et des opprimés. Chaque ligne des saintes Écritures est la confirmation de cette vérité. Il est impossible de lire les discours de nos prophètes, les chants lyriques de nos psalmistes ou les conseils de nos sages sans s'incliner devant cet Être infini, dont ils célèbrent en termes magnifiques et convaincus la bonté en même temps que la grandeur, la puissance créatrice en même temps que la sagesse.

Mais les faits, chers enfants, sont plus éloquents que tous les discours et tous les poèmes. Dans ce

drame si riche et si varié que déroulent sous nos yeux les livres historiques de la Bible, et dont les péripéties vous sont connues, quel est le principal acteur si ce n'est Dieu, dont l'intervention dirige tous les événements, faisant suivre toujours la faute par le châtiment, et attachant une récompense éclatante au bien, à la piété et à la pénitence sincère? C'est parce que nos pères ont cru à la Providence qu'ils n'ont jamais désespéré, alors même que tout paraissait perdu. Dans leurs plus grandes souffrances, et vous savez s'ils ont beaucoup souffert, s'ils ont soulevé souvent des haines aussi gratuites qu'implacables, ils mettaient leur espoir en Dieu et ne craignaient rien des hommes : מי את ותיראי מאנוש ימות « Qu'as-tu donc à redouter de faibles mortels (1)? » לא את שאמרת לי בים מי כמוך באלם ה' « N'as-tu pas chanté aux bords de la mer Rouge : « Il n'y a pas de Dieu comme notre Dieu? » et tu aurais peur (2)! » Voilà, mes enfants, la leçon du passé, dont le présent peut encore faire son profit.

En d'autres temps, de tels conseils n'eussent peut-être pas été nécessaires. Nos saintes croyances entraient sans peine dans les esprits et dans les cœurs et dirigeaient l'existence entière. Mais nous vivons à une époque qui nous a habitués à bien

(1) Isaïe, LI, 12.
(2) Yalkout sur ce passage.

des surprises et où les idées les plus étranges trouvent des interprètes, que dis-je ? de fanatiques apôtres. J'ai le devoir de vous mettre en garde contre ces théories dangereuses qui sont dans l'air que vous respirez. Vous entendrez dire, par exemple, que l'idée de Dieu est passée de mode, que l'humanité est assez vieille maintenant pour se passer de lisières, que la croyance en la Providence divine ne saurait convenir à un peuple fier de ses droits, conscient de sa force, et qui n'a que faire de chercher au-dessus de sa tête une règle à sa conduite. Ah ! mes enfants, dédaignez ces vaines déclamations de l'orgueil en délire, résistez de toutes vos forces à ce torrent d'impiété qui menace de tout emporter. Pour bien agir, pour rester fidèles à la loi de la vie, pour élever haut votre cœur et vos aspirations, il n'y a rien de tel que de penser à Dieu, la source éternelle de ce qui est pur, saint et grand. Vous lui devez tout ce que vous êtes, et, quoi que vous fassiez pour lui témoigner votre amour, votre soumission, votre confiance, vous serez encore en reste avec lui : מי הקדימני ואשלם « Qui donc peut se vanter d'être mon créancier à qui je doive quelque chose en retour (1) ? »

(1) Job, XLI, 2, commenté par le Midrasch, Lévitique R., ch. 27.

Pensez-vous, mes enfants, que l'idée de Dieu toujours présente et la certitude de pouvoir compter sur sa protection ne fussent pas pour Jacob le plus puissant des encouragements et la plus sûre des sauvegardes? Demandez plutôt à vos parents qui ont plus d'expérience que vous, demandez-leur ce qui les a soutenus dans l'épreuve et fortifiés dans l'accomplissement de leur tâche difficile. Que de fois ils se sont assis, pleins d'angoisse, au chevet de votre lit, étudiant sur votre visage les progrès de la maladie, oubliant tout parce qu'ils vous voyaient en danger! Ah! comme la prière s'échappait alors vive et suppliante de leur poitrine! Ils ont eu foi en Dieu, et Dieu les a protégés en vous protégeant.

Vous voyez, mes enfants, que j'ai eu raison de vous parler de la Providence divine. Pénétrez-vous de cette grande vérité, que vous avez appris à connaître depuis bien longtemps, que vos parents et vos maîtres ont cherché à inculquer dans vos esprits, et je ne redouterai pas pour vous les hasards de la vie. Lorsque de mauvaises pensées viendront vous assaillir, lorsque le vice vous tendra ses pièges perfides, vous penserez à ce Dieu si grand et si bon, qui sait tout, qui voit tout et qui lit jusque dans nos plus secrètes pensées, et

vous résisterez victorieusement à la tentation. Lorsque l'épreuve viendra vous toucher de sa rude main, arracher des pleurs à vos yeux, et déchirer votre cœur, vous élèverez un regard de confiance et d'espérance vers votre Père qui est au ciel, et le calme et le courage descendront dans votre âme : קוה אל ה' חזק ויאמץ לבך וקוה אל ה' « Espérez en Dieu, et fortifiez votre cœur, espérez en Dieu (1) ! »

Oui, soyez forts pour affronter le combat de la vie, soyez forts pour faire passer dans votre conduite les commandements de Dieu, soyez forts pour le bien, pour la vertu, pour le travail, pour l'honneur et la piété. Deux chemins s'ouvrent aujourd'hui devant vous, comme disent nos sages : l'un paraît facile et agréable, mais il conduit à des précipices ; l'autre offre de grandes difficultés, il est plein de ronces et d'épines, mais peu à peu il se transforme et devient un chemin doux et uni, où le pied ne bronche pas (2), תחלתו קנים וקוצים ואחריתו מישור. Écoutez la voix du sage qui vous supplie de fuir le premier et d'entrer résolument dans le second. Celui-là prépare des déceptions sans fin, des douleurs amères, celui-ci vous conduit à Dieu !

Mes chers enfants, nous fondons de grandes

(1) Psaumes, XXVII, 14.
(2) Koheleth, R.

espérances sur vous. Vous êtes à nos yeux la semence précieuse qui devra produire une belle et riche moisson. C'est à vous qu'il appartient de rendre à la religion d'Israël quelque chose de son antique éclat. Le Judaïsme compte sur votre concours. Peut-être est-il trop ignoré, trop négligé de notre temps. Donnez-lui votre cœur et votre affection. Ce n'est pas la première fois que le salut de notre croyance serait dû à des enfants. Rappelez-vous la sombre époque du prêtre Éli : alors plus de juge digne de ce nom, plus de piété, plus de vertu; l'ennemi est maître du pays, le tabernacle est veuf de l'arche d'Alliance, et les enfants qui viennent à naître reçoivent le nom tristement significatif de אי כבוד « c'en est fait de l'honneur ». Qui est-ce qui sauva Israël et le releva de la chute? Ce fut Samuel, un enfant voué par sa mère au culte de Dieu. Les prophètes étaient muets, les oracles ne parlaient plus : ודבר ה' היה יקר בימים ההם אין חזון נפרץ « la parole de Dieu était rare en ces jours, il n'y avait plus de vision (1) ». Mais une voix se fit entendre : « Samuel, Samuel! » Et l'enfant répondit : דבר כי שמע עבדך « Parle, car ton serviteur écoute (2). » Dieu s'adresse aussi à vous en ce moment : « Voulez-vous, jeunes gens, devenir

(1) I Samuel, III, 1.
(2) *Ibid.*, v. 10.

de bons Israélites, suivre fidèlement ma volonté, aimer ce qui est bien, pratiquer ce qui est juste, honorer votre religion, servir votre patrie, sanctifier mon nom ? Répondez : « Parle, ô Seigneur, car ton serviteur écoute ! » Voulez-vous, ô jeunes filles, devenir les dignes héritières des mères d'Israël, briller par la vertu, l'innocence, la simplicité et la candeur plus que par de vaines parures, vous préparer à remplir dignement votre place dans la famille ? Répondez : « Parle, ô Seigneur, car ta servante écoute ! »

En sortant aujourd'hui de l'enfance, emportez du moins avec vous et conservez les qualités précieuses qui la distinguent : cette foi vive qui remplit votre âme, cet enthousiasme du bien qui enflamme vos cœurs, le désir de récompenser l'amour de vos parents par une vie droite, pure, active et honorable. Dites, mes enfants, avec le Psalmiste : נשבעתי ואקימה לשמר משפטי צדקך « J'ai juré, ô mon Dieu, de suivre fidèlement tes préceptes, de pratiquer ta religion, j'ai juré et je tiendrai mon serment (1). » *Amen !*

(1) Psaumes, CXIX, 106.

LE SCHEMA

(3 JUIN 1884)

שמע ישראל ה׳ אלהינו ה׳ אחד.

« Écoute, Israël, l'Éternel notre Dieu, l'Éternel est un. »

(Deutéronome, VI, 4.)

Mes Frères et mes Sœurs,

Et vous, mes jeunes et chers Amis,

Une de nos plus belles légendes raconte que Jacob, arrivé au terme de sa carrière terrestre et voyant se presser autour de sa couche ses douze fils, qui formaient à sa vieillesse comme une glorieuse couronne, éprouva un moment d'anxiété. Il cherchait à pénétrer, avec ce regard lucide que donne souvent le voisinage de la mort, le mystère de leurs destinées futures, et se posait cette douloureuse question : Ses fils resteraient-ils fidèles

aux traditions qui leur étaient venues en droite ligne de leur aïeul Abraham, en passant par la bouche de leur père et de leur grand-père ? La vérité religieuse qui, comme le soleil levant, avait illuminé la terre, grâce à la prédication infatigable du fondateur de la race hébraïque, serait-elle entre de bonnes mains ? La croyance en un Dieu unique, tout-puissant, parfait, immuable dans son éternité, infiniment sage en ses desseins, équitable en ses jugements, bon et clément dans ses rapports avec l'humanité, cette croyance, le plus beau legs assurément qu'un père pût transmettre à ses enfants, ne courrait-elle aucun danger au milieu d'un monde hostile, fermé encore en majeure partie à ces hautes et consolantes doctrines, en proie à d'antiques erreurs et à des superstitions enracinées ? Déjà Jacob ouvrait les lèvres pour donner libre cours à ses craintes ; fixant sur ses fils un regard où il avait mis toute sa tendresse, toutes ses inquiétudes et toutes ses espérances, il s'écria : שמע ישראל « Ecoute, Israël, écoute, famille de Jacob... » Mais eux, avec cette perspicacité de l'amour qui devine la pensée intime de l'être aimé, même avant qu'elle ait conscience d'elle-même, ils lisent dans le cœur de leur père mourant, et, pour calmer ses angoisses, ils s'écrient tous d'une seule voix : ה׳ אלהינו ה׳ אחד

« l'Eternel est notre Dieu, l'Eternel est un ! » C'était l'engagement formel et sacré de leur part de ne jamais abandonner le Dieu de leurs ancêtres. Alors le visage du patriarche, déjà couvert des ombres de la mort, s'éclaire d'un dernier rayon, il murmure comme un suprême remerciement à Dieu les paroles : ברוך שם כבוד מלכותו לעולם ועד « Loué soit à jamais le nom de son règne glorieux ! » puis il s'éteint doucement, emportant dans la mort la certitude que ses enfants ne laisseraient pas dépérir l'héritage paternel (1).

Quelques siècles plus tard, et ici nous marchons sur le terrain solide de l'histoire, nous nous trouvons en présence, non plus des douze fils de Jacob, mais d'un peuple nombreux qui les vénère comme ses aïeux. Nous sommes dans le désert, à la fin de ces quarante années qui avaient été marquées comme limite aux légions affranchies de la servitude d'Egypte. Un vieillard plein de majesté, ayant conservé toute la vigueur de la jeunesse, et qu'animent encore l'amour passionné de son peuple et le souci de son avenir, est là, haranguant les tribus d'Israël avec une éloquence intarissable, faisant appel tantôt à leur cœur, tantôt à leur intérêt, pour les affermir dans le sentiment de

1 Genèse R., ch. 98.

leur mission, dans le respect de leurs devoirs et la fidélité à leur Dieu. Ramassant dans un suprême effort toute l'énergie de son âme, l'homme de Dieu, le grand prophète, Moïse, pour tout dire d'un mot, s'écrie : שמע ישראל ה' אלהינו ה' אחד « Ecoute, Israël, l'Eternel est notre Dieu, l'Eternel est un ! »

Ce fut un grand jour, mes frères, dans l'histoire que celui où furent proclamées, dans le silence solennel du désert, de telles paroles, un jour aussi grand que le jour du Décalogue, dont nous avons récemment célébré l'anniversaire. Elles définissaient, dans une formule claire et concise, le rôle historique du peuple d'Israël, la croyance féconde à laquelle il aurait à consacrer son existence, toutes les puissances de son âme et toute l'intensité de sa foi, le trésor moral qu'il devait s'appliquer à conserver intact, comme la meilleure espérance de l'humanité.

Quelle grande force, mes frères, pour un peuple ou pour une religion de posséder ainsi, résumé, condensé en quelques mots intelligibles à l'esprit, faciles pour la mémoire, ce qui est et doit être la loi de son existence, la règle de son activité, le but de ses efforts ! C'est là le vrai mot d'ordre qui enflamme les courages, le cri de ralliement qui assure l'unité, la devise inscrite sur le drapeau et

qu'on défend au péril de sa vie. C'est un bien qu'on emporte plus facilement que la patrie à la semelle de ses souliers, qu'on arrache à tous les naufrages et sauve de tous les bouleversements. Muni de ces saintes paroles comme d'un précieux viatique, Israël n'oubliera jamais complètement son devoir ; il pourra se tromper, s'égarer, tomber parfois, mais, du fond même de l'abîme, il verra toujours luire l'étoile directrice, il saura se relever de ses chutes et reprendre sa marche au cri de *Schema Israël !*

Si, pour nos ancêtres d'il y a trente siècles, la proclamation du désert avait déjà tant de valeur et une si haute signification, que sera-ce pour nous, mes frères, après que trois mille ans d'histoire en ont donné le commentaire, que des centaines de générations y ont mis leur âme, y ont attaché leur vie, leurs pensées, leurs souffrances, leur consolation ? Pour les contemporains de Moïse, le Schema n'était encore que la voix de l'avenir, pour nous il est à la fois l'écho du passé et le gage de l'avenir. Il semble, sans grand effort de réflexion, que toute l'histoire d'Israël se réveille au son de cette grande parole, et que nos destinées si variées, si dramatiques parfois, se répercutent dans ces accents incomparables. De là sans doute la vive émotion que nous éprouvons chaque fois

que les sons du Schema retentissent dans nos temples. Si peu, chers enfants, que vous compreniez la langue hébraïque, vous comprenez le sens du Schema ; si peu que vous sachiez d'hébreu par cœur, ces six mots sont gravés dans votre mémoire. Peut-être même, suivant un pieux usage autrefois universellement respecté en Israël, sont-ce là les premières syllabes que votre mère vous a appris à bégayer de vos lèvres encore hésitantes.

Mes jeunes amis, c'était l'habitude dans les temps passés, lorsque l'enfant arrivait, comme vous maintenant, à l'âge de la majorité religieuse, ses parents ou ses maîtres choisissaient pour lui, dans le trésor de la littérature biblique, un verset qui rappelât autant que possible son nom, mais qui renfermât surtout une belle pensée, une sentence de morale ou un pieux sentiment. On pouvait sans crainte s'adresser au premier enfant venu dans les rues de Jérusalem et lui dire : פסוק לי פסוקך « Récite-moi ton verset (1) », il n'était jamais embarrassé pour répondre. Cette habitude s'est à peu près perdue de nos jours, et je ne crois pas que beaucoup d'entre vous soient en mesure de nous dire leur *verset*. Eh bien ! je vous adresserai ce simple conseil : choisissez pour votre

(1) Ghittin, 68 *a*, Talmud *passim*.

verset les mots : « Écoute, Israël, l'Eternel est notre Dieu, l'Eternel est un » Je vais essayer de vous faire comprendre en premier lieu quelle est la signification générale qui s'attache à ces mots, puis ce qu'ils signifient en particulier pour vous, et, quand vous l'aurez compris, je vous dirai : « Emportez ce verset avec vous dans la vie où vous entrez, emportez-le comme un enseignement, comme une force, une protection et une sainte bénédiction. »

Mes jeunes amis,

Tous ceux qui croient à l'intervention de la Providence divine dans les affaires de ce monde, dans les destinées de l'humanité ou, pour parler plus exactement, tous ceux qui ont des yeux pour voir et une intelligence pour comprendre, reconnaissent à première vue que chaque peuple, digne de ce nom et qui compte dans l'histoire, a sa tâche à accomplir sur la scène du monde et son rôle à jouer. De même que les individus diffèrent les uns des autres par leurs aptitudes, leurs facultés et leur caractère, de telle sorte que, du sein de la diversité en apparence la plus discordante, résulte un concert plein d'unité et d'harmonie, ainsi les nations, diversement douées par la nature, concourent, chacune de son côté et pour sa part, à

l'œuvre générale. Il suffit de nommer quelques-uns des grands peuples de l'antiquité, pour être frappé de ce fait qui est certain comme l'évidence, clair comme le jour. L'antique Egypte a eu le génie des constructions gigantesques, capables de défier le temps, et la gloire d'être la grande initiatrice des arts, sans cependant s'élever à la grâce de la perfection dans aucun. La Grèce, et surtout la ville charmante qui en a traduit avec le plus d'éclat les tendances, a su donner à la beauté son expression la plus complète, et a mérité de devenir et de rester l'éternel modèle des artistes par la sûreté de son goût et sa mesure parfaite en toutes choses. Les Phéniciens ont été la plus haute personnification du commerce et de l'esprit d'aventure. Leur hardiesse, que n'effrayait aucun danger, a commencé à ouvrir à l'humanité les grandes voies de communication, qui ont fini par faire des peuples les plus éloignés les uns des autres, les plus dissemblables par les mœurs, par la langue, par les idées, comme une seule et même famille. Rome enfin, car il faut clore une énumération qui pourrait encore s'étendre beaucoup, a été maîtresse dans l'art de la guerre, dans l'art d'organiser et d'administrer et dans la science du droit. Il n'est aucun de ces peuples, depuis longtemps ensevelis dans la nuit du tombeau, qui

n'ait laissé ainsi une trace lumineuse de son passage et légué à l'humanité un bienfait. Aujourd'hui encore chaque nation, qui couvre une partie du globe, revendique une mission providentielle dans l'ensemble de la famille humaine : chacune a ses prétentions historiques, justifiées ou non, tout en raillant volontiers les prétentions du voisin.

Dans la construction de cet édifice de la civilisation auquel tant de mains ont travaillé, quelle a été la part d'Israël, de la race antique à laquelle nous sommes fiers d'appartenir ? Israël n'a brillé ni par les arts, ni par la guerre, ni par les profondes recherches de la pensée philosophique ; mais il est du moins un domaine que les autres peuples lui ont en quelque sorte abandonné, et dont il s'est emparé, avec une rare décision et la claire conscience de ce qu'il faisait, comme d'un bien sans maître : c'est le domaine religieux. Je ne veux en rien rabaisser les croyances des peuples anciens. Une chose est certaine cependant, c'est que le monde moderne s'étonne qu'elles aient pu suffire même à des peuples dans l'enfance. Ce qui est certain encore, c'est que les peuples, une fois arrivés à ce qu'on peut appeler l'âge de raison, se trouvaient mal à l'aise dans les idées puériles de leur foi. Eh bien ! Qui leur a ouvert la voie de la vérité et du salut ? Qui a apaisé la soif de l'infini

qui tourmente l'humanité ? C'est la doctrine juive. Nous avons donné au monde un Dieu, un Livre, une espérance, sans parler de la morale qui a bien aussi son prix. Vers le déclin de l'antique civilisation, les divinités païennes s'écroulant les unes sur les autres, la parole qui avait éclaté dans les solitudes du désert jeta son écho de toutes parts, et la lumière issue de Jérusalem envahit la plus belle partie de la terre. C'est un fait, et un fait ne se conteste pas ; l'histoire est là avec son irrécusable témoignage, et on n'inflige pas de démenti à l'histoire.

Or, mes amis, si le bien le plus précieux de l'humanité consiste à avoir foi en Dieu et par suite en elle-même, à qui revient le sceptre de la primauté ? et qui peut produire les meilleurs états de service ? Je ne diminue en rien le mérite des arts, des sciences, ni d'aucune des glorieuses manifestations de l'activité humaine : tout cela est le charme, la beauté et l'honneur de la vie. Mais n'oublions pas que la vie est un mystère, que la douleur est une réalité ; n'oublions pas que croire en Dieu est un besoin, que prier est une force, et que c'est là que le judaïsme a marqué sa puissante empreinte. Que ceux qui font profession d'athéisme, que ceux qui se croient des héros parce qu'ils déclarent une guerre ridicule à Dieu,

ne nous sachent pas gré de l'œuvre que nous avons accomplie, je le comprends. Et encore avons-nous, par la force de nos convictions religieuses, introduit dans le courant intellectuel les idées de justice, de liberté, de fraternité, de tolérance, dont ils profitent sans se douter à qui ils les doivent. Mais toutes les âmes pieuses, tous ceux qui, dans l'épreuve, tournent leurs regards vers le ciel, tous ceux qui se nourrissent de la lecture consolante des psaumes ou des prédications fortifiantes des prophètes, tous ceux dont la vie s'échauffe et se colore à la flamme divine de la foi, tous ceux-là doivent, remontant de l'effet à la cause, bénir Israël pour le bien qu'il a fait et reconnaître ce qu'il y avait de grand, de fécond, d'éternellement doux et lumineux dans la sainte proclamation de Moïse : שמע ישראל ה׳ אלהינו ה׳ אחד « Ecoute, Israël, l'Éternel est notre Dieu, l'Éternel est un ! »

Ces paroles, que nos ancêtres ont eues toujours à la bouche, marquent avec une admirable précision la nature des services qu'ils ont rendus, et attestent la réalité de leur mission religieuse. Par un juste retour, elles sont devenues aussi leur arme défensive, leur sauvegarde, leur protection dans les misères infinies de leur existence, dans le cours si troublé de leurs destinées. Vous connaissez assez notre histoire pour savoir que nous

avons été mal récompensés du bien que nous avons fait par la désignation expresse de Dieu. L'ingratitude la plus atroce a été le prix de nos bienfaits. Des siècles de souffrances, de persécutions, de malveillance et de haine ont été la triste rançon de notre supériorité religieuse. Nous avons connu toutes les misères, épuisé toutes les amertumes. Notre sang a coulé à flots. Rien de plus lamentable, de plus déchirant que cette histoire d'Israël qui s'étend à travers de longs siècles, et en somme, elle fait peu d'honneur à l'humanité. Mais malgré tout, nous avons tenu bon ; nous n'avons pas reculé d'un pas dans la défense de notre drapeau, et le moyen âge avec ses inventions monstrueuses, ses violences brutales ou ses raffinements de cruauté, n'a pas eu raison de notre indomptable énergie. C'est qu'à nos oreilles retentissait jour et nuit, comme l'appel même de Dieu, comme le mot d'ordre qu'il faut se transmettre fidèlement les uns aux autres, le cri sublime de Moïse : « Ecoute, Israël ! » Nos pères pouvaient tomber sous la hache du bourreau ou exhaler leur âme dans les flammes des bûchers, mais ils lançaient à la face de leurs persécuteurs, en guise de protestation, leur sainte profession de foi : ה׳ אחד « l'Eternel est un ! »

Nous devons à cette grande parole un autre

genre de service d'un prix inestimable. Elle a sauvé notre dignité morale du plus épouvantable danger qui pût la menacer. C'est une triste chose pour l'homme que d'être mis au régime du mépris. Rien n'abaisse plus sûrement que de se voir abaissé devant autrui. A force d'être raillé, honni et conspué, on perd le respect de soi-même, et qui ne se respecte pas soi-même est moralement perdu. Or, que n'a-t-on pas imaginé pour nous rendre ridicules et méprisables? On a inventé les histoires les plus grotesques pour faire rire à nos dépens; jusque sur nos vêtements, on a imprimé je ne sais quel stigmate infamant, pour nous exposer aux risées de la foule, aux poursuites de la rue. Je n'oserais pas affirmer que notre fierté de caractère n'ait jamais été entamée par de tels traitements. La littérature n'a pas complètement trahi la vérité, quand elle se complaisait, comme elle s'y complaît encore trop souvent, au mépris de toute justice et de toute charité, à dépeindre le juif bas et vil, humble et rampant, tremblant comme la feuille, effrayé de son ombre ou du bruit de ses pas, et n'ayant d'autre souci que d'apaiser les colères par un excès de bassesse et d'humilité. Nous pouvons dire cependant que merveilleuse a été notre force de résistance. Ce n'est pas un mince mérite d'avoir réussi à dé-

fendre notre intégrité morale contre de tels flots de mépris. Ah ! c'est que ces méprisés, ces raillés, tristes victimes de tous les quolibets, objet du dédain superbe des littérateurs ou des plaisanteries grossières de la foule, se sentaient au-dessus des plus indignes outrages. Et quand, soir et matin, ils répétaient de concert leur *Schema Israël*, cela suffisait pour leur permettre de rendre dédain pour dédain et de maintenir leur ressort moral.

Maintenant que je vous ait dit ce que signifie le Schema dans le passé et comme expression du rôle historique d'Israël, laissez-moi vous dire ce qu'il doit signifier pour chacun de vous. Nos sages nous ont commandé, il y a bien des siècles, de réciter toujours ces paroles avec une grande ferveur, en nous pénétrant de la vérité qu'elles proclament et des devoirs qu'elles imposent (1) : הקורא את שמע צריך שיכון את לבו.

Tout d'abord, chers enfants, en disant : « Ecoute, Israël, l'Eternel est notre Dieu, l'Eternel est un », vous reconnaissez hautement l'existence de Dieu. Ne laissez jamais s'affaiblir en vous cette sainte croyance. Au temps où nous vivons, le conseil n'est pas superflu. Jusqu'ici, mes enfants, votre

(1) Beracholh, 13 *b*.

cœur a parlé assez haut pour dominer le bruit de l'incrédulité, si toutefois il est parvenu jusqu'à vous. Mais il n'en sera pas toujours ainsi : vous entrez dans un monde où vous entendrez parler légèrement des choses les plus saintes, où les railleurs et les esprits sceptiques, s'ils pouvaient avoir le dessus, ne laisseraient debout aucune des croyances respectées par l'humanité. Vous, chers enfants, conservez toujours le culte des vérités que vous a révélées votre première éducation, cette éducation religieuse qui trouve son couronnement dans la cérémonie de ce jour. Soyez de dignes, de vrais enfants d'Israël, en répétant avec conviction, de tout cœur, l'antique parole : « Ecoute, Israël, l'Eternel est notre Dieu, l'Eternel est un. »

Et puis, mes enfants, que cette vérité religieuse soit pour vous une protection morale ! Jusqu'à ce jour, l'innocence de votre âme a été à peine effleurée, vous n'avez pas eu à lutter contre de dangereux entraînements ; vos parents d'ailleurs étaient là pour veiller à votre conduite. Mais décidément vous cessez d'être des enfants : vous allez remplir bientôt l'office sérieux de la vie. Vous aurez à résister à vous-mêmes, à vous défendre contre les défaillances de la volonté, contre les lâches capitulations de conscience. Toutes sortes de dan-

gers se dressent devant le jeune homme qui entre en possession de son indépendance. Vous le savez au reste, la vie toute entière est une lutte permanente entre le bien et le mal, entre l'honneur et la honte. Laissez-moi donc vous donner ce conseil d'ami : chaque fois que vous éprouverez quelque tentation mauvaise, chaque fois que la passion vous parlera son langage séducteur, tandis que la conscience protestera tout bas, chaque fois que vous vous trouverez près de la limite étroite qui sépare le bien du mal, oh ! dites avec force, avec énergie : *Schema Israël.* C'est un talisman infaillible. Notre Loi sainte a placé tous ses préceptes de justice, de véracité, de droiture, de pureté, de charité, sous cette sauvegarde-là. Elle dit à la fin de chacune de ses recommandations morales : אני ה׳ « Je suis l'Eternel. » Respectez vos parents, je suis l'Eternel. Soyez honnêtes dans vos transactions, je suis l'Eternel ; ne déshonorez pas vos lèvres par le mensonge, vos mains par un gain illicite, je suis l'Eternel. C'est que croire en Dieu, c'est croire en la justice, en la vérité, c'est croire que nous devons nous respecter nous-mêmes, respecter et aimer nos semblables.

Une dernière recommandation. La vie dans laquelle vous entrez vous réserve nécessairement des difficultés, des déceptions, des regrets. Sans

doute, parmi vous il en est qui, tout jeunes, ont déjà passé par l'école de l'épreuve, et dont l'enfance a été attristée dès les premières heures. Plus d'un serait heureux de recevoir aujourd'hui la bénédiction d'un père, d'une mère, et ceux-ci ne sont pas là pour poser les mains sur la tête de leur enfant. Mais c'est le privilège de l'enfance d'oublier vite ; ses chagrins glissent à la surface du cœur, sans y pénétrer et sans y laisser des traces profondes : cela est heureux, et il ne faut pas s'en plaindre. Hélas ! il n'en sera pas toujours ainsi. Vous connaîtrez, le moins et le plus tard possible, je le souhaite du fond de mon cœur, vous connaîtrez les douleurs persistantes, le chagrin qui ronge, l'amertume des efforts qui échouent et des espérances qui trompent, vous connaîtrez ce qu'il y a de douloureux dans certaines larmes répandues. Je vous en conjure, mes chers amis, dans l'intérêt de votre avenir, de votre paix, de votre bonheur, n'oubliez jamais les paroles sacrées du Schema : « Ecoute, Israël, l'Eternel est notre Dieu ; » il est notre Dieu dans la joie et dans la peine, dans la prospérité et dans l'adversité. Il nous voit, il nous entend, et il connaît des voies mystérieuses par lesquelles la paix rentre dans les cœurs troublés et la force revient aux plus découragés.

Jeunes frères, nous attendons beaucoup de vous. Il viendra un temps où vous prendrez notre place, où, à votre tour, vous représenterez le judaïsme. Ah! puissiez-vous le représenter dignement par votre activité, par la passion du bien, par le sentiment fier de l'honneur, par les services que vous rendrez à votre pays, par le dévouement avec lequel vous vous consacrerez à toutes les causes justes, et tout cela inspiré, soutenu, rehaussé par votre fidèle attachement à l'antique foi d'Israël. Si vous entrez dans l'existence avec la conviction religieuse que j'ai cherché à fortifier en vous, je serai tranquille sur votre avenir. Vous rencontrerez des difficultés, vous broncherez peut-être plus d'une fois, mais il y aura en vous une force qui se redressera toujours, et vous accomplirez vaillamment l'œuvre de la vie.

Vous, jeunes sœurs, vous avez en apparence un rôle plus modeste, mais grand cependant et saint. Vous êtes déjà et vous devez être le charme de la famille, la bénédiction de la maison. Cultivez en vous les qualités aimables qui font toute votre gloire et votre meilleure parure : la modestie, la simplicité, la bonté du cœur, la science du dévouement, la sainte ardeur pour toutes les œuvres de miséricorde et de charité. Mais vous aussi, vous surtout, couronnez toutes vos qualités,

toutes vos vertus par la piété douce et ferme. Vos mères ne vous ont-elles pas appris, dès que vos lèvres surent articuler des sons intelligibles, les paroles du Schema?

Le moment viendra où vous aurez à les enseigner à votre tour. Que votre cœur les retienne donc avec un soin religieux, afin que la chaîne sacrée des temps ne soit jamais rompue, afin que les générations d'Israël continuent à se transmettre la grande vérité, comme une fière et noble devise, afin que se réalise la parole d'un de nos sages (1) : « Lorsque les enfants d'Israël récitent matin et soir, avec une pieuse fidélité, la profession de foi du Schema, c'est comme s'ils disaient : « Ecoute, Israël, ô notre vénéré patriarche, qui reposes avec tes pères dans le caveau de Machpélah ! La recommandation que tu as faite à tes enfants sur ton lit de mort, elle fait encore loi pour nous. A l'exemple de tes fils, nous disons et dirons toujours, à la face du monde, pour l'édification de tous, pour notre bonheur à nous : ה׳ אלהינו ה׳ אחד « l'Eternel est notre Dieu, l'Eternel est un ! » *Amen !*

1 Genese R., ch. 98.

SOYEZ JEUNES

(28 MAI 1885)

גם בנעלליו יתנכר נער אם זך
ואם ישר פעלו.

« Même l'enfant se fait apprécier par ses actes, si sa conduite est pure et droite. »

(Proverbes, XX, 11.)

Mes chers Enfants,

Dans cette grande et imposante assemblée, où je salue la présence de vos parents et de vos familles, de mes chers collègues du rabbinat groupés autour de moi, les représentants les plus honorés de notre Communauté, où notre Communauté elle-même se presse, pour ainsi dire, tout entière, heureuse de vous faire cortège, je ne veux et ne dois voir en ce moment que vous seuls. C'est pour

vous que nous sommes réunis, que la religion déploie l'éclat de ses cérémonies et fait entendre ses prières et ses chants sacrés ; c'est vous qui êtes les héros de cette fête annuelle en même temps que vous en êtes la parure, et c'est de votre avenir qu'il s'agit. Mes paroles, mes conseils doivent donc de préférence s'adresser à vous.

Toutefois, en vous dédiant exclusivement la prédication de ce jour, je n'oublie personne de ceux qui m'écoutent, car si mes exhortations parviennent à faire impression sur votre cœur et à vous inspirer de bonnes et sérieuses résolutions, j'aurai suffisamment, je pense, rendu service à vos parents eux-mêmes, j'aurai fait quelque chose pour l'honneur de notre culte, pour la prospérité morale de notre Communauté et pour le bien de la société. Toucher l'âme des enfants par un enseignement grave et pénétrant, fixer leur attention sur les devoirs de la vie et leur en faire comprendre la beauté et la grandeur, c'est accomplir une œuvre sainte, c'est véritablement travailler pour l'avenir.

Un grand jour s'est levé tantôt pour vous, dont l'importance ne saurait être exagérée. Il me semble qu'à partir de l'heure présente, vous ne serez plus tout à fait les mêmes, et que tout votre être subit une profonde transformation. Des idées, des aspirations nouvelles ou qui n'existaient chez vous qu'à

l'état vague et inconscient, s'éveillent avec force et se précisent. Vous vous sentez plus capables de grandes choses et de nobles efforts. Cette journée est pour vous comme le signal de la trompette sacrée qui, dans les temps très reculés, appelait les Israélites à l'action. De même que le psalmiste, ce chantre inspiré de la piété, de l'enthousiasme religieux, de la confiance en Dieu et de la pureté morale, vous pouvez dire : לב טהור ברא לי אלהים רוח נכון התדש בקרבי « Crée en moi, ô Seigneur, un cœur pur et répands dans mon sein un esprit nouveau et persévérant (1).

Cependant, je ne perds pas de vue qu'après tout vous êtes encore des enfants, et qu'il faut vous parler un langage à la portée de votre intelligence. Le premier devoir de l'orateur sacré, en face d'un tel auditoire, c'est la simplicité et la clarté. Il devrait pouvoir se faire enfant pour être mieux compris des enfants : tel le prophète Elisée, pour insuffler la vie au fils inanimé de la femme de Sunem, se couche sur son corps, en se rapetissant à sa taille, en posant la bouche, les yeux, les mains sur la bouche, les yeux, les mains du pauvre petit être. Mais non seulement je m'appliquerai à trouver l'accès de votre cœur et de votre raison, je me pro-

(1) Psaumes, LI, 12.

pose de résumer toutes mes exhortations dans cette simple parole : « Soyez de votre âge, restez jeunes le plus longtemps possible. » Accordez-moi votre attention, et j'espère que vous saisirez ma pensée, et que mon conseil, un peu étrange au premier abord, mais qui en vaut bien un autre, aura de l'écho dans vos âmes.

Mes chers Enfants,

S'il est un désir qui se trahit de bonne heure chez l'enfant, c'est le désir d'être grand, de paraître plus que son âge. Un de ses amusements préférés est de jouer, comme on dit, aux grandes personnes. Cela peut se voir à tous les degrés de l'enfance. Aussi remarque-t-on chez vous, entre autres traits, ce soin jaloux de marquer les rangs et cette intolérance naïve qui éclate parfois entre enfants d'une même famille et tient à l'écart de vos jeux, de vos ébats, les frères, les sœurs, les camarades qui ont le tort d'être vos cadets. Il y a là une source de conflits perpétuels et de charmantes disputes. On peut ajouter que les parents se font volontiers les complices des prétentions de leur jeune monde. Leur amour-propre est flatté de ce qu'on appelle la précocité de l'enfance, et ils racontent avec complaisance les prouesses qu'elle accomplit et qui dépassent son âge. Peut-être

seraient-ils mieux inspirés, s'ils encourageaient moins un penchant qui n'est déjà que trop accusé.

Ce que je dis là est vrai des enfants en général. C'est vrai surtout de vous, mes amis, enfants de Paris. Vous avez la bonne fortune de grandir dans un milieu où tout favorise la rapide éclosion de l'intelligence. Vous ne pouvez faire un pas dans la rue, sans que votre attention soit attirée sur un objet nouveau et intéressant. L'histoire toute entière revit sous vos regards dans des monuments qui parlent plus vivement à l'imagination que des faits sèchement racontés. Vous observez l'humanité en raccourci dans les mille manifestations de son génie inventif. Ici la vie est plus active, plus intense que partout ailleurs, toutes les facultés de l'âme sont mises en branle, et, sans effort, sans fatigue, simplement en regardant, votre raison amasse des notions variées sur les arts, les sciences, l'industrie, sur tout le passé et tout le présent de l'humanité. Comme l'abeille voltige de fleur en fleur pour butiner les sucs qui composeront son miel, ainsi vous faites une ample provision d'idées, de connaissances et d'impressions.

Mais la médaille a aussi son revers. Le spectacle si varié et si instructif qui s'offre constamment à vos yeux vous initie trop tôt à tous les mystères de la vie. L'enfance, à Paris, se trouve associée avant

le temps aux conversations mondaines ; nos débats, nos disputes sur les questions du jour ou sur les problèmes éternels n'ont pour elle aucun secret. Elle lit beaucoup, elle en entend et en voit davantage ; elle s'imprègne donc de l'air ambiant, prend parti dans nos querelles et tranche sur toutes choses avec une assurance intrépide. Cela n'est pas sain, cela n'est pas dans l'ordre. « Il n'y a plus d'enfants », dit-on quelquefois autour de nous. Je ne sais si, en parlant de la sorte, on veut faire votre éloge ou votre critique. Il me semble à moi que, si le mot était vrai, il faudrait s'en effrayer comme d'un malheur ; car, à ce prix, les enfants nous prépareraient pour l'avenir de tristes hommes et de tristes femmes. Il est pénible de voir des hommes faits apporter dans les graves affaires de la vie la légèreté, l'insouciance et l'étourderie du jeune âge et demeurer enfants jusque sous les cheveux blancs de la vieillesse. Mais il est tout aussi déplorable de voir une jeunesse dépouillée de ce qui fait le charme et l'enchantement de la jeunesse.

L'enfance, mes amis, est un âge privilégié. Elle est, comme le printemps, toute parée de grâce et de fraîcheur. Ah ! comme le grand poète dont la France porte le deuil (1) l'a bien comprise et ten-

(1) Victor Hugo, mort le 22 mai 1885.

drement aimée! Personne n'a jamais parlé de vous avec plus d'émotion sincère et communicative. S'il était puissant comme les prophètes de la Bible, quand il sondait, de son regard de voyant sublime, les mystères de la Création et de la destinée humaine, il était plein de cœur aussi comme les prophètes pour chanter le charme souverain qui se dégage de l'enfance. Les pages qu'il vous a consacrées en grand nombre ont été dictées par son amour de père et de grand-père : il a été par là même l'interprète de tous ceux qui ont un cœur pour aimer et pour sentir. L'enfance a ses dons qui lui appartiennent en propre : l'ignorance du mal, la naïveté, l'innocence, la candeur, la pureté. Sa faiblesse même est une séduction. Son regard franc et ouvert reflète la paix de l'âme et le calme de la conscience. Son sourire nous ouvre comme un monde enchanté, et l'on rajeunit rien qu'en vivant avec elle. ינקותא כלילא דורדא « L'enfance, a dit le Talmud dans une image d'une rare poésie, l'enfance est une couronne de roses (1). » Quel dommage, si cette couronne s'effeuillait trop vite et perdait son éclat et son parfum !

Mais vous allez mieux comprendre ce que je veux dire, si j'entre dans quelques détails. Une de

(1) Schabbath, 152 *a*.

vos qualités les plus faciles à reconnaître même pour un observateur superficiel, c'est la sincérité et l'ardeur de votre foi. Vous êtes entraînés vers Dieu par le mouvement spontané de votre âme; vous aimez à vous appuyer sur lui comme la faiblesse s'appuie sur la force. Vous éprouvez le besoin de lui adresser vos prières, et c'est un bonheur pour vous de lui confier vos peines et vos joies. Dans les grandes manifestations de la nature, qui parlent si fortement à votre esprit, vous vous sentez près de lui. Lorsque vous accomplissez une de ces cérémonies religieuses dont notre culte est si prodigue et auxquelles il convie les enfants eux-mêmes, vous tressaillez d'aise, tant il existe entre vous et la religion d'affinités secrètes et d'étroites correspondances ! C'est un fait indéniable, dont vos parents sont aussi surpris que ravis. Votre piété, qui se manifeste parfois dans un milieu étranger aux pratiques extérieures du culte, leur fait l'effet d'une plante délicate venue, on ne sait comment, sur un terrain en apparence peu propice. Eh bien ! le ministre de la religion ne saurait vous adresser de meilleur conseil que celui-ci : « Soyez jeunes longtemps, le plus longtemps possible. Ne laissez pas s'éteindre en vous cette flamme sainte de la religion qui réchauffe vos jeunes années : וזכר את בוראיך בימי בחורותיך « souvenez-vous de votre

Créateur aux jours de votre jeunesse (1) », et puis gravez ce souvenir en traits ineffaçables dans votre cœur pour le reste de vos jours. Nous vivons, nous autres, dans un monde incrédule qui ne se fait aucun scrupule de se détacher de Dieu, qui pense, agit et s'agite comme s'il n'y avait rien en dehors et au-dessus de nos intérêts immédiats et de nos passions. Vous, mes enfants, ne vous laissez pas gagner par cet esprit malsain qui sévit autour de vous. N'épousez pas, dans le dessein de vous grandir et en faisant violence à votre véritable nature, ces théories sèches et glacées qui transforment la terre en une solitude affreuse et enlèvent à la vie tout sens et toute grandeur. Ne rougissez pas d'écouter la voix qui résonne dans votre conscience et qui vous appelle à Dieu. C'est vous qui êtes dans le vrai. Emportez même un rayon de votre foi enfantine dans les agitations bruyantes de la vie qui vous attend au sortir de l'enfance. La paix de votre âme, la droiture de vos actes, le bonheur de votre existence y sont également intéressés.

Après Dieu, vos parents. Vous les aimez aujourd'hui de toute la puissance de votre affection, votre âme est attachée à leur âme par les liens les plus

(1) Ecclésiaste, XII, 1.

intimes, vous sentez d'instinct que leur protection et leur tendresse vous sont aussi nécessaires que l'air que vous respirez. Sans eux, vous vous croiriez perdus dans le vaste monde. Leurs caresses font vos délices, et, si vous avez le malheur de leur causer du chagrin ou de provoquer leur mécontentement, vous n'avez de repos que vous n'ayez mérité et obtenu leur pardon. Leurs reproches vous vont droit au cœur, et une parole sévère ou irritée de leur part vous pèse comme un remords. Ah! chers enfants, restez le plus longtemps possible jeunes dans vos rapports avec vos parents, ayez confiance en eux, croyez-en leur expérience et leur amour. Ne vous imaginez pas que votre sagesse vaille la leur. Vous êtes peut-être plus instruits : on vous enseigne tant de choses! Le moindre écolier de notre temps pourrait en remontrer sur bien des points aux plus illustres savants de l'antiquité; mais pour ce qui est de la connaissance de la vie, de l'art de se conduire, des lois de la morale, soyez sûrs que vos parents, quel que soit le degré de leur instruction, en savent plus long que vous. L'expérience qu'ils possèdent, ils l'ont payée assez cher pour mériter vos respects. Mieux que vous, ils discernent ce qui est utile à la bonne direction de votre vie, et, mieux que vous ne pouvez vous aimer, ils vous aiment.

N'ayez donc jamais la prétention de traiter avec eux d'égal à égal ni la sotte pensée que vous pourriez vous diminuer en vous inclinant docilement devant leur autorité, en vous abritant sous leur aile, en vous réfugiant dans leur sein comme en un asile sûr et protecteur.

Je vous conseillerai ainsi, mes chers enfants, d'être jeunes dans tous vos sentiments. La jeunesse est, par un don de nature, le temps des enthousiasmes généreux, des vives ardeurs pour le bien, des aspirations hautes et désintéressées. Il y a comme un feu sacré qui pétille dans tout votre être et que la main de Dieu lui-même a allumé. Veillez à l'entretien de ce feu divin, afin qu'il répande encore sa chaleur bienfaisante quand vous serez depuis longtemps arrivés à l'âge d'homme. Rien ne serait plus contre nature qu'une jeunesse froide, indifférente, que n'enchante pas le beau, que ne passionne pas le bien. Le peuple d'Israël, dans les premiers temps de son union avec Dieu, alors que sa piété n'avait subi encore aucune atteinte et qu'il témoignait à son libérateur une confiance touchante dans son abandon, mérita d'être comparé à la jeune fille qui donne tout son amour, toute sa foi au fiancé de son cœur : זכרתי לך חסד נעוריך אהבת כלולתיך « Je me souviens de la piété de tes jeunes années, de l'affection que tu me montrais

à l'époque de tes fiançailles (1). » L'imagination ne peut concevoir d'attachement plus vrai, plus pur et plus charmant. Telle doit être la jeunesse avec ses goûts, ses préférences et ses affections, en un mot, avec ses richesses morales. Aimez donc avec ardeur ce qui est digne d'être aimé, admirez franchement et sans fausse honte ce qui mérite l'admiration. N'offrez jamais à ceux qui vous entourent le triste spectacle de cœurs blasés avant le temps, jetant à peine un regard distrait sur les merveilles qui les enveloppent de toutes parts. Pour vous, tout est nouveau et doit exciter votre intérêt. Avoir l'admiration facile est la marque des belles âmes. Sachez aussi être gais et enjoués. Les airs tristes et chagrins, les mines renfrognées, l'humeur morose cadrent mal avec l'enfance. Elle est faite plutôt pour s'épanouir en toute liberté. Le rire argentin, la joie même bruyante et exubérante lui vont mieux que cette tristesse incurable et ce noir découragement qui sont une des maladies de notre temps : שמח בחור בילדותך ויטיבך לבך בימי בחורותיך « Jeune homme, sois joyeux dans tes jeunes années, que ton cœur s'ouvre à la gaieté aux jours de ton adolescence (2) ! » Ce n'est pas

(1) Jérémie, II, 2.

(2) Ecclésiaste, X, 9.

moi qui parle, c'est le Sage de la Bible, à qui l'expérience de la vie et de longues méditations ont appris que la gaieté, la bonne humeur, l'entrain joyeux sont sains à l'âme, bons pour l'esprit et le cœur.

Mes enfants, ayez bonne opinion des hommes, aimez l'humanité. Jusqu'ici vous ne pouvez avoir aucune raison d'être sévères au prochain. Plus tard, je ne dis pas : vous ferez peut-être des expériences cruelles ; votre confiance en vos semblables pourra parfois être trompée. Votre cœur se repliera peut-être sur lui même, déçu dans ses amitiés. Et encore ne faut-il rien exagérer. Il y a beaucoup de bien dans le monde, s'il y a du mal. Les âmes généreuses, les nobles cœurs ne sont pas si rares qu'on veut bien le dire. Vous connaîtrez de beaux dévouements, des amitiés fidèles, des existences toutes consacrées à la justice, au droit, à la charité. Dans tous les cas, ce n'est pas vous qui avez à vous plaindre de vos semblables. aucune dureté ne vous a fait souffrir. Tous vous sourient, tous vous font fête. Croyez donc à la justice, à la sincérité, à la bonté. Ce ne sont pas de vains mots. Bien des cœurs ici-bas donnent asile à ces nobles sentiments.

Ayez confiance aussi dans la vie. On ne fait rien de beau et de bon sans cela. A cette heure, n'est-

ce pas ? elle vous apparaît encore sous des couleurs riantes, comme dorée par un soleil radieux. Pour reprendre l'image de notre vieux Talmud, elle ressemble à vos yeux à un bouquet de roses, et, sous ces roses, vous n'apercevez pas les épines qui blessent. Vous êtes sous le prestige d'illusions charmantes que les dures leçons de la vie dissiperont tôt ou tard ; mais l'illusion même est une bonne chose, un élément de succès et une cause de force. L'espérance est nécessaire à qui entre dans la vie. Celui qui se laisserait effrayer et décourager par les difficultés et les tristesses qu'il peut prévoir s'ôterait toute chance d'enlever la victoire. Je vous rendrais un bien mauvais service, si je venais déflorer vos illusions et vous mettre en présence de froides et pénibles réalités. Un philosophe illustre, s'adressant jadis à la jeunesse dans une circonstance solennelle, crut bon de lui faire goûter les fruits amers d'une expérience désabusée et de lui présenter le tableau de toutes les déceptions, de tous les faux calculs, de toutes les trahisons de la vie. Je me garderai bien d'imiter un tel exemple. J'aime mieux vous dire, et cela aussi est vrai : « La vie est bonne, c'est Dieu qui l'a faite. Elle renferme bien des joies qui ont leur charme, et surtout elle a ses devoirs qui l'embellissent et l'honorent. Vivez-la en honnêtes gens, soucieux de

lui faire donner en bien, en dignité, en élévation morale, en vertu et en piété tout ce qu'elle est susceptible de donner, et soyez certains alors que vous n'aurez pas à vous en plaindre. »

La jeunesse enfin, mes enfants, est le temps des semailles : בבקר זרע את זרעך ולערב אל תנח ידך « Semez dès le matin vos semences et, le soir encore, ne laissez pas chômer votre bras (1). » Il faut bien, au début de la vie, faire des provisions pour l'avenir, des provisions de connaissances et des provisions de doux souvenirs et de sages habitudes. A votre âge, le cœur est une pâte tendre où les choses marquent leur empreinte, la mémoire une cire molle où tout pénètre et laisse des traces : הלומד ולד למה הוא דומה לדיו כתובה על נייר חדש « Instruire le jeune homme, c'est écrire d'une encre indélébile sur une page toute blanche (2). » Quelquefois ces souvenirs, ces impressions recueillis dans la jeunesse sommeillent silencieusement dans notre esprit, mais au premier choc, ils se réveillent et se présentent à notre appel. Nous, qui ne sommes plus jeunes, nous pensons avec bonheur à notre enfance, à notre jeunesse. Les images que nous en avons remportées dans la vie suffisent encore à

(1) Ecclésiaste, XI, 6.

(2) Traité des Principes, IV, 20.

ce pays émouvoir et à nous enchanter. Elles adoucissent nos tristesses présentes, pareilles à une brise rafraîchissante qui tempère l'ardeur des jours brûlants. Pourquoi éprouve-t-on un si vif plaisir à visiter le foyer paternel dès longtemps abandonné ? Pourquoi la vue des lieux où s'écoula notre enfance éveille-t-elle tant et de si douces images ? Là, chaque pierre, chaque buisson a son langage que nous comprenons à demi mot ; là on revit, pour ainsi dire, ses jeunes années, mille souvenirs chéris se lèvent par enchantement et voltigent autour de nous. C'est la maison familiale retrouvée, telle que nous la connaissions, peuplée encore, par la puissance d'évocation de l'esprit, des affections qui nous l'avaient rendue si attrayante. Il semble que nous soyons tous comme ce héros de la fable antique qui recouvrait de nouvelles forces chaque fois qu'il embrassait sa mère, c'est-à-dire la terre natale. Ceux à qui le sort a été dur dès leur début dans la vie, qui n'ont pas connu cette heureuse enfance, riche mine de souvenirs, d'images et d'impressions bienfaisantes, s'en ressentent amèrement à travers toute leur existence. Une source abondante de joies et de force leur est à jamais fermée. Mais aussi il importe que les souvenirs recueillis dans l'enfance soient bons et purs, que nous puissions les évo-

quer toujours sans regret et sans remords. C'est pourquoi je vous dis une fois de plus : « Soyez comme enfants ce qu'il est permis d'attendre de vous; soyez droits, sincères, honnêtes; soyez aimants et affectueux, serviables aux hommes, respectueux de la divinité, appliqués à vos devoirs, attachés à votre pays, et non pas demain, à l'avenir, mais aujourd'hui même et toujours, afin que vous puissiez dire plus tard avec les sages du Talmud : אשרי ילדותינו שלא בישה את זקנותינו « Quel bonheur pour nous que notre enfance et notre jeunesse aient été telles que le souvenir n'en fasse jamais rougir notre âge mûr et notre vieillesse (1) ! »

Vous voyez, mes chers enfants, que j'ai tenu ma promesse, que par ce seul conseil : « Soyez jeunes », je vous ai donné bien de conseils. Tout se résume en ce mot : « Soyez vous-mêmes. » Alors vous aimerez Dieu vers qui se portent tous vos instincts, alors vous serez pour vos parents, je ne dis pas seulement pleins de tendresse et d'amour, mais aussi de respect, de déférence et de soumission, alors vous nourrirez en vous le goût de tout ce qui est bon, généreux et humain; vous

(1) Soucca, 53 *a*.

entrerez dans la vie, confiants en ses promesses, guidés par l'espérance, portant avec vous un trésor d'aimables et fortifiants souvenirs. Les dons exquis de l'enfance, les charmantes qualités qui sont l'ornement de la jeunesse vous accompagneront dans tout le cours de votre existence, et je vous prédis sinon un avenir toujours heureux, du moins une vie droite, active, utile, belle de la beauté morale, la plus durable de toutes, bonne enfin pour vous-mêmes, bonne pour votre patrie, bonne pour votre religion, bonne pour l'humanité. *Amen !*

ALLOCUTION

PRONONCÉE

A LA CÉRÉMONIE DE L'INITIATION RELIGIEUSE

LE 18 JUIN 1891

Mes chers Enfants,

Pendant des années et des années, j'ai présidé à cette même cérémonie, qui vous réunit aujourd'hui en si grand nombre dans la maison de Dieu ; j'ai vu passer sous mes yeux des milliers d'enfants, dont beaucoup sont maintenant des pères de famille et des mères de famille, et je leur ai adressé successivement des conseils, des paroles de religion et des bénédictions. C'est une habitude devenue chère à mon cœur, et je ne voudrais pas y renoncer. Ne soyez donc pas surpris que j'ajoute encore quelques mots au discours que vous venez d'entendre et où mon ami M. le rabbin Mayer a mis

tant d'expérience, un sentiment si élevé et si puissant de la foi qu'il a mission de prêcher et un amour si profond pour vous-mêmes.

Cette fête, mes chers Enfants, est la véritable, la grande fête de notre Communauté. Nous nous assemblons souvent dans cette enceinte, où cependant, à vrai dire, nous avons rarement le spectacle d'une assistance aussi imposante ; mais, d'ordinaire, les fêtes qui nous appellent ici sont les fêtes du judaïsme entier, ou bien ce sont des fêtes privées qui intéressent l'une ou l'autre de nos familles. Cette fête, au contraire, outre qu'elle émeut des centaines de nos familles, est en même temps la fête préférée de cette noble Communauté de Paris, qui occupe une place si éminente dans le judaïsme universel.

Comment n'éprouverions-nous pas un sentiment de joie et de bonheur en voyant tous ces enfants faire adhésion solennelle et publique à notre foi ? Nous savons bien que pour vous il ne s'agit pas ici d'une simple démonstration, d'une vaine formalité. Vous avez appris sérieusement notre histoire, vous vous êtes familiarisés, par une longue et patiente préparation, avec l'esprit de notre religion, vous vous êtes pénétrés des doctrines qu'elle enseigne, des vérités qu'elle proclame, des devoirs qu'elle impose à chacun de nous, et cette initia-

tion, qui a précédé ce que nous appelons la *cérémonie de l'Initiation*, vous a inspiré, avec la connaissance, l'amour sincère, raisonné et enthousiaste du judaïsme. La sincérité et l'enthousiasme ne sont-ils pas les qualités charmantes de la jeunesse? Aussi sommes-nous pleins d'espoir et de confiance, aussi sommes-nous heureux de voir s'élever une nouvelle génération qui sera un jour la force de notre Communauté. Vous êtes l'avenir, mes enfants, et il nous est bien doux de nous dire que, grâce à vous, les traditions d'autrefois seront maintenues, que vous vous préparez dignement à prendre notre place à l'heure marquée par la Providence divine, et qu'ainsi le passé, le présent et l'avenir formeront une chaîne puissante et continue.

Une grande idée a présidé, mes enfants, à l'institution de cette fête qui, de date assez récente, a jeté des racines si vigoureuses dans le sol du judaïsme. Au moment où l'enfant arrive au seuil de la vie sérieuse, alors que doivent commencer prochainement pour lui les responsabilités de l'action et les grands devoirs, la religion vous arrête pendant une heure, une heure qui compte dans l'existence, et elle vous dit : « Enfants d'Israël, descendez en vous-mêmes, recueillez tous les souvenirs de votre éducation religieuse et morale, évoquez

devant votre esprit toutes les vérités, toutes les croyances, toutes les obligations saintes qui sont l'essence même du judaïsme, et, en présence de vos parents, sous l'œil de vos maîtres, en face du sanctuaire, qui contient le dépôt de notre loi, promettez à Dieu de mettre en pratique ce que vous connaissez par la théorie, de marcher aux rayons de la lumière qui a brillé sur le Sinaï, de placer votre vie sous la sauvegarde et l'inspiration des enseignements que votre raison a compris, que votre cœur s'est assimilés. La profession de foi que vous apportez dans la maison de Dieu est une profession de vérité, de droiture, de fidélité, de piété et de dévouement. »

Vous avez entendu parler, chers enfants, de ce mythe qui est vieux comme le monde, mais qui convient à tous les temps et à toutes les générations. L'homme, dès son début dans la vie, se trouve placé au point de rencontre de deux routes entre lesquelles il faut choisir : l'une paraît douce, facile, agréable, mais elle conduit à des abîmes ; l'autre, au premier abord, est dure, pénible, semée d'obstacles, on n'y avance qu'à force de courage et de persévérance, mais elle conduit à l'honneur, à la paix de l'âme et à la félicité éternelle. C'est cette dernière qu'il faut suivre, car par elle, l'homme s'élève jusqu'à Dieu, elle nous dirige,

par la pratique consciencieuse du devoir, vers l'accomplissement de notre vraie destinée sur la terre.

Ah ! mes enfants, je voudrais vous recommander toutes les vertus, vous mettre en garde contre tous les vices et tous les entraînements dangereux, mais il est impossible de tout dire. Je préfère résumer tous les conseils en un seul conseil, et ce conseil le voici : Restez toujours attachés de toutes vos forces au judaïsme, à la religion que vos parents ont reçue de leurs parents et qu'ils vous ont transmise à leur tour. Voilà la règle des règles, le principe des principes, le salut et l'avenir ! Ne vous laissez jamais aller à l'indifférence pour ce qui vous est si cher aujourd'hui, ne vous rendez jamais coupables de trahison à l'égard de ce que vous considérez justement comme sacré, et dussiez-vous un jour souffrir dans votre amour-propre d'Israélites, dussiez-vous avoir à déplorer, comme nous le faisons souvent, des attaques grossières et injustes, au lieu de vous laisser ébranler dans votre foi, redoublez d'ardeur et de courage pour défendre, honorer et servir ce que la haine cherche à insulter et à rabaisser.

Etre attachés au judaïsme ! Savez-vous ce que c'est ? C'est aimer Dieu de toutes les puissances de votre être, c'est mettre en lui votre confiance,

c'est, dans la joie et dans la peine, lui ouvrir votre cœur par la prière, c'est lui rapporter vos succès et lui demander secours et protection contre l'épreuve ; c'est le considérer comme le modèle sublime, dont les perfections doivent vous servir d'exemple et de direction ; c'est faire à la religion une place dans votre vie, c'est estimer à leur haute valeur les cérémonies pieuses dont chacune rappelle un souvenir précieux ou contient une leçon.

Etre attachés au judaïsme, savez-vous ce que c'est encore ? C'est aimer tous les hommes comme vos frères, c'est être bons, doux, bienveillants, charitables, c'est, pour ceux que Dieu a bénis, donner leur pitié et leur concours aux malheureux, c'est s'intéresser à tout ce qui intéresse l'humanité, c'est éviter toute injustice, toute violation des droits sacrés de votre prochain ; c'est aussi aimer et honorer vos parents comme les représentants de Dieu lui-même et consacrer vos forces, vos facultés, votre existence entière à leur payer une dette qu'on n'éteint jamais complètement ; c'est aimer votre patrie et mettre à son service tout ce que Dieu vous a donné d'intelligence, de cœur et de volonté.

Etre attachés au judaïsme, savez-vous ce que c'est, enfin ? C'est avoir le sentiment constant de votre dignité, respecter en vous l'image de Dieu,

vous appliquer à développer les facultés que chacun apporte en naissant mais qui ne deviennent que ce que nous les faisons par notre travail et nos efforts ; c'est orner votre intelligence, élever votre cœur, aguerrir votre volonté ; c'est aimer l'activité, fuir la paresse comme un danger et un malheur, c'est abhorrer le mensonge et la duplicité comme un déshonneur, c'est, en un mot, redouter comme la mort ce qui abaisse, ce qui avilit, et rechercher tout ce qui honore, tout ce qui est beau, honnête et vrai.

Qu'ai-je fait autre chose, mes enfants, que de vous redire simplement les leçons de votre petit catéchisme ? Il n'est pas un devoir qui y soit oublié, qui ne s'y trouve exprimé en un langage net et précis, facile à comprendre et facile à retenir. Tout ce que je vous demande, c'est d'en saisir l'importance et d'en faire la règle de votre conduite et la loi de votre vie. Ne permettez jamais qu'on puisse dire que ces enseignements de la religion étaient pour vous une lettre morte (1) לא דבר רק הוא מכם, des paroles vides, sans portée, sans sève et sans fécondité.

Remarquez, mes enfants, que ces devoirs qui forment comme le code et le programme du véri-

(1) Deutéronome, XXXII, 47.

table Israélite, vous obligent tous, vous jeunes gens et vous jeunes filles. Au regard de ce qui est droit, beau, vrai, élevé, religieux, aucune différence ne vous sépare les uns des autres. Il est vrai de dire cependant que des tâches différentes vous attendent dans la vie, qui exigent des qualités différentes. Vous, mes jeunes Frères, vous aurez votre rôle à jouer sur la vaste scène du monde extérieur, à prendre votre part de l'œuvre sociale. Quelle que soit la sphère où vous porterez votre activité, commerce ou industrie, professions manuelles ou beaux-arts, sciences ou lettres, soyez partout des gens de cœur et d'honneur, des serviteurs fidèles du pays, des ouvriers consciencieux du progrès, demandant le succès à l'effort sérieux, à la loyauté, à la probité et dédaignant tout moyen d'arriver qui ne puisse s'avouer au grand jour. Respectez comme un bien qui ne vous appartient pas, mais que vous avez seulement reçu en dépôt, le nom que vous portez, patrimoine commun de votre famille, ainsi que le culte auquel vous appartenez. Ne nous infligez jamais la douleur cruelle d'avoir à rougir d'aucun de nos enfants, sur lesquels nous fondons de si grandes espérances.

Quant à vous, mes jeunes Sœurs, vous êtes destinées par la Providence à tenir surtout votre place dans la famille. Cultivez donc en vous les qualités,

les vertus, qui sont le charme de la famille et qui font de la femme l'âme et la bénédiction de sa maison : la bonté, la douceur, la tendresse, le dévouement. Que votre plus belle parure soit la modestie, la réserve, la simplicité! On reproche quelquefois à la femme juive d'avoir trop de goût pour le luxe, de céder trop facilement au désir de briller par des avantages qui n'ajoutent rien à la valeur de la personne morale. On affirme même que c'est là une des causes du mauvais vouloir que nous rencontrons parfois et de cette sourde jalousie qui explique bien des choses. Je ne sais ce qui en est de cette affirmation ; mais je sais que c'est s'honorer soi-même que d'apporter en toutes choses la mesure et la discrétion et de mettre les mérites solides et charmants de l'esprit et du cœur au-dessus des vanités et des frivolités dont le moindre tort est de pécher contre le bon goût.

Ah! mes chers enfants, si je me laissais aller au mouvement de mon cœur, je vous retiendrais encore bien longtemps. Je voudrais tant affermir vos pas sur cette route bénie qui conduit au bien et au bonheur. J'ai le souci profond de votre avenir, je pense à vos parents qui vous aiment tant et dont vous êtes la douce espérance, je pense au judaïsme, dont l'honneur est fait de l'honneur de

tous ceux qui se réclament de lui, je pense à notre patrie, qui a tant besoin, pour être grande et estimée, d'hommes de bien et de femmes vertueuses, ne connaissant pas de plus grande satisfaction que celle de faire leur devoir. C'est pourquoi je suis vivement ému en vous parlant, c'est pourquoi je vous conjure de ne jamais perdre le souvenir de cette heure sacrée, le souvenir des paroles que vous avez prononcées et de celles qui vous ont été adressées, c'est pourquoi j'élève mes regards et mes mains vers Dieu pour le supplier d'être avec vous, de vous inspirer, de vous guider, et de vous bénir.

Ah! Seigneur, ces enfants ont répandu leur âme devant toi et t'ont fait hommage de ce qu'il y a de meilleur en eux. Avec la chaleur et la sincérité de leur âge, ils ont promis de t'aimer, de t'appartenir et de suivre ta loi. Tu te plais à ces effusions de cœurs purs et innocents que n'a encore effleuré aucun mauvais souffle : מפי עוללים וינקים יסדת עז « C'est ta gloire que les jeunes enfants te recherchent et te louent, éprouvent le besoin de ton amour et mettent leur confiance en ta protection. »

Aussi accueilleras-tu avec bonté les prières que leurs lèvres viennent de faire monter jusqu'au pied de ton trône divin. Tu combleras leurs vœux et tu

accompliras les espérances de leurs parents et de leurs familles.

Bientôt ils entreront dans la vie active et se trouveront aux prises avec les difficultés, les dangers et les entraînements par lesquels tu éprouves notre courage et notre vertu. Ah ! qu'ils ne faiblissent jamais dans l'accomplissement de leurs devoirs ! Que toute leur existence soit un long témoignage de piété, de droiture et de force morale ! Si ton esprit les inspire et les dirige, ils seront suffisamment armés contre les incertitudes de l'avenir, ils feront honneur à leurs parents, à leur culte, à leur patrie, à l'humanité. C'est là notre souhait le plus cher, notre désir le plus ardent. Nous remettons entre tes mains paternelles la destinée de ces chers enfants, car tu es la source de la vérité, du bien, de la vertu, tu es la bonté et tu es l'amour, et ceux qui se confient en toi ne sont pas déçus dans leur attente. Enfants et parents, que Dieu vous bénisse et vous protège ! יברכך ה׳ וישמרך *Amen !*

ALLOCUTION

PRONONCÉE

A LA CÉRÉMONIE DE L'INITIATION RELIGIEUSE

LE 6 JUIN 1895

לא עתה יבוש יעקב ולא עתה
פניו יחורו.

« Jacob n'aura pas à rougir, et son front ne sera pas couvert de confusion. »
(Isaïe, XXIX, 22.)

Mes chers Enfants,

Vous avez certainement pris part, de tout votre cœur, à notre récente fête de Schabouoth, à la fête de la Loi, qui suit et complète si heureusement la fête de Pâque, la fête de la liberté ; le voisinage de votre fête à vous, de celle qui vous réunit aujourd'hui dans la maison de Dieu, n'aura pas manqué de vous faire sentir plus vivement ce qu'il y a de grand, d'imposant, d'incomparable dans cet évé-

nement unique qui marque les débuts de notre histoire religieuse, et qui est connu sous le nom de מתן תורה, « don de la Loi » fait par Dieu à Israël.

Nos ancêtres, à peine affranchis de la dure servitude qui pesa sur eux durant des siècles, étaient encore sous l'impression des prodiges de la puissance divine qu'ils avaient vus éclater coup sur coup. Leur foi en Dieu et en Moïse était entière. Puis, la grandeur du spectacle dont ils furent témoins au jour du Sinaï, la nature tout entière en émoi, comme dans l'attente de quelque chose d'extraordinaire, la solennité des paroles qui leur furent adressées comme prologue aux dix Commandements, le décalogue enfin, ce résumé sublime des règles éternelles du droit et de la justice, de la religion et de la morale, retentissant du haut de la montagne, que fallait-il de plus pour remuer leur âme jusque dans ses profondeurs et éclairer leur raison d'une lumière éblouissante? Israël eut alors une heure d'exaltation religieuse telle qu'il ne s'en présente pas souvent dans la vie d'un peuple, il s'écria d'un accent sincère et avec une conviction résolue : כל אשר דבר ה׳ נעשה ונשמע, « Tout ce que l'Eternel a dit nous le ferons et nous l'écouterons (1) » et, suivant une pieuse lé-

(1) Exode, XXIV, 7.

gende, à ce cri de foi et de soumission, sorti de milliers de poitrines, des légions d'anges descendirent sur la terre et posèrent une couronne sur la tête de chacun des témoins de cette scène immortelle.

Nous savons hélas ! mes enfants, qu'Israël ne resta pas toujours fidèle à ces beaux commandements, que l'éclat de cette couronne céleste, כתר של תורה, se ternit plus d'une fois au souffle funeste de ses rébellions, et qu'il viola trop souvent l'alliance que le Sinaï avait établie entre Dieu et son peuple. Mais nous savons aussi que jamais cette alliance ne fut complètement rompue, que jamais Israël ne laissa s'éteindre la flamme sacrée. Sans cela, il y a longtemps qu'il serait enseveli dans la tombe où sont descendus tant d'autres peuples, et que les traces mêmes de son passage seraient effacées de la terre, tandis que nous sommes toujours là, célébrant chaque année le plus glorieux des anniversaires.

Mes enfants, il me semble que cette fête de l'enfance israélite se rattache, par un lien étroit, à travers plus de trente siècles d'histoire, à la révélation sinaïque, dont cet anniversaire perpétue le souvenir. Vous aussi, vous êtes sur un sol sacré, en face de la majesté invisible de Dieu, et vous êtes venus là pour renouveler avec lui

l'antique alliance. Moïse vous a parlé comme à vos ancêtres, car sa voix puissante n'est pas éteintè, et son enseignement est vivant comme au premier jour. Dieu vous a parlé, et vous avez entendu ses paroles, car, tout à l'heure, ne sont-ce pas les lois du décalogue qu'ont énoncées vos lèvres enfantines? Mais vous n'êtes pas seulement les héritiers des Israélites qui virent fumer et trembler le mont Sinaï, vous avez reçu l'héritage religieux et moral des innombrables générations qui leur ont succédé, héritage qu'ont formé et enrichi sans cesse l'inspiration des prophètes et la science des sages. Grâce à une préparation sérieuse, vous avez pu pénétrer dans le trésor de la foi israélite, vous avez étudié notre histoire, nos croyances, nos lois religieuses et morales. C'est donc en connaissance de cause que vous promettez, à votre tour, touchés jusqu'au fond de l'âme, fidélité et obéissance au Dieu d'Israël, et que vous dites : כל אשר דבר ה' נעשה, « Nous voulons faire tout ce que Dieu a commandé » Engagement d'une haute portée, mes enfants! Promesse solennelle qui lie votre avenir! Puissent les anges du Seigneur, recueillant ces témoignages d'âmes loyales et sincères qui ne savent pas dissimuler, poser sur votre front une couronne durable, la couronne de droiture, d'honneur, de vertu et de piété!

Sans doute, mes enfants, ce n'est qu'une heure fugitive dans votre vie que celle qui provoque en vous ces saintes émotions, cet enthousiasme pour le bien, et vous fait apparaître, dans leur beauté souveraine, la religion et le devoir. Demain vous retournerez à vos études et aux jeux qui sont de votre âge. Mais ne restera-t-il rien de cette heure bénie? La secousse morale que vous avez reçue aujourd'hui ne laissera-t-elle aucune trace dans votre conscience? Je ne puis le croire, et il m'en coûterait de le croire. Vous-mêmes protesteriez contre une pareille pensée, et vos parents feraient comme vous. Combien d'entre eux, je le sais par des confidences fréquentes, aiment à se rappeler le jour où, longtemps avant vous, ils s'approchèrent eux aussi du saint tabernacle pour prendre Dieu à témoin de leurs sentiments intimes et de leurs pieuses résolutions ! Qui sait si ce souvenir ne les a pas soutenus dans les difficultés de la vie et rendus capables des sacrifices austères qu'entraîne la fidélité à la loi du devoir? et si ce n'est pas pour cela qu'ils sont heureux de voir leurs enfants faire ici, à leur exemple, provision de courage, de fermeté et de force morale en vue de la vie sérieuse qui bientôt s'ouvrira pour vous? Ah ! mes enfants, ayez soin de conserver profonde et vivace l'impression du moment présent, l'im-

pression des paroles qui sortent de votre cœur et de vos lèvres, des paroles que nous vous adressons et qui sortent aussi de nos cœurs, et vous donnerez à votre culte ce qu'il est en droit d'exiger de vous.

Mes enfants, à notre époque, plus que jamais, nous avons besoin de fidèles convaincus, qui aiment le judaïsme, parce qu'ils le connaissent et l'apprécient, qui s'applaudissent de pouvoir se réclamer de cette religion, vieille de milliers d'années et dont l'humanité a reçu les bienfaits et les clartés ; plus que jamais, nous avons besoin d'Israélites, attachés de cœur et d'âme à leur antique foi, portant le front haut devant l'outrage et les calomnies, qui considéreraient comme la plus honteuse des faiblesses de rougir de leur origine, de leur nom, de leurs traditions séculaires, et comme une lâcheté impardonnable de rejeter l'héritage du passé pour de misérables intérêts ou des froissements d'amour-propre.

Plus que jamais aussi, nous avons besoin d'hommes, non seulement pratiquants, mais encore imbus de l'esprit véritable de leur religion, qu'on peut définir un esprit de vérité, de droiture, de justice et de charité, qui soient jaloux à l'extrême de son honneur et craignent comme la mort tout ce qui pourrait jeter sur elle discrédit et défaveur ;

d'hommes d'une probité rigide, d'une délicatesse morale infinie, exerçant un contrôle sévère sur leurs sentiments, leurs paroles et leurs actes et soumettant sans cesse leur conscience à cette enquête minutieuse qu'un de nos moralistes les plus purs appelle חשבון עם הנפש, d'hommes pouvant vivre au grand jour sans avoir rien à redouter de la malveillance la plus impitoyable, sans donner jamais prise à la critique et forçant l'estime de leurs concitoyens, faisant bien tout ce qu'ils ont à faire, s'acquittant avec honneur de leur tâche de chaque jour, mettant enfin au service de la patrie et de l'humanité tout ce qu'ils ont de force, de savoir, d'intelligence et de cœur. Donnez-nous, jeunes gens, en votre personne, beaucoup de ces hommes, beaucoup de ces israélites, et notre religion vous bénira.

Nous avons besoin aussi, jeunes Sœurs, et plus que jamais, de femmes qui maintiennent au milieu de nous les belles traditions d'autrefois, soucieuses de conserver à la famille juive son renom de dignité, de pureté, de vertu et de piété ; de femmes qui, par l'élévation de leurs sentiments et leur respect religieux du devoir, soient dignes et capables de former, d'élever et de diriger les jeunes générations ; de femmes qui, pénétrées de l'idée de leur vraie mission, mettent leur ambition

à être les gardiennes vigilantes de leur foyer et les prêtresses respectées du sanctuaire de la famille, régnant par la douceur, par la bonté, par le dévouement et par la simplicité, dédaignant un luxe tapageur et de mauvais goût, attachant plus de prix aux vertus solides de l'âme qu'aux dehors brillants et passagers ; de femmes enfin qui, obéissant aux instincts profonds de leur nature, aiment la religion et la fassent aimer autour d'elles.

Nous avons besoin aussi de femmes qui, tout en remplissant avec bonheur leur rôle de maîtresse de maison, répandent au dehors quelque chose de cette bonté touchante dont la source jaillit, inépuisable, de leur cœur; de femmes, inspirées par la charité, qui se fassent la providence visible des humbles et des malheureux et accordent leur secours tout-puissant aux œuvres destinées à soulager les misères humaines ; qui éprouvent le besoin de consoler ceux qui pleurent, de fortifier ceux qui faiblissent et de relever ceux qui sont tombés. Famille, religion, charité, voilà le triple lot de la femme ! Grâce à Dieu, il est grand parmi nous le nombre de ces anges de bonté, dont l'action est féconde, sainte et bénie. Vous, n'avez pas, jeunes filles, à chercher au loin vos modèles. Déjà beaucoup d'entre vous ont commencé leur noble apprentissage à l'école de leur mère. C'est un beau champ

qui s'offre à votre activité. En le cultivant avec entrain et persévérance, vous montrerez que vous êtes de dignes enfants du judaïsme.

Chers Enfants, il n'est pas possible, en quelques instants, de parcourir toute l'étendue des devoirs qui s'imposent à chaque membre de la famille humaine, à chaque israélite. Vous suppléerez vous-mêmes à ce que nos conseils ont d'incomplet et d'insuffisant. Les lumières de votre conscience et de votre raison éclaireront ce que nous avons dû laisser dans l'ombre. Pour moi, je ne saurais mieux résumer ce que j'espère de vous et ce que je souhaite pour vous qu'en rappelant, encore une fois, les paroles du prophète que je vous ai citées tout à l'heure, et qui nous autorisent à bien augurer de votre avenir : לא עתה יבוש יעקב ולא עתה פניו יחורו « Ce n'est pas par vous qu'Israël aura à rougir et que son front sera jamais couvert de confusion ». *Amen !*

LE DOGME ISRAÉLITE

CONFÉRENCE FAITE AUX ENFANTS DES ÉCOLES

LE SAMEDI 19 JANVIER 1867

Chers Enfants,

Ordinairement quand on parle pour la première fois devant une assemblée, c'est l'usage de se faire connaître, de décliner ses noms et qualités, en un mot, de faire ce qu'on appelle sa présentation. En m'adressant aujourd'hui à vous, ce préambule ne me paraît pas nécessaire. Beaucoup d'entre vous me connaissent et, de mon côté, j'ose dire que je vous connais tous. Voilà plus de quatre ans que je vis constamment avec les enfants, et j'ai eu ainsi l'occasion, que j'ai mise à profit, d'étudier leur caractère, leurs sentiments, leurs goûts et, j'ajoute tout bas, leurs défauts. Eh bien ! sans

craindre le reproche de flatterie, je déclare que l'opinion que j'ai conçue d'eux leur est généralement favorable. Les enfants savent aimer ce qui est digne d'être aimé, respecter ce qui est respectable, admirer ce qui mérite l'admiration. Tout ce qui est beau et grand les touche, et les bons sentiments qui passent par leur cœur, ils les expriment au besoin avec feu et vivacité. Mais ce qui existe surtout chez eux à un haut degré, et c'est là la joie et la récompense de ceux qui ont mission de les instruire, c'est le désir d'apprendre : leur jeune intelligence s'ouvre avec bonheur à tout ce qui est nouveau, inconnu, et l'on constate chez eux un plaisir manifeste chaque fois qu'ils parviennent à éclaircir un doute dont ils étaient tourmentés, chaque fois qu'ils découvrent ou qu'on leur découvre une vérité qu'ils ignoraient.

S'il fallait une preuve de ce que j'avance, je la trouverais dans ces conférences mêmes : chaque samedi vous consentez à laisser là vos jeux, vos récréations, vos amusements (et ce sacrifice est de ceux dont il est juste de tenir compte) pour venir, dans ce temple, écouter les graves enseignements de la religion, apprendre, de la bouche de maîtres aimés et vénérés, l'histoire glorieuse du passé d'Israël, les belles et saintes pratiques du judaïsme, les devoirs journaliers de la vie. Un de

ces maîtres, dont vous suivez les leçons avec tant de recueillement, vous a quittés, il y a déjà plusieurs mois, pour aller exercer les fonctions de son saint ministère dans la capitale d'un pays voisin : c'est lui dont je viens prendre la place auprès de vous. Il vous parlait des dogmes de notre religion, et c'est du même sujet que je dois vous entretenir.

Notre religion, chers enfants, a ses croyances particulières ; elle proclame un certain nombre de principes, de vérités que tout Israélite doit connaître et professer. C'est l'ensemble de ces croyances, de ces vérités, de ces principes propres au judaïsme, ou qu'il a répandus dans le monde, qui constituent ce qui s'appelle le dogme israélite.

L'existence de Dieu, son unité absolue, sa Providence, l'élection d'Israël, l'immortalité de l'âme, voilà autant de dogmes qui sont comme l'essence de notre foi. Vous sentez immédiatement quelle place importante le dogme doit occuper dans l'enseignement de la religion. Comment serait-on bon israélite si l'on n'est pas au courant des croyances israélites ? Le dogme, pour me servir d'une comparaison bien connue, est comme le fondement d'un grand édifice : ébranlez le fondement ou négligez de le construire solidement et tout l'édifice est en danger ; il s'écroulera tôt ou tard. Tâchons, mes enfants, d'être des architectes moins mala-

droits ; étudions avec soin nos croyances, afin de donner à notre piété une base inébranlable. Notre histoire, nos pratiques religieuses, les devoirs mêmes de la morale, tout prend un sens, tout s'éclaire à la lumière du dogme. Les luttes que le peuple d'Israël a soutenues dans le monde, la résistance opiniâtre qu'il a opposée aux séductions comme aux menaces, les persécutions qu'il a subies, nous ne les comprenons bien qu'en connaissant la valeur du trésor qu'il avait à défendre et la différence profonde qui sépare nos croyances de celles qu'on a cherché souvent à lui imposer de force. Et les pratiques, les cérémonies du culte, que peuvent-elles signifier pour nous, si nous perdons de vue les vérités dont elles ne sont que le symbole visible ? Elles ne sont plus que de vaines formalités, comme qui dirait un corps sans âme ou une écorce vidée ; l'habitude pourrait les conserver, mais elles n'agiraient ni sur notre cœur ni sur notre esprit. La morale elle-même a besoin de s'appuyer sur le dogme. Il est bien vrai que les hommes ont la raison pour les guider, la conscience pour les avertir ; mais quelle est l'Autorité souveraine et sans appel qui est juge de notre conduite, quelle est la puissance équitable et infaillible qui rétribue chacun selon ses mérites, quelle est la nature de la récompense réservée aux

justes? L'étude du dogme peut seule fournir une réponse à ces graves questions.

Vous voilà donc, chers enfants, bien convaincus que l'étude que nous allons entreprendre, n'est pas une étude oiseuse. Mais ne pensez pas non plus que ce soit une étude trop difficile. Vos frayeurs ne seraient point justifiées. Le dogme israélite ne dépasse en rien la portée de vos jeunes intelligences : il est clair comme la lumière, simple comme la vérité. On ne rencontre pas chez nous de ces mystères insondables qui désespèrent la raison humaine ou lui jettent un audacieux défi. Vous connaissez nos articles de foi, vous les savez par cœur : n'avez-vous pas remarqué combien ils sont faciles à comprendre? C'est la gloire de notre religion de répondre si complètement aux besoins de l'intelligence et de ne faire aucune violence aux lois qui la gouvernent. Aussi aborderai-je avec vous l'exposé de nos croyances, animé de la confiance que vous me suivrez sans difficulté, et que souvent même votre esprit, tout inexpérimenté qu'il est encore, me devancera et me préviendra.

Quant à notre plan, chers enfants, car il faut toujours savoir où l'on va sous peine de s'égarer en route, notre plan est tracé d'avance. Nous parlerons tout d'abord de Celui qui est au commencement de toutes choses, et par qui toutes choses

sont, c'est-à-dire de Dieu. Non que nous puissions pénétrer la nature de Dieu : y prétendre serait déjà une impiété. L'intelligence humaine est trop faible pour mesurer la grandeur de l'Être Suprême, et Moïse lui-même, le législateur inspiré, le prince des prophètes, n'a pu « voir Dieu » en d'autres termes, approfondir sa sublime essence. Mais nous recueillerons ce que l'Écriture sainte nous apprend de ses divines perfections, nous observerons son action incessante dans l'histoire et dans la nature, et ainsi éclateront partout à nos yeux les traces de sa Providence, les marques de sa grandeur infinie et les preuves de sa justice et de sa bonté. Nous saurons alors de Dieu tout ce qu'il importe à notre bonheur de savoir.

L'élection d'Israël formera la seconde partie de nos entretiens. Ici encore les questions abondent et le sujet est d'un puissant intérêt. Dieu, par les décrets de sa sagesse, a daigné choisir un peuple entre tous les autres pour lui communiquer sa sainte religion et lui confier le dépôt des vérités qui, un jour, éclaireront toute la terre. Ce peuple, c'est le peuple élu, c'est la postérité de ces pieux patriarches dont la vie entière fut consacrée à la gloire de Dieu. A peine délivrés d'un long et triste esclavage, les Israélites arrivent au pied du mont Sinaï, et là se passe cette scène grandiose de la

révélation où Moïse joua le rôle important que vous savez. Une fois en possession de la Thora, Israël peut obéir quelquefois à des passions coupables, oublier momentanément ses devoirs les plus sacrés, mais sa Loi sort triomphante de tous les dangers. Elle est d'ailleurs admirablement gardée et défendue par les dignes successeurs de Moïse, par les prophètes qui, pendant de longs siècles, font retentir à Jérusalem comme à Samarie, en Palestine comme en Babylonie, leurs prédications éloquentes et enflammées. Le but de leurs efforts, la tâche de leur vie, c'est de conserver intacte cette religion sortie si belle et si parfaite des mains de Dieu, et qui attirera, un jour, à elle les hommages de tous les peuples.

Enfin, et en troisième lieu, nous aurons à examiner quelle est la destinée de l'homme, quel est le but de son existence et l'avenir qui lui est réservé, lorsqu'il aura abandonné à la terre sa dépouille mortelle. Nos livres saints en main, nous trouverons une solution à tous ces grands problèmes qui ont préoccupé de tout temps l'esprit humain, et nous nous convaincrons une fois de plus que les croyances du judaïsme sont en harmonie avec les aspirations secrètes de notre âme. Le judaïsme place l'homme au plus haut rang de la création, remet ses destinées entre ses propres

mains et lui promet, comme récompense de ses efforts vertueux, une immortalité bienheureuse.

Vous le voyez, chers enfants, la route que nous avons à parcourir est longue. Mais, en revanche, que le but à atteindre est beau et désirable ! Israélites par la naissance, par l'éducation de la maison paternelle, par le cœur, vous devez l'être également par la raison, vous devez connaître la religion à laquelle vous appartenez. Une piété éclairée est seule agréable à Dieu ; seule aussi elle est solide et en mesure de résister aux entraînements de la passion et aux sophismes de l'erreur. Vous n'êtes encore qu'à l'entrée de la vie ; vous sentirez plus tard combien l'homme a besoin de croyances religieuses, et vous plaindrez ceux qui ont le malheur d'en être privés. La vie doit leur paraître une énigme indéchiffrable et un fardeau bien lourd à porter. Où trouveraient-ils une consolation dans la souffrance, un encouragement dans l'épreuve ? Grâce à Dieu, vous ne connaîtrez pas ce vide désolant de l'âme, vous serez des Israélites, des croyants éclairés et convaincus. Vous aimerez votre Dieu, vous aimerez votre religion, et, au milieu même des peines et des tourments de la vie, vos croyances seront pour vous une force et un appui. *Amen !*

L'EXISTENCE ET L'UNITÉ DE DIEU

CONFÉRENCE FAITE AUX ENFANTS DES ÉCOLES

LE SAMEDI 16 FÉVRIER 1867

Chers Enfants,

Vous connaissez tous la belle et intéressante légende que le Midrasch raconte de la première jeunesse d'Abraham. Sa raison précoce venait de s'éveiller et, curieux, inquiet, il se demandait à quelle puissance mystérieuse et inconnue obéit le monde, à quel être souverain il fallait adresser nos hommages et nos prières. Ce problème était difficile pour un enfant, et Abraham ne trouva pas immédiatement la réponse qu'il cherchait. Pendant qu'il était livré à ses réflexions, le soleil se leva dans toute sa splendeur triomphante : Abraham fut

ébloui de ce spectacle ; il remarqua que le soleil apporte la vie et le mouvement à la nature endormie, qu'il réchauffe de ses rayons bienfaisants les hommes, les animaux et les plantes. Pénétré d'admiration et de respect, il se prosterna et adora le soleil. Cependant les heures s'écoulèrent, le soleil, poursuivant sa course, arriva bientôt à son déclin et finit par disparaître complètement au-dessous de l'horizon ; le jour avait fait place à la nuit ! Abraham vit alors la lune, aux rayons argentés, s'avancer dans le Ciel, entourée de son cortège d'étoiles et pareille à une reine majestueuse au milieu de sa cour. « C'est la lune, s'écria Abraham, qui gouverne le monde », et il fit monter vers elle une muette prière. Mais de nouveau le spectacle changea. L'aurore apparut, et les derniers rayons de la lune se perdirent dans la clarté du jour. Ce fut une révélation pour Abraham : « Non, dit-il, ni le soleil ni la lune n'ont créé l'Univers et ne lui commandent ; ils sont l'un et l'autre les créatures d'un Être tout-puissant et invisible. C'est à lui seul désormais que j'offrirai mes hommages. » Abraham avait reconnu Dieu ! Son cœur l'avait deviné, sa raison l'affirma.

Chers enfants, l'instinct secret qui poussa notre vénéré patriarche à rechercher Dieu existe chez tous les hommes. Tous, ils sentent que ce monde

dans lequel ils vivent doit avoir une Cause suprême, source première de toute existence et de tout bien. Ces grandes merveilles de la création, qui captivent nos regards, elles nous élèvent à la conception d'une Puissance sans bornes : ces lois si belles et si constantes, qui règlent avec tant d'ordre et d'harmonie le cours de la nature, elles doivent émaner d'une sagesse parfaite qui embrasse toutes choses d'un seul coup d'œil. A défaut de la raison, le cœur seul nous conduirait à Dieu. Notre faiblesse a besoin de lui comme soutien ; sans Dieu, nous nous croirions, dans le monde, comme suspendus sur un abîme. Voyez, par exemple, l'homme au moment du danger : le premier cri qui s'échappe de ses lèvres, c'est le nom de Dieu. Lorsqu'un malheur imprévu le frappe, c'est vers le ciel qu'il dirige son regard. Il n'agit point ainsi par raisonnement ni par calcul, un mouvement instinctif, irrésistible l'entraîne. C'est que la croyance en Dieu est naturelle à l'homme, elle naît avec lui, et à mesure qu'il grandit, elle gagne en force et en clarté.

Cependant, mes enfants, s'il est vrai que tous les hommes, que tous les peuples, même les plus sauvages, éprouvent le besoin de croire à une Puissance supérieure, de la vénérer et de l'adorer, vous n'ignorez pas que ce sentiment est bien

sujet à s'égarer, à se tromper d'objet. L'histoire vous apprend quelles fausses idées les hommes se sont faites si souvent de la divinité. Que de fois leurs hommages ont suivi une mauvaise direction! Ici, la divinité qu'on adore a tous les caractères, toutes les faiblesses, tous les vices même de l'humanité. Là, on descend encore plus bas, et c'est dans les rangs des animaux qu'on va choisir les objets de son adoration. Ailleurs, on divinise des corps inertes, sans vie et sans connaissance, ou des plantes éphémères qu'un jour voit naître, qu'un jour voit périr. Ces égarements, chers enfants, ne vous inspirent qu'un sourire dédaigneux, vous avez peine à comprendre qu'ils aient pu se propager et se maintenir. C'est que vous avez le bonheur d'être nés et élevés dans une religion qui, depuis bien des siècles, a dissipé ces erreurs, comme le soleil matinal chasse les vapeurs de la nuit.

Oui, mes amis, voilà quatre mille ans qu'Abraham reconnut l'existence d'un Dieu unique, maître du ciel et de la terre. Une fois en possession de cette vérité, qui était une nouveauté hardie et dangereuse de son temps, il consacra sa vie à la répandre. Autour de lui, tout était ténèbres et mensonge ; jusque dans sa famille, on adorait des dieux fabriqués par la main de l'homme et qui

n'avaient de la divinité que le nom : בעבר הנהר ישבו אבותיכם מעולם תרח אבי אברהם ואבי נחור ויעבדו אלהים אחרים. « Vos pères, dit Josué aux Israélites, habitaient au-delà de l'Euphrate ; jusqu'à Thérach, père d'Abraham et de Nahor, ils adoraient de faux dieux (1). » Rien ne peut arrêter Abraham : animé d'une sainte pensée, il ne craint ni les dangers, ni les persécutions. Dieu lui ordonne de quitter son pays natal, et il part plein de confiance et d'ardeur. Partout il annonce la grande vérité, partout il élève des autels et proclame le nom de Dieu. Il continue son œuvre jusqu'à son dernier souffle et lègue à son fils Isaac, avec ses bénédictions paternelles, le souvenir de sa vie et l'exemple de sa conduite. Isaac et Jacob suivent, à leur tour, ces nobles traditions ; eux aussi affirment leur croyance dans les pays qu'ils parcourent et annoncent Dieu aux hommes étonnés.

Connaissez-vous, chers enfants, dans l'histoire un spectacle comparable à celui que je viens de retracer ? Voilà une famille unique, isolée au milieu des peuplades du monde ancien, et qui proteste de toutes ses forces contre la plus lamentable des erreurs, cherchant à attirer les hommes au culte du vrai Dieu ! Mais voici quelque chose de

(1) Josué, XXIV, 2.

plus grand encore : Au pied d'une montagne enflammée, tout un peuple est dans l'attente. Les éclairs brillent, le tonnerre gronde, la nature semble en proie à de violentes convulsions. Tout à coup une voix surhumaine se fait entendre, et ces paroles immortelles retentissent dans l'immensité du désert : אנכי ה' אלהיך... לא יהיה לך אלהים אחרים על פני « Je suis l'Éternel ton Dieu... tu n'auras pas d'autre dieu que moi. » Israël tout entier devenait ainsi le dépositaire de la vérité que les patriarches avaient proclamée : l'existence et l'unité de Dieu, telles furent les premières paroles du Décalogue, notre premier dogme, celui dont tous les autres ne sont que le développement. Plus tard, Moïse, sur le point de dire un éternel adieu à son peuple, résuma ces vérités dans un cri sublime que nous répétons plusieurs fois par jour : שמע ישראל ה' אלהינו ה' אחד « Écoute Israël, l'Éternel notre Dieu, l'Éternel est un ! » Quelle formule plus simple, plus précise, plus lumineuse pouvait exprimer une croyance qui est la clef de voûte de tout l'édifice de la religion ? Qu'importe après cela que les Israélites faiblissent quelquefois et que l'idolâtrie pénètre en Palestine ? Le dogme fondamental est fixé à jamais, il ne peut plus périr, et il finira par franchir les limites étroites du pays d'Israël pour envahir la terre entière.

Il a fallu néanmoins, chers enfants, bien du temps pour qu'un pareil progrès fût chose acquise. Dix siècles après Moïse, dans la ville la plus éclairée du monde ancien, à Athènes, si brillante par les arts, par la poésie, par l'éloquence, un sage, un homme de bien, qui avait entrevu, deviné une partie de la vérité, parlait à ses disciples d'un Dieu supérieur à tous les dieux de l'Olympe, d'un Dieu Providence du monde et juge des consciences. Cet homme, mes enfants, il fut accusé d'impiété, et les magistrats, fidèles aux lois de leur pays, le condamnèrent à mourir, à boire la ciguë. Cinq siècles plus tard, à Rome, où abondaient pourtant les grands esprits, les profonds penseurs, les écrivains ingénieux, un historien, et un des plus illustres, parlant des Juifs, de leurs lois, de leurs usages et de leurs croyances, signala comme une chose extravagante, digne de la risée publique, leurs idées sur Dieu : « Les Juifs, dit-il, avec un superbe dédain, ne comprennent Dieu que par l'esprit et n'en reconnaissent qu'un seul. Pour eux c'est une profanation de faire, avec des matières périssables, des divinités qui ressemblent à l'homme. Leur Dieu est tout-puissant, il a toujours été ; il ne changera et ne périra jamais : c'est pourquoi ils n'admettent pas de statues dans leurs villes, encore moins dans leurs temples. Ils re-

fusent cette adulation aux rois, cet honneur aux Césars (1). »

Comme les Romains, chers enfants, devaient être surpris et scandalisés en lisant ces lignes! Comme ils devaient hausser les épaules de mépris ! Rien ne différait plus de leurs idées. Le nombre de leurs divinités était illimité. Chaque fois qu'un de leurs empereurs mourait, eût-il même été un monstre de cruauté ou de folie, on le plaçait dans le séjour des Immortels, on lui érigeait des temples, on lui offrait des honneurs divins. On n'attendait même pas toujours leur mort pour les élever à la dignité de dieu, et plus d'un de ces empereurs eut la fantaisie de se voir adoré de son vivant. Que de luttes nos pères eurent à soutenir pour empêcher, dans leurs villes, ces profanations impies ! La Judée, comme le reste du monde, était tombée sous les griffes de l'empire romain. Plus de liberté politique, plus d'indépendance nationale. Mais qu'on s'avisât pourtant de toucher à leur foi, de porter atteinte à leurs croyances religieuses, qu'un empereur insensé, un Tibère, un Caligula ordonnât, par exemple, de placer sa statue dans le temple de Jérusalem, aussitôt tous se levaient comme un seul homme, prêts à se sa-

(1) Tacite, *Histoires,* liv. V.

crifier jusqu'au dernier plutôt que de violer le premier commandement du Décalogue.

Vous le savez, mes enfants, les mots שמע ישראל « Écoute Israël, l'Éternel notre Dieu, l'Éternel est un », telle a été notre devise, notre cri de ralliement, notre mot d'ordre depuis de longs siècles. Nos martyrs qui sont morts, victimes de leur fidélité à une idée, ont exhalé leur âme avec ces paroles. Rabbi Akiba, qui mourut au milieu des plus atroces tortures, prononça, nous raconte le Talmud, le mot *echad* au moment même où il rendit le dernier soupir. Aujourd'hui nous ne sommes plus seuls à professer l'existence et l'unité de Dieu : la première des croyances israélites est devenue la croyance des nations civilisées, et un jour viendra, n'en doutez pas, où elle sera la croyance du monde entier : ביום ההוא יהיה ה' אחד ושמו אחד « En ce jour l'Éternel sera un et son nom sera un ! *Amen*.

LES ARTS ET LES MÉTIERS

DANS LE JUDAÏSME

(PARASCHA DE VAYYAQ'HEL)

1868

Mes chers Enfants,

Depuis plusieurs semaines, les sections du Pentateuque que nous lisons à l'office du samedi matin s'occupent presque exclusivement de la construction du Tabernacle dans le désert. L'historien s'étend longuement sur la description de l'édifice sacré, et, soit dans les ordres donnés par Dieu à Moïse, soit dans le récit de l'exécution de ces ordres, il nous fait connaître avec soin tous les détails des travaux, les matériaux employés, le plan suivi, les objets destinés au culte et jusqu'au nom des maîtres chargés de la direction des

ouvriers. Ce matin encore, toute la Sidra était consacrée au même sujet. Or, dans ces énumérations si développées, il y a une phrase qui m'a frappé particulièrement, et que je tiens à vous citer, parce qu'elle contient une belle leçon. Écoutez, mes amis : « Moïse dit aux enfants d'Israël : Voyez, l'Éternel a désigné par le nom Betsalel, fils d'Ouri, fils de Chour, de la tribu de Juda ; il l'a rempli d'un esprit divin — d'habileté, de jugement, de science et de toute industrie (1). »

Ce sont ces expressions : « il l'a rempli d'un esprit divin » וימלא אותו רוח אלהים, que je signale à votre attention. Qu'est-ce que Betsalel ? C'est un homme investi de la mission de surveiller, de diriger les ouvriers employés à la construction du Tabernacle, comme qui dirait un architecte en chef ; c'est un homme de talent, sans doute, possédant tous les secrets d'un art important et difficile, et déployant, pour accomplir sa tâche, toute la puissance de ses rares facultés. Mais aussi quel magnifique éloge Moïse fait de lui ! « Il est rempli de l'esprit de Dieu. » Et ce qui est encore plus remarquable, c'est que cet éloge n'est pas seulement décerné à Betsalel, qui a la haute direction des travaux, mais encore à tous ceux qui le se-

(1) Exode, XXXV, 30-31.

condent et qui exécutent ses ordres, depuis le graveur qui inscrit le nom des tribus sur le pectoral du grand prêtre jusqu'au tisserand qui fabrique les rideaux du pavillon, depuis l'orfèvre qui construit le chandelier à sept branches jusqu'au menuisier qui travaille le bois de Schittim. Ainsi, d'après la Bible, l'artisan consciencieux et habile est marqué du signe divin, et son œuvre est le produit d'une inspiration supérieure. Il est l'égal du prophète qui parle et agit au nom de Dieu, du héros plein de foi et de courage qui triomphe des ennemis de son peuple, du poète qui célèbre les merveilles de la création et la puissance du Créateur ; il est l'égal d'un Isaïe, d'un Gédéon, d'un David. Comme eux, il a été touché de cette flamme divine qui exalte notre esprit et nous rend capables de grandes choses. Voilà, mes enfants, de quelle façon la Bible, le Judaïsme apprécient le travail et honorent l'ouvrier !

Il convient d'autant plus de mettre ce fait en lumière qu'il forme un grand contraste avec ce qui s'est passé dans l'antiquité, même dans celle que nous admirons le plus, l'antiquité classique, la civilisation d'Athènes et de Rome. Chez ces peuples fiers et brillants, le travail des mains était loin d'être en honneur. Pour eux, les seules occupations dignes d'un homme libre, c'était l'art de

la guerre, c'était l'art de la politique, les discussions de la place publique ou les entretiens des philosophes. L'artiste même, dès qu'il tirait profit de son travail, s'en trouvait avili ; à plus forte raison, les professions utiles, les métiers, qu'on peut bien mépriser, mais dont il n'est pas possible de se passer, étaient-ils considérés comme bas et serviles, et abandonnés exclusivement aux esclaves ou à des artisans qui n'étaient guère estimés davantage. Ne rien faire, vivre dans ce qu'on appelait de nobles loisirs, telle était la marque distinctive du citoyen.

En voulez-vous la preuve ? Examinez un instant l'Olympe païen, peuplé de cette foule de dieux que la riche imagination des Grecs faisait généralement si beaux, si nobles, si imposants. Tout y est représenté : le courage militaire, la sagesse, la puissance, la beauté, la justice... Le travail doit bien avoir son représentant dans ce monde, qui ressemble, à s'y méprendre, au milieu où vivent les hommes, quoique un peu embelli. Oui, mais savez-vous quel est ce représentant ? Vulcain, c'est-à-dire le plus laid, le plus disgracieux de tous les dieux, boiteux, écloppé, celui qui ne compte pas, celui dont tout le monde rit, celui qui ne jouit d'aucune estime, d'aucune considération, d'aucune influence : frappante image de la con-

dition lamentable de l'ouvrier dans la société ancienne !

Ah ! mes enfants, chez le peuple hébreu il en était tout autrement. C'est pour nous une véritable joie et un sujet d'orgueil que tant d'idées justes, tant de principes salutaires que l'on considère souvent comme une conquête des temps modernes, se rencontrent exprimés avec force et clarté dans les monuments sacrés de notre foi. Certes, le travail a retrouvé toute sa dignité aujourd'hui, et l'ouvrier occupe dans la société actuelle la place honorable à laquelle il a droit ; mais j'affirme que le Judaïsme a réalisé, dès son origine, ce que l'on proclame volontiers comme un progrès de la civilisation. Vous avez entendu tout à l'heure en quels termes la Bible parle des professions manuelles. Ce n'est pas tout : dans le récit que la Genèse consacre à la vie des générations primitives, nous trouvons quelques rares noms échappés à l'oubli : ce sont les noms des hommes de vérité qui ont apporté ou rendu à leurs semblables la foi en Dieu et l'espérance ; c'est Noé, Abraham ; mais ce sont aussi les noms de quelques inventeurs qui ont appris aux hommes à se servir de leurs mains et à demander à l'industrie ce que la nature ne donne pas d'elle-même ; c'est le nom de Youbhal « le père de ceux

qui jouent de la harpe et de la lyre (1) », c'est-à-dire le créateur des arts qui charment la vie ; c'est le nom de Tubalcaïn (2), « l'initiateur de tous ceux qui travaillent le cuivre et le fer ». Un peuple, mes enfants, qui compte au nombre de ses ancêtres les plus glorieux des hommes qui n'ont eu d'autre mérite que d'exercer une profession utile ne peut pas ne pas honorer le travail.

Lorsque l'on considère, mes enfants, ce petit pays de la Palestine, où les Israélites ont vécu pendant plus de mille ans, ce territoire de quelques lieues carrées, qui représente à peu près un de nos grands départements ; lorsqu'on se rappelle, d'un autre côté, que les Israélites formaient une population de plusieurs millions d'âmes, on se demande avec étonnement comment ils faisaient pour y vivre et s'y nourrir, et l'on est amené à cette conclusion, qui est la vraie, que c'est à force d'activité, grâce à un travail opiniâtre, grâce à des prodiges d'industrie et d'habileté. Aussi de ce pays qui aujourd'hui, par l'incurie et la paresse de ses habitants, ressemble à un désert ; de ce pays qui ne peut pas nourrir même misérablement les quelques milliers d'hommes

(1) Genèse, IV, 21.
(2) *Loc. cit.*, IV, 22.

qui y végètent plutôt qu'ils n'y vivent, nos ancêtres avaient fait, selon le mot de la Bible, un jardin divin : מהרריה תחצב נחשת, des entrailles du sol, ils tiraient les minéraux précieux (1) ; sur les pentes des montagnes arides ils transportaient de la terre féconde, et établissaient ainsi ces terrasses admirables qui les payaient largement de leur peine par la prospérité des récoltes. Au moyen d'aqueducs dignes de ces grands constructeurs de l'antiquité, les Romains, ils promenaient partout une eau bienfaisante. Enfin, s'ils avaient l'abondance et la richesse, c'est qu'ils savaient se servir de ces instruments que Dieu met à la disposition de chaque homme : de l'esprit qui conçoit et de la main qui exécute.

Ah ! mes enfants, si j'en avais le temps, j'aimerais à poursuivre avec vous cette étude rétrospective ; je vous montrerais que l'amour du travail et le respect de l'ouvrier se sont toujours conservés dans les habitudes juives ; je vous montrerais, dans la Bible, tant d'éloquents passages qui exaltent le travail et en font la première condition de notre bonheur (2) : יגיע כפיך כי תאכל אשריך וטוב לך ; je vous montrerais surtout com-

(1) Deutéronome, VIII, 9.
(2) Psaumes, CXXVIII, 2.

ment ces sentiments se développent encore avec le temps, et trouvent leur plus belle expression dans le Talmud, lequel ne peut assez vanter les avantages, la noblesse, la grandeur, la sainteté du travail manuel ; je vous rappellerais les noms de tous ces illustres docteurs de la Loi qui exerçaient une humble profession, les Hillel, les Iochanan, les Josué, l'un fendeur de bois, l'autre cordonnier, l'autre forgeron, et qui, loin d'être humiliés de leur condition, en tiraient presque vanité, aussi honorés d'ailleurs par le peuple que les plus riches et les plus haut placés ; je vous montrerais que, si plus tard les Israélites ont pris une autre direction qui leur a été souvent reprochée, s'ils se sont adonnés au commerce plutôt qu'à l'exercice de professions manuelles, cela tient aux persécutions de dix-huit siècles et aux injustes exclusions qui leur avaient fermé rigoureusement l'accès de tous les métiers ; je vous montrerais enfin que, depuis le réveil de la liberté, et poussés par cet air nouveau qui a soufflé sur les sociétés, nous revenons peu à peu à nos habitudes d'autrefois, et que, dans tous les pays où nous vivons, nous cherchons à former des ouvriers, beaucoup d'ouvriers et d'habiles ouvriers. Mais, ne pouvant insister, de crainte de vous retenir trop longtemps, je me borne à dire à ceux d'entre vous qui sont

destinés à devenir ouvriers : « Rien n'est beau, rien n'est honorable comme d'exercer une profession utile, si modeste qu'elle soit. Dieu lui-même, vous l'avez entendu, inspire l'artisan et dirige sa main. Vous partagez en quelque sorte avec Dieu le privilège de pouvoir créer : de rien, vous faites quelque chose. La société vous doit ses plus grandes richesses, et vous vous assurez à vous-mêmes la santé du corps, le calme de l'esprit, l'aisance et le contentement ; vous vous assurez, selon la promesse de nos sages, le bonheur sur cette terre et le bonheur dans l'autre monde », אשריך וטוב לך אשריך בעולם הזה וטוב לך לעולם הבא.

Amen !

LE LANGAGE DES PRIX

(AOUT 1869)

Chers Élèves,

La religion, la patrie, la famille, ont leurs fêtes ; l'enfance studieuse a également les siennes, qui ne sont pas le moins impatiemment attendues, ni célébrées le moins chaudement. Ces fêtes sont celles qui viennent régulièrement clore une année de travail, et qu'on nomme les distributions de prix. Plus d'une fois, je gage, dans le cours de l'année, pendant que votre esprit fait des efforts pour apprendre une leçon, pour résoudre un problème ; pendant que votre main s'applique à tracer une page correcte et élégante, ce jour de fête vous apparaît, dans le lointain, comme un encouragement et une promesse ; il abrège les heures un peu longues des classes, prévient la lassitude et entretient en vous le feu sacré. C'est que véritable-

ment c'est un beau jour, et tous ceux qui n'ont plus, comme vous, le bonheur d'être jeunes, se rappellent avec émotion comme il faisait jadis battre leur cœur. Il se peut que la perspective des vacances, qui en sont l'accompagnement obligé, lui prête une partie de son charme. Cependant le jour des prix a en lui-même une haute signification et (si vous me permettez le mot) une éloquence réelle. Bien des réflexions, j'en suis sûr, se pressent en ce moment dans vos jeunes esprits, et vous saurez gré, sans doute, à un de vos amis de donner une expression à ce que vous sentez confusément, de vous traduire aussi simplement que possible ce que j'appellerai *le langage des prix*.

Oui, mes enfants, les prix qui vont vous être décernés, selon les règles de la plus stricte justice, ont un langage. Récompense du passé, ils semblent vous dire : « Voyez-vous, votre intérêt est d'accord avec votre devoir. Vous avez profité de votre temps, écouté avec soin les leçons de vos maîtres ; vous avez fait des efforts pour développer votre jugement : nous sommes la récompense de votre travail et de vos progrès, récompense bien douce, parce qu'elle est méritée, parce que votre conscience vous donne les mêmes applaudissements que vos amis et vos camarades. » Eh bien ! chers enfants, il est rare que, dans la vie, le

travail, la bonne conduite, la vertu, en un mot, ne trouvent pas leur récompense. N'en croyez pas si facilement ceux qui se plaignent de la dureté des hommes, du vice des institutions, de l'injustice de la Providence. Bien souvent les mécontents ne devraient s'en prendre qu'à eux-mêmes de leur insuccès et de leurs déboires. L'honnête homme laborieux, dans quelque sphère qu'il se trouve placé, accuse rarement la fortune et la société ; car elles ne sont pas si dures, si injustes et si aveugles que certaines gens veulent bien le dire.

Les prix que vous remportez, chers enfants, ne liquident pas seulement le passé, pour me servir d'une expression commerciale : ils engagent aussi l'avenir. Récompense d'une part, ils doivent devenir un stimulant de l'autre. On dit que noblesse oblige : les prix aussi obligent. S'il est triste de rester en arrière, il est encore plus triste de reculer, et je plains les vainqueurs d'aujourd'hui qui seraient les vaincus de demain. Leur défaite serait doublement douloureuse, car elle équivaudrait à une chute. Conservez donc religieusement, chers élèves, ces beaux livres qui vont vous être remis ; ils seront des témoins fidèles de vos succès d'aujourd'hui ; ils seront pour vous des amis, et des amis bien meilleurs que ceux que vous vous faites quelquefois trop légèrement, car

eux du moins ne vous donneront jamais de mauvais conseils, ne vous feront pas perdre un temps précieux, et ils ne vous apprendront pas à rire de ce qui mérite tous vos respects. Les lire et les feuilleter sera toujours pour vous, je l'espère, un plaisir et un profit. Quelle que soit la direction que vous prendrez dans la suite, si jamais vos forces devaient chanceler, votre ardeur au travail se refroidir, jetez un regard rapide sur ces sincères amis, et ils vous diront dans le langage qui leur est propre : « Autrefois, vous saviez lutter contre les difficultés, vaincre les obstacles. Est-ce le temps maintenant de se relâcher, de faiblir ? Courage et persévérance ! » Voilà le mot d'ordre qui convient à l'écolier dans sa classe et à l'homme dans la société !

Est-ce là tout ce que disent les prix ? Ne sont-ils pas aussi (j'emprunte une nouvelle expression au commerce), ne sont-ils pas un à-compte que vous payez à vos parents? Vous êtes encore jeunes, mais vous savez déjà assez voir et réfléchir pour avoir compris quelle énorme dette vous avez contractée envers vos parents, combien ils ont droit à votre respect, à votre amour et à votre reconnaissance. Plus tard, vous aurez les moyens de leur prouver cette reconnaissance, de payer leurs soins et leurs sacrifices par vos

soins et vos sacrifices ; mais, en attendant, vous ne pouvez les récompenser que par votre travail et votre conduite. Or, y a-t-il un meilleur témoignage de l'un et de l'autre que les prix que vous obtenez? Si les prix ont un langage que vous comprenez, ils savent aussi parler à vos parents ; ils leur disent que leurs enfants sont sages, laborieux, assidus ; qu'ils comprennent la valeur du temps, et qu'ils ont bon cœur, parce qu'ils veulent faire plaisir à ceux qui les aiment.

Mais j'ai l'air d'oublier, mes amis, que tous ne remportent pas des couronnes. Hélas ! je le sais, s'il y a des vainqueurs aujourd'hui, c'est qu'il y a aussi des vaincus ; et peut-être plus d'un d'entre vous, pendant que je parle, se dit-il tout bas : « Mais tout cela ne s'adresse pas à moi ; je n'aurai point de prix ! » Mais croyez-vous que les prix ne contiennent pas aussi une leçon pour ceux qui n'en reçoivent pas ? Ils leur apprennent, au contraire, une foule de choses, et je féliciterai sincèrement ceux qui feront leur profit de ces leçons, et qui, loin de se décourager à cause d'un insuccès momentané, se disent avec fermeté et résolution : « Vienne une nouvelle année d'études, et moi aussi je travaillerai ! et moi aussi je mériterai des prix ! »

Enfin (car il ne faut pas abuser de vos mo-

ments), à vous tous indistinctement, mes enfants, ces prix et la solennité cordiale dont ils sont l'occasion vous rappellent une chose que vous saviez depuis longtemps : c'est que vous avez, de par le monde, bien des amis qui s'intéressent à vous, qui suivent avec sympathie vos travaux et sont heureux de vos succès. Votre fête scolaire, qui est en même temps une fête pour vos parents et vos familles, n'est pas moins une fête pour tous ces véritables amis dont je parle. Combien se sont arrachés à leurs affaires, à de graves occupations, pour vous donner une preuve d'intérêt et d'affection, pour applaudir à vos triomphes et couronner les vainqueurs ! Vous me direz que cela n'est pas étonnant; que vous êtes l'espérance de l'avenir, la semence précieuse qui devra produire une belle moisson, que vous êtes le sourire de l'aurore qui annonce un beau jour, et que les grands se doivent aux petits, qui seront leurs successeurs et les continuateurs de leur œuvre; que ceux qui ont l'expérience de l'âge sont appelés à en faire profiter ceux qui sont encore novices dans la vie; que ceux qui ont de la fortune et de l'instruction doivent soutenir ceux qui, n'ayant ni l'une ni l'autre, veulent devenir des hommes honorables. Cela est vrai; mais, à mon tour, je vous dirai qu'il n'est pas étonnant non plus que ces amis, ces pro-

lecteurs vous demandent quelque chose en retour de leur affection. Je ne fais qu'un vœu : c'est que vous répondiez à leur attente et justifiiez leurs espérances. Ayez, mes enfants, la mémoire du cœur. Rien n'honore plus l'homme et aussi l'enfant que de se montrer sensible au bien et reconnaissant. Prouvez par votre travail, par votre conduite, par vos progrès, que vous appréciez les bienfaits de l'instruction, faites honneur à vos parents, faites honneur à vos maîtres, faites honneur à votre religion et à votre patrie. L'une et l'autre ont besoin de vous, et elles comptent sur vous.

LES

BIENFAITS DE L'INSTRUCTION

(AOUT 1872)

MESDAMES ET MESSIEURS,
ET JEUNES AMIS,

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ces solennités scolaires, qui sont si chères à l'enfance et à ceux qui s'intéressent à l'enfance, n'ont jamais été fêtées avec une satisfaction plus sérieuse et plus profonde que cette année; et cela se comprend à merveille. D'abord, vous en avez été privés pendant deux années consécutives, et elles ont pour nous et pour vous surtout l'attrait de la nouveauté; ensuite, si nos malheurs ont fait qu'elles ont été, à deux reprises, moralement et matériellement impossibles, leur retour est l'indice certain d'une situation meilleure. Quand la

patrie était en danger ou gisait encore sur le sol, toute saignante des blessures qu'elle avait reçues, il était interdit de se livrer à ces réjouissances innocentes qui sont l'ordinaire récompense d'une année de travail et le prélude d'un repos bien mérité. Aujourd'hui, les couronnes sont là qui ne demandent qu'à se poser sur vos têtes; votre cœur bat d'impatience, en attendant qu'on proclame les noms des heureux vainqueurs; vos parents sont accourus pour assister à vos légitimes triomphes, et vous vous trouvez au milieu d'une affluence d'amis qui rappelle les beaux jours. N'est-ce pas qu'il y a quelque chose de changé en France depuis deux ans, depuis un an? n'est-ce pas que nous devons des actions de grâces à Celui qui abaisse et qui relève les nations, et un peu de reconnaissance à ceux qui, d'une main habile et sûre, ont commencé à fermer et à guérir les blessures de notre France bien-aimée?

Il y a, Messieurs, une autre raison encore qui donne, cette année, aux distributions de prix une valeur particulière et un caractère presque solennel : c'est cette pensée, entrée profondément dans les esprits, que désormais le salut de notre pays dépend surtout de l'instruction de la jeunesse. Les grandes catastrophes ont ordinairement pour effet de forcer les hommes à rentrer en eux-mêmes, à

faire un examen sévère de leur conduite, et à voir grand ouvert l'abîme qui était sous leurs pas sans qu'ils s'en fussent aperçus. Il en est absolument de même des peuples : le malheur est la voix puissante qui les rappelle à leurs devoirs. Lorsque des désastres, à ce qu'il semble inouïs, sont venus s'abattre l'un après l'autre sur notre pays, pareils à ces coups de foudre qui éclatent dans un ciel serein, tout le monde s'est mis à sonder nos plaies et à chercher des remèdes à nos maux. « Pour que la France se relève, s'est-on dit, et retrouve sa grandeur perdue et son éclat effacé, il faut des réformes sérieuses, profondes, durables. » Cependant, dans ce concert unanime, dans cette recherche patriotique des moyens les plus propres à reconquérir pour la France malade la santé et la force, un cri a dominé, une idée s'est fait jour chez tous les hommes de sens : c'est que l'instruction seule, l'instruction largement répandue, l'instruction rayonnant également sur tous les points du territoire et sur toutes les couches de la société, est capable de nous rendre la France belle, grande, glorieuse, telle que nous la connaissions et l'admirions autrefois. Eh bien ! chers enfants, en venant ici applaudir à vos succès, voilà la pensée qui nous encourage et l'espoir qui nous anime.

Et savez-vous, Messieurs, pourquoi l'on attribue

à l'instruction cette merveilleuse puissance? C'est non seulement parce qu'elle met entre les mains de tout homme un instrument absolument indispensable dans les conditions actuelles de la société, et lui permet de s'y frayer honorablement sa route à travers les obstacles accumulés devant lui, mais encore parce qu'elle élève l'esprit, fortifie le caractère, ennoblit le sentiment; parce qu'elle détruit les préjugés, dissipe de funestes erreurs et substitue une vraie et saine réalité à de folles illusions et de dangereuses chimères. L'instruction donne à l'homme toute sa valeur. Vous savez, mes amis, ce que c'est qu'un capital improductif, un capital qui dort, comme on dit en langage de commerce : c'est absolument comme s'il n'était pas. L'avare, dit le fabuliste, ferait aussi bien d'enfouir une pierre dans le sol que des trésors dont il ne tire aucun profit. Eh bien! l'homme ignorant laisse dormir un capital immense : ses facultés qui auraient pu se développer et porter de magnifiques fruits, restent dans une stérile inaction. Malheureux et maladroit le laboureur qui laisse en friche un terrain fertile, prêt à donner, avec un peu de culture, de belles moissons dorées! Il se vole lui-même, ce qui est déjà un mal; mais il vole aussi la société, ce qui est un crime.

Nos sages, que des méditations continues et une

expérience consommée ont si bien instruits sur toutes les choses de la vie, ont dit : אין בור ירא חטא « L'homme ignorant peut être difficilement un parfait homme de bien (1) », car il n'a pas, il ne saurait avoir ces délicatesses morales, cette conscience scrupuleuse, ce sens exquis du bien, cet amour ardent et passionné du devoir et ce respect religieux de la loi que donnent seulement la culture de l'esprit et ce commerce assidu avec ce que l'humanité a produit de plus élevé et de plus généreux. Pour pratiquer le bien, il faut connaître le vrai, et il n'est pas indifférent de comprendre le beau. Le bien, le vrai et le beau se séparent difficilement l'un de l'autre, ou plutôt, c'est une seule et même chose envisagée sous trois aspects différents.

Je crois pouvoir ajouter que l'homme tout à fait illettré ne peut non plus aimer convenablement sa patrie. Ah ! c'est une idée délicate et complexe que celle de patrie ! Elle se compose de bien des éléments divers, dont l'ignorant n'a pas même le soupçon. La patrie n'est pas seulement cette parcelle de terre que nous foulons et où s'écoule notre vie ; c'est aussi, c'est surtout l'héritage des traditions, des gloires, des triomphes et des

(1) Pirké Aboth, II, 6.

souffrances d'une nation. Peut-il aimer sa patrie, celui qui ne connaît pas le premier mot de son histoire ? celui qui ignore également et sa grandeur dans le passé, et ses intérêts dans le présent, et ses espérances pour l'avenir ? celui qui n'a aucune idée des ressources, des productions, des beautés de son pays, et vit renfermé dans son coin, ce coin fût-il une immense capitale, comme dans une prison infranchissable ? Demandez-lui de donner à sa patrie sa fortune ou sa vie : il ne comprendra rien au sacrifice qu'on exige de lui. Les grands dévouements patriotiques, j'ose l'affirmer, s'accordent rarement avec l'ignorance. Ils sont donc de véritables et sincères amis de leur pays, tous ces esprits généreux qui ont pris si vivement en mains la cause de l'instruction !

J'ignore, Messieurs, quel sort est réservé pour un avenir prochain à leurs vaillants et infatigables efforts ; car il paraît que, malgré les cruelles leçons des événements, il y a encore des gens qui considèrent l'instruction comme une chose indifférente ou même dangereuse. Mais ce qui doit nous rassurer, c'est qu'un mouvement aussi général, aussi puissant et, ajoutons-le, aussi légitime que celui auquel nous assistons, ne saurait être arrêté par des résistances surannées et des partis pris intéressés. Dès à présent, la cause de l'instruction

est gagnée dans notre pays, et c'est dire que notre pays lui-même est sauvé!

Qu'importe, après tout, qu'on décrète l'*instruction obligatoire* ou non? Ce qui importe, c'est qu'on donne la chose, si on a peur du mot: ce qui importe, c'est de faire de l'instruction une belle et grande réalité; c'est d'en répandre à pleines mains les magnifiques bienfaits; c'est d'ouvrir partout des écoles, d'élargir les méthodes, d'améliorer les programmes; c'est de bien persuader aux parents qu'ils ne sauraient laisser de meilleur héritage à leurs enfants qu'une solide instruction, et aux enfants qu'ils ne sauraient faire de plus utile provision pour l'avenir que celle qu'ils emportent de l'école. Encore une fois, que l'instruction soit obligatoire ou non, je m'en soucie peu : qu'elle soit, c'est tout ce qu'il me faut!

Ici, Messieurs, je ne puis m'empêcher de vous présenter une courte réflexion. Cette question de l'instruction, qui agite les esprits, est depuis longtemps résolue pour nous, Israélites. Je pourrais vous ramener quinze ou dix-huit siècles en arrière, et vous montrer comme quoi, déjà dans le Talmud, l'instruction obligatoire est établie en toutes lettres, comme quoi les autorités législatives de ce temps ont imposé nettement à toute communauté le devoir non seulement moral, mais réel, effectif,

légal, d'entretenir une ou plusieurs écoles. Mais reportons-nous simplement de cinquante ans en arrière. Peut-être quelques-uns d'entre vous, Messieurs, ont encore vu ce qu'on appelait alors le *Héder*. On a beaucoup ri de ces modestes établissements, mais je vous assure qu'ils valaient beaucoup mieux que leur réputation. Chaque communauté, si pauvre, si petite qu'elle pût être, avait à cœur d'avoir son Héder; et là, dans une chambre nue, de misérable apparence, et qui souvent n'avait pour tout mobilier qu'une table boiteuse et quelques chaises estropiées, on apprenait d'abord à lire et à écrire, ce qui, pour le moment, paraît être le comble de l'instruction élémentaire; mais on apprenait aussi à approfondir l'Écriture sainte, on étudiait la Bible et ses commentaires, on traduisait les prières du Rituel. A cette époque, un Israélite qui ne savait ni lire ni écrire était une espèce de phénomène curieux, et celui qui ne savait que cela s'attirait infailliblement le nom, toujours si redouté chez nous, de *am-haaretz*, d'ignorant.

Mes chers enfants, lorsque nous vous recommandons instamment de vous instruire, nous nous inspirons donc des traditions de notre culte en même temps que nous nous préoccupons des véritables intérêts de notre pays. Vous êtes l'avenir, mes jeunes amis, et la France sera un jour ce que

vous et ceux de votre âge la ferez. Profitez donc des quelques années que vous passez sur les bancs de l'école : ce sont des années précieuses, dont rien ne pourrait réparer la perte. Enrichissez votre esprit des connaissances utiles et agréables que vos maîtres cherchent à vous inculquer avec un dévouement, un zèle et une sollicitude que je n'ai pas à vanter devant vous, puisque vous en êtes les témoins journaliers et reconnaissants; soyez des enfants studieux et appliqués afin de devenir un jour des personnes éclairées, des hommes de bien, des femmes estimables, utiles à vous-mêmes, utiles à vos parents, utiles à votre pays. Vos amis et vos protecteurs n'ambitionnent pas d'autre récompense.

Encore un mot, et j'ai fini. Cette année, votre distribution de prix s'est augmentée d'une nouvelle récompense dont je tiens à vous faire connaître la valeur. Nous avons pensé, mes collègues du rabbinat et moi, que votre assiduité à nos offices du samedi, le soin et la conscience avec lesquels vous rédigez nos instructions religieuses et morales, méritent une mention publique. Nous sommes heureux de vous donner ce témoignage de notre satisfaction, en regrettant de ne pouvoir récompenser tous ceux que nous avons distingués, et surtout en vous engageant à nous apporter tou-

jours le même zèle et la même attention. Il est bon, chers enfants, que la religion soit associée à l'instruction : si l'une apprend à connaître le vrai, l'autre apprend à aimer et à pratiquer le bien. Sans la religion, sans la morale, l'instruction, au lieu d'être un bienfait, peut n'être qu'une source de hontes et de malheurs; elle n'est plus la flamme qui éclaire, le feu qui échauffe : elle est, hélas! nous l'avons vu, la torche qui incendie. Unissez donc ces deux grandes choses dans un même amour, et la religion, comme la patrie, s'applaudira de vous compter au nombre de ses plus chers enfants.

L'EMPLOI DU TEMPS

(AOUT 1873)

Chers Enfants,

Nous voici de nouveau rassemblés dans cette enceinte, vous pour recevoir les récompenses bien méritées d'une année de travail et d'efforts, nous pour prendre une part cordiale à vos succès et applaudir les noms qui vont être proclamés. A y regarder de près, il semble que quelques jours seulement se soient écoulés depuis notre dernière réunion, tant les jours, les semaines, les années même passent rapidement ! Quand on a toute une année devant soi, on croit qu'elle est bien longue, qu'elle ne finira jamais ; mais bientôt elle touche à son terme, et l'on est tout étonné qu'elle ait été si courte. Qu'est-ce à dire, mes enfants ? C'est que la sagesse, à l'école comme dans la vie, consiste à se pénétrer de cette idée que le temps passe vite et

qu'il faut s'appliquer à en faire toujours le meilleur usage. Prenez cette maxime comme règle de votre conduite, et je vous promets des progrès rapides et constants dans vos études, et je vous prédis de sérieux succès dans tout ce que vous entreprendrez, une fois que vous aurez quitté les bancs de l'école.

Si vous voyez dans le monde tant d'existences qui ont manqué leur but, qui sont restées inutiles à elles-mêmes et sans profit pour la société, dites-vous hardiment que ce grand malheur n'a le plus souvent d'autre cause que le gaspillage d'un temps précieux; que dans ces existences, qui sont comme si elles n'étaient point, l'enfance a été la proie de la paresse et de la légèreté; que les forces de la jeunesse ont été prodiguées en pure perte, jetées à tous les vents de frivoles amusements et de dangereux plaisirs, et que l'âge mûr est resté digne de tels commencements. Voyez-vous, au contraire (et, grâce à Dieu, ce spectacle n'est pas plus rare que l'autre), des hommes qui, partis d'une origine humble et obscure, se sont élevés au premier rang par le travail, par la science, par le commerce, par l'industrie, vous pouvez affirmer avec autant de certitude que ces hommes ont connu le prix du temps, et qu'ils ont eu à cœur, dès leur première enfance, d'en faire un utile em-

ploi. Connaître le prix du temps, chers enfants, le Psalmiste l'a dit il y a bien des siècles, est l'origine de toute sagesse : למנות ימינו כן הודע ונביא לבב חכמה, « O notre Dieu, apprends-nous à compter nos jours, et alors nous possèderons la vraie sagesse (1) ».

Je connais, mes enfants, un homme (et vous le connaissez comme moi) pour qui le souhait du Psalmiste est devenu une réalité. J'ai souvent admiré et béni son activité, qui tient du prodige. Dans l'espace d'une journée, qui, pour lui comme pour nous, ne se compose que de vingt-quatre heures, il trouve le moyen de s'occuper à la fois de tous les intérêts des pauvres, d'écouter les confidences de ceux qui sont dans le besoin et qui s'adressent toujours avec confiance à sa bonté infatigable, de donner ici un secours qui soulage, là un conseil qui vaut encore mieux qu'une aumône, de porter des paroles consolantes aux malades, d'aller dans nos écoles encourager maîtres et élèves, de faire profiter la jeunesse de la vaste somme de science qu'il a amassée à force de travail et de lectures, et de l'enflammer de l'ardeur qui l'anime lui-même ; en un mot, d'être partout où il y a du bien à faire, l'instruction à pro-

1 Psaumes, XC, 12.

pager, le Judaïsme à défendre et des Israélites à relever. Je ne vous dirai pas son nom, parce que je veux vous laisser le facile plaisir de le prononcer vous-mêmes (1); mais je vous dirai le secret de cette heureuse activité qui sait se multiplier si à propos, afin que vous en fassiez votre profit : c'est qu'il connaît, lui, le prix du temps ; c'est qu'il a compris, dès son jeune âge, que chaque minute peut et doit devenir une cause de progrès pour nous-mêmes et un bienfait pour les autres.

Vous avez, chers enfants, le bonheur d'être bien jeunes, c'est-à-dire que vous avez, s'il plaît à Dieu, un long avenir devant vous, et que cet avenir est entre vos mains. Vous n'avez pas encore le souci de l'existence ni l'inquiétude du lendemain ; vos parents travaillent pour vous, se fatiguent pour vous, et ne vous demandent qu'une chose que je vous demande également en ce moment : c'est d'employer le mieux possible les années que vous passez à l'école. Rien ne vous manque pour devenir des enfants instruits et bien élevés : vous avez des maîtres qui vous consacrent leur temps, leurs forces, leur intelligence, et dont la seule ambition est de faire de vous des membres utiles pour la société, et pour le Judaïsme des Israélites

(1) Le regretté Albert Cohn.

éclairés, convaincus et sincères; vous vivez à Paris, où tout conspire pour vous instruire, pour former votre goût, élargir vos idées et élever votre intelligence; vous avez des protecteurs bienveillants, dévoués, qui vous suivent avec un profond intérêt et qui ne veulent que votre bien. Profitez de tous ces avantages réunis; montrez, par votre travail et votre conduite, que vous avez le respect de vous-mêmes, l'amour de vos parents; que vous voulez servir utilement votre patrie et faire honneur à votre religion; enfin, pour résumer d'un mot tous mes conseils, rappelez-vous constamment les paroles que j'ai citées tout à l'heure: למנות ימינו כן הודע ונביא לבב חכמה, faites un bon emploi de votre temps!

ALLOCUTION

PRONONCÉE A L'INAUGURATION

DE L'ORPHELINAT S. ET C. DE ROTHSCHILD

(3 JUIN 1874)

Mes Frères,

C'est une pieuse et bonne pensée, chaque fois que nous avons créé une œuvre importante, de la sanctifier par l'intervention de la religion et de la placer sous la protection de Dieu. Nous reconnaissons ainsi que les entreprises humaines ont besoin pour réussir du secours d'en haut, des bénédictions du Ciel ; et cet aveu ne doit pas coûter à notre amour-propre : s'il est inspiré par le sentiment de notre faiblesse, il est, d'un autre côté, l'expression de notre confiance et la preuve de notre force. Faibles et impuissants quand nous restons abandonnés à nous-mêmes, nous sommes

puissants et sûrs du succès lorsque nous pouvons compter sur l'appui de Celui qui favorise tout ce qui est beau, noble et généreux.

A ce titre, les œuvres de la charité méritent plus que toutes les autres les prières et les bénédictions de la religion. La charité et la religion ont entre elles les liens les plus étroits ; elles ont la même origine : toutes deux ont leur source en Dieu, tout deux sont filles du Ciel. La vraie piété est le principe de la vraie charité, car aimer Dieu dans la droiture de notre cœur, c'est en même temps aimer les hommes. Rien n'est donc plus juste et plus légitime que d'associer la religion aux œuvres de la charité.

Mais, parmi ces œuvres, une des plus saintes et des plus agréables à Dieu est assurément celle que nous consacrons en ce moment. Si le bienfait est d'autant plus grand que le mal à soulager est plus profond et plus douloureux, que peut-il y avoir de plus beau, de plus humain, de plus véritablement religieux, que la création d'un asile pour des orphelins? C'est une triste chose de voir de tout jeunes enfants, presque à l'entrée de la vie, privés déjà de la tendresse vigilante d'une mère, de la protection active d'un père, trop souvent, hélas ! des deux à la fois. Il y a là comme un poignant problème qui étonne, qui trouble, qui effraye l'esprit, et auquel

les bons cœurs ne trouvent qu'un remède : réparer autant que possible le mal en rendant à ces pauvres enfants les soins, les affections et les joies de la famille, leur assurer non seulement le pain du jour, mais encore du lendemain, et les mettre en mesure, par l'instruction, par le travail, par de sérieuses et honnêtes habitudes, d'occuper plus tard une place convenable dans la société. Voilà la vraie charité, celle qui ne se contente pas d'apporter un soulagement momentané à des misères qui durent, mais dont les bienfaits sont continus et s'étendent sur une vie entière. « Heureux, s'écrie le Psalmiste, celui qui exerce la charité d'une manière permanente (1) אשרי..... עושה צדקה בכל עת ! » Et nos anciens appliquent cette parole à celui qui élève des orphelins (2) : מי הוא שעושה צדקה בכל עת מי שמגדל יתומים.

J'ajoute qu'une œuvre de cette nature est une œuvre essentiellement juive. C'est un des titres de gloire de la Loi de Moïse que l'intérêt, la sollicitude, la protection, j'ose dire affectueuse, dont elle entoure les faibles, les malheureux, et surtout les veuves et les orphelins. Ceux-ci figurent toujours en tête des prescriptions d'humanité qui

(1) Psaumes, CVI, 3.
(2) Ketoubot, 50 *a*.

sont si nombreuses dans notre Thora. D'ailleurs Dieu, en s'appelant lui-même dans nos livres saints le père des orphelins אבי יתומים, ne les a-t-il pas recommandés par là même aux âmes pieuses et charitables? Nos prophètes et nos sages ne cessent de plaider leur cause sacrée, et jamais, dans une communauté juive, la pitié généreuse et la sympathie efficace n'ont manqué aux orphelins. La solennité présente montre que ces sentiments sont encore assez vivaces au milieu de nous pour créer de véritables merveilles.

Ah! mes frères, qu'on est heureux de féliciter ceux qui, bénis par Dieu, reconnaissent ses bontés en faisant un si bel usage de leur fortune! Ce n'est pas qu'ils recherchent les éloges que leur décerne volontiers l'opinion publique. Non, ce n'est pas là la récompense qu'ils ambitionnent : la charité n'aime pas le bruit et elle fuit l'ostentation. Leur récompense est en eux-mêmes et dans la joie qu'ils éprouvent de remplir un saint devoir; leur récompense est en Dieu, qui applaudit à leurs efforts et les couronne de succès; leur récompense enfin est dans la vue du bien qu'ils réalisent et des beaux résultats qu'obtient leur charité. N'ont-il pas lieu d'être satisfaits de leur œuvre, ceux qui peuvent dire : « Voilà des enfants qui paraissaient marqués, dès le commencement,

du signe du malheur, et menacés de devenir la proie de l'abandon, de la misère, de l'ignorance, peut-être du vice : Dieu soit loué ! j'ai pu les élever pour le bien, la vertu, la religion et la patrie ? »

Aussi, chers enfants, c'est à vous que je m'adresse maintenant, car c'est à vous qu'il appartient de donner cette récompense, cette joie, ce bonheur, à votre noble bienfaitrice. Un grand devoir pèse sur vous, celui de la reconnaissance ; mais ce devoir est doux et facile. Chercher à faire plaisir à qui a tout fait pour nous, n'est-ce pas le meilleur des stimulants ? Il n'y a que les âmes basses et méchantes qui portent avec chagrin et aigreur le poids de la reconnaissance ; mais je sais que vous êtes animés de tout autres sentiments ; je sais que vous êtes pénétrés, émus de toutes les bontés dont vous êtes l'objet, et que vous aurez l'ambition de vous en montrer dignes à force de travail, de bonne conduite et de progrès.

Dès le premier jour où vous avez été accueillis dans cet asile hospitalier, vous avez compris que le malheur qui vous avait frappés était en partie réparé, que vous aviez une famille nouvelle pour veiller sur vous et pourvoir largement à vos besoins. Mais votre bienfaitrice ne s'est pas arrêtée là ; elle a été plus exigeante pour vous que vous ne pouviez l'être vous-mêmes ; elle a voulu que

tout soit beau, gai, riant autour de vous; que toutes les ressources de l'instruction soient à votre disposition, que tout se réunisse pour vous faire aimer la vie et vous en faire comprendre les devoirs. Répondez, mes enfants, à cette sollicitude véritablement maternelle, et veillez à ce que jamais personne d'entre vous ne donne lieu de regretter un bienfait accordé de si bon cœur.

Mais vous avez pour bien faire un autre motif non moins sacré, et ici je me permets de vous citer comme modèle votre bienfaitrice elle-même. En fondant cette belle maison, elle a suivi la généreuse inspiration de son âme; mais elle a voulu aussi élever un monument durable à ceux qu'elle avait aimés; elle s'est dit (et c'est bien vrai) que la meilleure manière d'honorer nos parents qui ne sont plus, c'est de faire le bien comme ils l'ont fait, c'est de faire le bien en leur nom et pour perpétuer leur souvenir. Que d'autres de vos bienfaiteurs et bienfaitrices ont obéi à la même pensée pieuse et ont su adoucir des deuils cruels par la fondation de bonnes œuvres! Inspirez-vous de cet exemple. Vous avez à regretter des êtres chéris, enlevés trop tôt à votre amour; mais leur souvenir doit vivre dans vos cœurs. Efforcez-vous, par votre vie tout entière, d'honorer leur

mémoire ; portez dignement leur nom, et, du haut du Ciel, ils souriront à leurs enfants et ils les béniront !

Est-il nécessaire, après cela, de vous parler de votre propre intérêt ? Je ne ferai à ce sujet qu'une seule réflexion : c'est que vous ne serez plus tard que ce que vous vous serez faits vous-mêmes. Il y a des enfants à qui tout est facile, qui peuvent prendre part aux luttes de la vie, armés de toutes pièces, et qui n'ont qu'à récolter ce que d'autres ont semé pour eux ; vous, mes enfants, malgré l'admirable sollicitude dont vous êtes entourés ici, vous aurez un jour à vous conduire seuls dans la vie, et vous n'aurez que l'avenir que vous vous serez préparé. Mais il dépend de vous que cet avenir soit beau, honorable, heureux : vous n'avez, pour cela, qu'à marcher résolûment dans la voie où vos pas ont été dirigés jusqu'à présent ; vous n'avez qu'à travailler, qu'à vous instruire et vous conduire en enfants bons, studieux, dociles et affectueux, comme c'est votre devoir et comme c'est notre désir.

Cette maison, mes amis, où vous aller passer dans le calme et la sécurité les années de votre enfance, c'est vous qui avez la bonne fortune de l'inaugurer. Soyez jaloux de sa renommée ; commencez tout de suite à l'élever haut dans l'estime

publique et à lui créer des traditions dont elle ait le droit d'être fière. Elle subsistera bien longtemps après que vous l'aurez quittée ; mais tâchez d'y laisser de bons souvenirs, afin que vos successeurs n'aient qu'à suivre fidèlement vos traces. Nous ne demandons pas autre chose ; votre honorée bienfaitrice et tous ceux qui la secondent dans son œuvre d'humanité ne demandent pas autre chose. La bénédiction de Dieu viendra par surcroît, car Dieu est avec ceux qui aiment le travail et l'étude, qui cherchent à plaire aux hommes et qui font des efforts sérieux pour bien s'acquitter des devoirs de la vie.

LA FÊTE DE LA RÉCOLTE [1]

Mes chers Enfants,

La religion israélite, habile à favoriser l'expansion de tous les bons sentiments et à donner une expression à nos joies non moins qu'à nos douleurs, nous a ordonné de célébrer la fête de la récolte, חג האסיף, dans cette belle saison de l'année où le travailleur des champs recueille le fruit de ses labeurs et obtient la récompense de ses longs et pénibles efforts. Lorsque d'heureuses pluies ont fécondé la terre, lorsque le soleil, ce foyer de lumière et de vie, a amené à maturité les semences confiées au sol, et que granges et celliers, pour me servir des expressions bibliques, regorgent des biens que la nature fait sortir, sans jamais s'arrêter, de son sein inépuisable, notre religion vient dire à

1. Distribution de prix à l'Orphelinat de Rothschild ; fête de Souccoth 1874.

l'homme : « Tu as rempli consciencieusement la tâche que t'imposait une loi de ton existence. Pendant toute une année, tu as travaillé avec une infatigable persévérance, la terre a été arrosée de tes sueurs ; aussi elle t'a payé au centuple les soins que tu lui as prodigués. Vois ces moissons dorées, ces fruits exquis, ce vin généreux : toutes ces richesses sont à toi. Jouis-en librement, gaiement, sans regret et sans remords, mais en pensant avec reconnaissance à Celui qui a béni ton travail et récompensé tes peines. »

Mes chers enfants, vous célébrez également aujourd'hui votre fête de la récolte. Dans le courant de l'année qui vient de finir, vous avez bravement fait votre devoir, vous avez rivalisé de zèle et d'ardeur au travail. Bien des semences précieuses ont été jetées dans vos jeunes intelligences, que vous avez tenu à faire fructifier, et cela ne s'est pas fait sans peine et sans efforts : car rien, dans la vie et à l'école, ne s'obtient autrement. Tout succès veut être mérité, et on ne devient victorieux qu'en luttant courageusement contre les obstacles ; הזורעים בדמעה ברנה יקצורו, a dit le poète de la Bible : « Ceux-là seuls qui sèment dans les larmes moissonnent dans la joie (1) » ; c'est-à-dire :

(1) Psaumes, CXXVI, 5.

le laboureur qui cultive la terre, comme l'enfant qui cultive son intelligence, n'arrive au but qu'il désire, s'il recule devant les difficultés et s'il compte avec la fatigue. Vous avez compris ce mot du poète ; grands et petits, vous vous êtes pénétrés de cette vérité que le fruit de l'instruction est doux, si l'écorce en est parfois amère, et vous avez vaincu la paresse quand elle voulait prendre le dessus, forcé votre attention quand elle se montrait rebelle, et fait des progrès que nous avons constatés avec bonheur, parce qu'ils en promettent de plus grands encore pour l'avenir. Aussi je vous dis avec une satisfaction profonde, et au nom de tous ceux qui vous aiment (vous savez que les amis ne vous manquent pas), je vous dis ce que la Thora dit à l'heureux cultivateur à la fin de son année de travail : ושמחת בחגך « Réjouissez-vous durant votre fête (1). »

Je viens de vous parler, mes enfants, de l'avenir. Sachez bien que cette fête, qui a été organisée à votre intention, n'est que l'image exacte de ce qui vous attend dans la vie, si dès à présent vous vous mettez en mesure d'en connaître et d'en pratiquer les sérieux devoirs. L'enfance est comme la saison des semailles : c'est à elle de préparer la moisson

(1) Deutéronome, XVI, 14.

que le temps se chargera de faire mûrir. Puisez avec empressement aux sources d'instruction si largement ouvertes devant vous ; combattez sans relâche ces vilains défauts qui sont comme les mauvaises herbes du cœur humain ; ornez votre esprit de ces utiles connaissances qui sont à la fois le charme de nos loisirs et l'instrument nécessaire de notre activité ; surtout efforcez-vous d'implanter dans vos jeunes âmes le sentiment religieux, le respect du devoir, l'amour du bien, et vous récolterez un jour ce que vous aurez semé. Quelle que soit la situation que la Providence vous réserve, vous vous ressentirez toute votre vie du travail de vos premières années, et vous lui devrez de marquer dignement votre place dans la société. Plus heureux même que le laboureur, qui a tout à craindre des rigueurs du froid, de l'ardeur du soleil, des intempéries des saisons, vous vous amasserez petit à petit un trésor qui sera à l'abri du danger, car vous le porterez en vous-mêmes, dans votre cœur et dans votre intelligence.

Mais je vais plus loin, et je dis, mes enfants, que la vie elle-même, avec ses travaux, ses luttes et ses fatigues, n'est que la préparation d'un plus grand et plus bel avenir. Sur la terre, nous ne faisons que semer : la véritable récolte aura lieu dans une autre patrie. Voilà le but élevé que l'en-

faut, non moins que l'homme fait, doit avoir toujours sous les yeux, afin qu'il commence de bonne heure à creuser son sillon et à enrichir son champ de ces plantes précieuses qui sont nos belles qualités et nos bonnes actions : מי שטרח בערב שבת יאכל בשבת « Donnez-vous du mal la veille du sabbat, c'est-à-dire dans la vie présente, et vous vous applaudirez du fruit de vos œuvres le jour du sabbat (1), c'est-à-dire dans le monde futur. »

Mes chers enfants, je vous ai fait part des réflexions que m'inspire la coïncidence de cette solennité avec notre fête de Souccoth. Je n'ajoute plus que ce seul mot : C'est un grand bonheur quand le laboureur voit réussir son travail, quand ses semences, tombées sur un sol fertile, fournissent une abondante moisson. Donnez ce bonheur à votre généreuse bienfaitrice, dont il est inutile de vous rappeler la constante sollicitude et la tendre affection ; donnez ce bonheur à tous ceux qui la secondent dans l'accomplissement d'une œuvre qui lui est chère ; donnez ce bonheur enfin à vos dignes directeurs et maîtres, qui s'occupent avec tant de dévouement du soin de cultiver votre esprit, votre cœur, votre caractère. Faites en sorte

(1) Aboda-Zara, 3 *a*.

que tous vos amis, tous vos protecteurs, puissent dire un jour ce que disait la vigne dans le bel apologue de la Bible, qu'ils ont produit en vous des fruits « qui réjouissent Dieu et les hommes (1) » המשמח אלהים ואנשים.

(1) Juges, IX, 13.

LE TRAVAIL DES FEMMES [1]

Mesdames et Messieurs,

Il y a environ quatre ans, c'était, je crois, pendant ce même mois de novembre, l'homme de bien dont le souvenir est resté vivace dans nos cœurs, donnant suite à une idée caressée depuis longtemps, prit occasion d'une belle fête de famille pour créer cet établissement qui porte son nom. C'était une noble manière d'associer toute la Communauté israélite de Paris à une joie domestique; c'était reconnaître dignement, saintement, les bienfaits qu'il devait à la Providence divine. A l'exemple de nos pieux ancêtres qui, dans le succès et la prospérité, se gardaient bien d'oublier le souverain Auteur de tout bien, de tout bonheur, il

(1) Allocution prononcée à la distribution des prix de l'école Bischoffsheim, novembre 1875.

offrait à Dieu le plus beau, le plus précieux sacrifice de reconnaissance (1), זבח תודה לה׳.

Je me rappelle encore, Mesdames et Messieurs, la profonde sensation que fit dans notre Communauté ce don d'une si rare libéralité. On admira la charité magnanime qui, d'un coup et sans le concours de personne, créait et dotait largement une belle et grande institution : mais on applaudit surtout à l'idée élevée, à la sage prévoyance, à la haute inspiration que dénotait une pareille création. Une école professionnelle pour les jeunes filles, les accueillant au sortir de l'école primaire, et les formant, à l'abri du besoin, à l'abri surtout des mauvaises influences qui peuvent nuire à la jeune fille pauvre, les formant, dis-je, pour des métiers qui leur conviennent, pour le commerce, même pour l'enseignement, c'était là une chose nouvelle parmi nous, mais dont l'utilité paraissait incontestable et le succès assuré d'avance. On comprit qu'une grande lacune venait de disparaître, et que bientôt l'école Bischoffsheim figurerait avec honneur, avec éclat, à côté de tous les établissements de charité, de travail, d'instruction dont notre communauté s'enorgueillit à juste titre.

Il n'a pas été donné, hélas ! à son noble fondateur

(1) Lévitique, XXII, 29.

d'être témoin du succès de son œuvre. Il l'a vue installée, organisée, fonctionnant au gré de ses désirs; mais, avant que l'arbre planté par ses mains avec tant d'amour et tant d'espoir ait pu porter des fruits, il nous a quittés, nous laissant seulement le témoignage durable de sa charité. Accordons-lui, Mesdames et Messieurs, accordez-lui, vous surtout, chères élèves, un pieux et reconnaissant souvenir. Vous ne ferez que remplir un devoir de cœur et un devoir de circonstance, car, par une coïncidence digne d'être relevée, le mois de novembre est à la fois pour vous un anniversaire de joie et un anniversaire de tristesse.

Messieurs, les hommes disparaissent, mais leurs œuvres restent. Les semences qu'ils ont répandues sur le sol fécond de la charité ne cessent de se développer, de croître et de mûrir. D'autres mains recueillent et continuent la tâche que leur main a dû laisser inachevée. La digne compagne de notre regretté et vénéré Bischoffsheim, ses enfants, ses parents, ses proches, se sont à l'envi dévoués à l'institution qui lui tenait tant à cœur. Ils l'entourent de leur constante sollicitude, se préoccupent vivement de son avenir et travaillent sans cesse à accroître sa prospérité, avec la double satisfaction de faire le bien et de porter, comme il convient, un noble et pieux héritage.

Chères élèves, vous leur donnez, vous, une autre récompense encore, et la plus chère de toutes. C'est que vous répondez à leurs soins, c'est que vous rivalisez de zèle, d'application, d'ardeur au travail. Votre maison peut déjà être citée parmi les maisons modèles pour la discipline, la bonne tenue et les progrès rapides dans les diverses voies que vous suivez. Vous profitez tous les jours davantage des conseils d'une direction éclairée et paternelle, et des leçons de maîtresses habiles, instruites et dévouées. Je suis bien certain que les prix qui vont vous être distribués à l'instant sont des prix bien mérités, gagnés loyalement par un travail assidu et une conduite exemplaire.

Mais nous demandons plus : la bonne réputation de l'école Bischoffsheim ne doit pas rester renfermée dans l'intérieur de ses murs ; nous voulons qu'elle se répande au dehors, et savez-vous par qui ? par vous-mêmes, chères élèves. Tous les ans l'école donnera à la société des ouvrières, des artistes, des employées de commerce, des institutrices. Eh bien, emportez avec vous des habitudes d'ordre, le goût du travail, l'amour de l'étude et toutes les autres belles qualités qui sont l'ornement de la jeune fille, et, plus tard, de la femme ; faites honneur, en un mot, à l'établissement qui aura achevé votre éducation, et mis entre vos mains un

instrument de travail et un gagne-pain. Ce sera la meilleure manière de lui payer votre dette.

Mais ce que je fais en ce moment s'appelle prêcher des converties. Vous n'avez plus à donner vos preuves. Depuis quatre ans que la fondation Bischoffsheim a vu le jour, elle a déjà pu placer un certain nombre des élèves qu'elle a formées. Or, je l'affirme, toutes sans exception méritent de servir de modèles à celles qui les suivront. Tenez, l'autre jour seulement, j'ai eu la satisfaction d'assister à un beau succès remporté par votre école, et de l'annoncer à votre directeur, qui attendait la bonne nouvelle avec tout l'intérêt et toute l'affection qu'il vous porte : de vos six camarades, qui étaient aspirantes au brevet d'institutrice, six ont été admissibles, et je ne doute pas que la fin de l'examen ne leur soit aussi favorable que l'a été le commencement. Voilà ce que j'appelle défendre brillamment l'honneur du drapeau !

L'école Bischoffsheim, chères élèves, vous rend un immense service. En vous donnant une profession utile, manuelle, commerciale ou artistique, mais honorable toujours, elle vous permet de venir efficacement en aide à vos familles ; elle vous assure la dignité de l'avenir et, qui sait ? peut-être un jour la paix et le bonheur dans le ménage. Il pouvait suffire jadis à la femme de gouverner

habilement sa maison, d'administrer avec économie le budget domestique, de bien élever ses enfants, et nos femmes juives s'y entendaient admirablement. Aujourd'hui, où la vie est si difficile et les besoins si grands, cela ne suffit pas, surtout dans les classes pauvres et dans une ville comme Paris. Il est bon que la femme puisse alléger la tâche souvent trop lourde de son mari, et amener pour sa part l'aisance dans la maison. Y a-t-il une plus grande satisfaction pour le cœur d'une femme? et n'est-ce pas pour elle un moyen infaillible d'obtenir respect, estime et affection?

L'auteur de ce charmant portrait de la Bible qu'on appelle le portrait de la *femme forte* s'étend avec une véritable complaisance sur la part qui revient à la femme active et vigilante dans la prospérité matérielle de la famille : elle travaille la laine et le chanvre; ses mains saisissent la quenouille; elle confectionne les vêtements nécessaires aux gens de sa maison, et, avec le produit de son travail, elle agrandit le patrimoine de ses enfants. Cela ne l'empêche pas, bien loin de là, de conserver l'ascendant de la grâce, d'exercer autour d'elle une autorité pleine de bonté et de sagesse, d'être belle de la vraie beauté morale et d'avoir le cœur de son époux et de ses enfants. Que la maison Bischoffsheim vous permette, à vous

toutes, de réaliser en votre personne ce noble type, et elle aura assez fait pour vous.

Elle aura aussi rendu un bien grand service à la société; car la société tout entière est intéressée à compter dans son sein beaucoup de ces femmes laborieuses et instruites à la fois, qui, sans cesser d'être d'excellentes mères de famille, augmentent, par leur travail, la richesse générale. Le digne et honoré maire de cet arrondissement, ainsi que ses dévoués collaborateurs, l'ont bien compris : en mettant si gracieusement à notre disposition cette charmante salle, en honorant de leur présence cette fête scolaire, ils ont voulu donner à l'institution Bischoffsheim un témoignage de la sympathie et de l'intérêt qu'elle mérite. Vous leur en serez profondément reconnaissantes.

IL FAUT RECHERCHER

L'ESTIME DES AUTRES [1]

Mes chers Enfants,

S'il était encore nécessaire de vous prouver le vif et cordial intérêt qui s'attache à vous, cette réunion suffirait amplement pour vous en convaincre Vous voyez sur cette estrade les dames qui s'occupent avec le plus de cœur et de persévérance de tout ce qui peut contribuer à relever nos familles pauvres, et pour qui l'exercice de la charité est devenu une douce habitude, et les hommes qui sont à la tête de notre communauté, qu'on trouve partout où il y a dû bien à faire, d'utiles mesures à prendre pour répandre l'instruction, pour protéger le travail et pour soulager ceux qui souffrent.

(1) Distribution de prix à l'Orphelinat de Rothschild, octobre 1876.

Leur présence, ainsi que celle de l'honorable magistrat qui administre cet arrondissement, ne semble-t-elle pas dire : « Jeunes amis, nous sommes venus, et presque tous de bien loin, pour prendre part à votre fête, parce que nous vous aimons, parce que nous sommes heureux de témoigner notre satisfaction à ceux d'entre vous qui ont répondu à notre attente et mérité des récompenses, et aussi pour encourager ceux qui sont restés en arrière et qui ont besoin de redoubler d'efforts afin de regagner le temps perdu ? » A défaut de la famille naturelle, vous avez, comme vous voyez, une famille adoptive qui vous entoure d'une profonde sollicitude, et se préoccupe de votre avenir avec autant d'affectueuse vigilance que le feraient un père ou une mère : puissant motif pour vous, chers enfants, d'être toujours laborieux, appliqués, pleins de zèle et de bonne volonté, respectueux de la discipline, amis du travail, obéissants et dociles à la voix de vos maîtres et maîtresses : en un mot, soucieux de faire votre devoir, tout votre devoir !

Vous pouvez, chers élèves, en y réfléchissant un peu, tirer un grand profit de cette solennité qui nous réunit aujourd'hui. Il eût été facile de vous remettre tout à fait à huis clos les prix que vous avez gagnés. Point n'était besoin d'organiser à votre intention cette charmante fête, et de nous

rendre témoins des succès que vous avez remportés dans l'année qui vient de finir ; mais on a obéi à un sentiment fort juste en agissant autrement. Il n'y a pas à en douter, les prix qui vont vous être décernés auront une double valeur à vos yeux, par cela même qu'ils vous sont donnés en présence d'un nombreux public, composé de véritables amis de la jeunesse. Vous goûtez ainsi le plaisir de recevoir de précieux applaudissements que vous savez mérités ; au témoignage de votre conscience satisfaite s'ajoute l'approbation de ceux qui vous aiment, et c'est là encore un excellent stimulant pour continuer à bien faire dans l'avenir, comme vous avez bien fait dans le passé.

Sachez-le bien, mes enfants, l'école est une image assez fidèle de la vie. Plus tard, quand vous serez entrés dans les rangs de la société et que le champ de votre activité se sera étendu, vos actions se passeront au grand jour, et vous aurez à compter avec le jugement de vos semblables. Les choses se font peut-être avec moins d'apparat et de mise en scène ; mais il n'en est pas moins vrai que chacun recueille ce qu'il a semé, et que l'estime ou le mépris public sont l'inévitable et juste sanction de notre bonne ou de notre mauvaise conduite. Heureux ceux qui sont animés du louable désir de mériter l'éloge et d'éviter le blâme ! Rien

ne pourrait les garantir mieux contre les faiblesses, les faux pas et les chutes, ni les diriger plus sûrement dans la voie de l'honneur et du devoir, de la dignité et du travail. Mépriser l'opinion publique, ne pas se soucier de ce qu'on pense de nous en bien ou en mal, n'est pas, comme on le croit quelquefois, le signe d'un caractère fort et fait pour les grandes choses : c'est bien plutôt la marque d'une âme vile et sans élévation ; c'est déjà une preuve qu'on n'a plus rien à attendre de bon du jugement qu'on affecte de dédaigner. Je plaindrais l'enfant qui, sur les bancs de l'école, paraîtrait n'attacher aucun prix à l'estime de ses camarades et à l'affection de ses maîtres : ce serait un pauvre et triste écolier ; je plaindrais de même l'homme ou la femme qui, dans la société, pourraient se résigner facilement au mépris de ceux qui les entourent.

Ah ! chers amis, ne soyez pas comme cet enfant, ne devenez jamais comme cet homme ou cette femme dont je parlais. Tant que vous serez dans cet asile béni, où tout conspire pour faire de vous des enfants instruits, éclairés, honnêtes et pieux ; tant que vous serez sous l'habile et bienfaisante direction d'un maître et d'une maîtresse qui sont pour vous comme un père et une mère : tant que vous vivrez à l'ombre de cette admirable protection

qui puise sa force aux plus hautes sources de la charité, ayez l'ambition de récompenser par une conduite sans reproche et une volonté sans défaillance tant de bonté, tant de dévouement et tant de chaude sollicitude ; ayez à cœur de prouver que vous méritez tout ce que font pour vous de si nobles âmes qui obéissent à un seul mobile : celui de faire le plus de bien possible. Et, plus tard, quand vous marcherez une fois seuls dans la vie ; quand vous aurez seuls la responsabilité de vos actes et la direction de vos destinées, efforcez-vous encore de montrer à tous que vous n'avez point passé sans profit par cette maison, mais que vous y avez appris à règler votre vie sur les lois du travail, de l'honnêteté et de la vertu. Gagnez l'estime des hommes, et, comme nos sages vous le promettent, vous mériterez et vous obtiendrez les bénédictions de Dieu.

INSTRUCTION ET TRAVAIL

(DÉCEMBRE 1876)

Mesdames et Messieurs,

J'ai toujours considéré comme une idée ingénieuse et heureuse celle de faire coïncider cette modeste, mais charmante solennité (1), avec notre fête si aimée et si populaire de Hanouca. Sans avoir un goût exagéré pour des rapprochements forcés et arbitraires, je crois pouvoir dire que les grands souvenirs qui se rattachent à l'une ne sont pas inutiles pour éclairer le sens et rehausser la valeur de l'autre. Hanouca, Messieurs, veut dire amour de la religion et amour de la patrie, et ces mots ne sont certes pas déplacés dans une fête consacrée à l'instruction et au travail. Hanouca est une leçon, une leçon éloquente que nous

(1) Distribution de prix aux jeunes apprentis.

donne le passé, et cette leçon, où serait-elle mieux à sa place que dans une réunion de gens de cœur qui se proposent précisément de former par une sérieuse éducation professionnelle et par le développement de l'intelligence, de former, dis-je, des Israélites capables de faire honneur à leur religion, des citoyens capables de servir utilement leur pays? Mieux que les paroles, mieux que les discours, Hanouca montre ce que peut le sentiment du devoir quand il s'empare vivement des âmes, ce que peuvent la persévérance et de fermes résolutions pour triompher des obstacles les plus redoutables, ce que peut enfin un patriotisme sincère, profond, prêt à tous les sacrifices, pour relever un peuple accablé par le malheur, et qui ne veut pas devenir le complice de sa mauvaise fortune.

Ce sont là, Messieurs, des paroles un peu graves pour la circonstance; mais nous vivons à une époque où les préoccupations des esprits sont forcément et constamment attirées d'un même côté : *religion et patrie*, voilà les mots qu'il faut prononcer avant tout aujourd'hui, quand on a l'honneur de parler devant la jeunesse; car ils sont et doivent être pour elle le plus solide appui du devoir, le stimulant le plus énergique au bien. Grâce à Dieu, cet âge a l'esprit et le cœur ouverts

aux nobles pensées et aux généreux entraînements, et, pour le toucher, on n'en est pas réduit à faire vibrer la corde de l'intérêt et à aligner les calculs étroits de l'égoïsme. Le feu de l'enthousiasme ne s'allume pas aux considérations mesquines : il demande, pour naître et pour durer des aliments plus nobles, je veux dire plus désintéressés.

Messieurs, nous sommes Israélites, et c'est là un titre qui oblige. Chacun de nous a la mission, le devoir d'honorer son culte par sa conduite, et de réfuter d'avance les injustes accusations qu'on nous prodigue encore si souvent et avec tant de légèreté. Des gens qui ne nous connaissent pas, ou qui nous ont vus je ne sais à travers quels nuages trompeurs, nous font fréquemment, dans leurs livres ou dans leurs journaux, les plus mauvais compliments. Cela est désagréable, sans doute, et, quand il y a un parti pris évident de tout rabaisser, de tout dénigrer, cela est même odieux. Je comprends que le rouge vous monte au front et qu'une juste indignation rende coup pour coup ; mais je crois qu'il y a encore mieux que cela. Faisons taire la malveillance en lui enlevant tout prétexte. Sans être des fanfarons de vertu, sans revendiquer pour nous le monopole de tout ce qui est bien et droit, appliquons-nous à remplir notre devoir partout et toujours, sans défail-

lance et sans hésitation. Une vie d'ouvrier, par exemple (comme on en voit beaucoup parmi nous, quoi qu'on puisse dire), sage, rangée, laborieuse, économe, traversée par des plaisirs innocents et de belles distractions, vaut, sans contredit, pour la défense de notre religion, la page la mieux réussie, et, pour l'écrire, il suffit d'être un esprit droit et un cœur honnête.

La patrie, Messieurs, nous impose les mêmes devoirs. Elle a été assez malheureuse, et elle a encore maintenant assez de peine à sortir de ses embarras et à se relever de ses chutes pour avoir droit au concours empressé et complet de tous ses enfants. Et ici je m'adresse surtout à vous, jeunes apprentis, qui demain serez des ouvriers et aurez votre rôle à jouer dans la société. Préparez-vous à jouer ce rôle le plus convenablement possible ; devenez de bons citoyens en formant votre main par le travail, en formant votre intelligence par l'instruction. Le travail fait l'ouvrier qui gagne sa vie ; l'instruction fait l'homme, car l'ignorant mérite à peine ce nom. Il se condamne lui-même à végéter dans une prison étroite, n'ayant de rapports qu'avec les personnes qui vivent à côté de lui. L'homme instruit, au contraire, l'homme qui lit et qui choisit bien ses lectures, vit dans un monde aux vastes horizons, dans un milieu en-

chanté, où il a pour compagnie les plus nobles esprits de l'humanité. L'historien lui révèle les secrets du passé, le moraliste lui ouvre les mystères du cœur, le savant lui fait admirer les merveilles de la nature ; tous lui donnent des plaisirs charmants et lui procurent les distractions à la fois les moins coûteuses et les plus précieuses ; tous travaillent pour redresser ses erreurs et lui inculquer des idées saines et des notions justes. O la délicieuse société ! et qui voudrait s'en fermer l'accès par paresse ou par négligence ?

Mes jeunes amis, vous avez sur nous un grand avantage : vous êtes encore les maîtres de votre avenir ; il dépend de vous de le rendre beau, honorable, utile à vous et aux autres. Votre vie est comme un livre dont presque toutes les pages sont encore blanches. Arrangez-vous de façon à n'y inscrire que des souvenirs qui puissent affronter tous les regards ; ayez soin que dans toutes les situations où vous pourrez être placés plus tard, dans le succès comme dans les revers, dans la fortune comme dans la lutte pénible contre la pauvreté et la misère, vous puissiez toujours vous rappeler avec satisfaction, sans regret et sans remords, ces belles fêtes qui sont aujourd'hui votre récompense, ces ateliers où des patrons bienveillants vous font connaître les secrets de leur pro-

fession, ces soirées laborieuses où des maîtres instruits et consciencieux délassent votre corps en entretenant votre esprit, ces années enfin que vous aurez passées dans notre école de travail, sous la surveillance toute paternelle d'un excellent directeur, entourés de la chaude sympathie d'amis nombreux et dévoués, soutenus, encouragés, redressés quelquefois par les conseils affectueux et les remontrances cordiales de notre cher président, vous appliquant à devenir, je le répète, de bons ouvriers, c'est-à-dire de bons Israélites et des citoyens utiles.

ALLOCUTION

PRONONCÉE A L'INAUGURATION

DU REFUGE ISRAÉLITE DU PLESSIS-PIQUET

LE 3 MAI 1891

Mesdames, Messieurs,

Il a été convenu entre nous, l'autre jour, en tout petit comité, que je vous adresserais, moi aussi, quelques paroles dans cette charmante réunion. J'en suis presque à le regretter à cette heure. Il eût été bon, en effet, de vous laisser sous l'impression de l'exposé magistral, si complet et si précis, si simple et si touchant, qui vient de vous être présenté par notre cher Président. Cependant, comme la cérémonie à laquelle vous êtes conviés est une cérémonie de consécration et a un caractère religieux non moins qu'administratif, le Rabbin ne peut pas facilement se résigner à un silence complet.

D'ailleurs, j'aurai quelque chose à ajouter à ce qui vient d'être si bien dit ; car si la justice consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû, vous avez tous le sentiment qu'il y a quelqu'un ici à qui justice n'a pas été rendue : c'est notre Président (1), qui a réparti des remerciements entre tout le monde et n'a pas pu ni voulu mettre en lumière la part prépondérante qui lui revient dans la création et l'organisation de notre Refuge du Plessis-Piquet. Je vais donc, à mon tour, pour réparer une omission qui serait un déni de justice, reprendre l'historique de notre œuvre et compléter, sur quelques points, l'exquise allocution de notre Président.

L'idée de ce nouvel établissement, Mesdames et Messieurs, était dans l'air depuis plusieurs années. On reconnaissait un peu partout qu'il existait une lacune dans l'ensemble des œuvres d'instruction et de charité que notre Communauté a appelées à la vie, dans un passé plus ou moins rapproché, au grand profit de notre enfance pauvre et déshéritée. On le reconnaissait d'autant plus, que notre temps a fait énormément pour la protection de ce qu'on nomme l'enfance abandonnée. De tous côtés on s'est efforcé de porter remède à un mal social plein

(1) M. J. Hirsch.

de tristesses et de dangers. Sur ce terrain, les pouvoirs publics et les philanthropes avisés ont donné le spectacle des initiatives les plus fécondes. Je pourrais, ici même, dans cette assemblée, vous montrer du doigt des hommes de conviction et de foi, qui consacrent leur vie à cette œuvre sainte, qui sont des protecteurs ardents, infatigables, acharnés du jeune âge. Comment n'aurions-nous pas été instruits et stimulés par de tels exemples?

Nous avions déjà nos Ecoles consistoriales, dirigées par un Comité aussi éclairé que dévoué, et où l'instruction primaire, largement distribuée, est associée à l'enseignement religieux qui la féconde, l'élève et la couronne. Nous avions notre Orphelinat, fondé par une femme de grand cœur, la vénérée baronne James de Rothschild, qui ouvre déjà ses portes à cent dix enfants des deux sexes et qui ne tardera pas à en accueillir un bien plus grand nombre. Nous avions notre Ecole de Travail, qu'on peut appeler un établissement modèle, où tout est admirablement combiné pour faire de nos jeunes apprentis d'excellents ouvriers, connaissant à fond leur métier et l'exerçant avec persévérance et honneur. Nous avions le Refuge des jeunes filles, à Neuilly, qui va fêter prochainement son vingt-cinquième anniversaire et auquel restera attaché le nom, devenu illustre, d'une autre femme de

cœur, de Mme Coralie Cahen. Nous avions l'institution Bischoffsheim, due à la générosité d'une de nos familles les plus soucieuses du bien-être et du progrès des classes ouvrières, les plus expertes dans l'art difficile et délicat de la charité, et qui est, pour les jeunes filles, ce que l'Ecole de Travail est pour les jeunes garçons. Nous avions la Société de Patronage des Dames, qui surveille et protège nos jeunes filles au sortir de l'école primaire, et pourvoit à leur apprentissage dans les ateliers. La liste n'est pas encore complète, mais quel riche inventaire de la prévoyance et de la philanthropie bien entendue je viens de dresser sous vos regards!

Il nous manquait seulement une maison comme celle-ci, pouvant donner asile à de jeunes garçons privés, pour une raison ou une autre, de la protection et de la direction de la famille, ou dont le caractère difficile exige une attention constante, une stricte surveillance, un régime moral composé de fermeté et de douceur. Tous ceux qui, par devoir ou par goût, administrent les affaires de notre Communauté appelaient de leurs vœux le jour où un tel vide serait comblé.

Vous avez encore présentes à l'esprit, Mesdames et Messieurs, les belles pages que l'éloquent historien de « la Bienfaisance à Paris », M. Maxime Du Camp, a consacrées aux principales institutions de

notre Communauté. Dans sa haute impartialité, il a dit tout ce que nous avons fait pour la maladie, pour la vieillesse, pour l'enfance; mais, arrivé à la fin de son étude, il ne pouvait s'empêcher de marquer sa surprise de ce que notre culte n'eût pas l'air de se douter qu'il existe, dans tous les milieux, des jeunes gens qui, par suite de leur abandon ou de leur nature vicieuse, peuvent être, s'ils restent livrés à eux-mêmes, une menace pour la société, alors que, bien dirigés, ils deviendraient une de ses forces et de ses richesses. Le vaillant écrivain avait frappé fort et juste : un tel avocat ne pouvait pas ne pas gagner sa cause.

Il y aura quatre ans à la prochaine fête de Kippour que j'ai moi-même appelé, pour la première fois, l'attention de la Communauté sur cette grave question. M'inspirant du chapitre 56 d'Isaïe, qui sert de thème à nos lectures pieuses de ce jour, j'ai montré le grand prophète proclamant les conditions de la véritable piété et d'un sincère retour à Dieu. Faire pénitence, dit-il, avec une incomparable grandeur, ce n'est pas s'imposer des jeûnes pénibles, des mortifications humiliantes, c'est s'appliquer à réparer les injustices, à guérir les plaies sociales, à courir au devant de ceux qui souffrent de la faim, de la nudité et des misères de l'abandon. Voulez-vous, ajoutais-je, prendre à cœur la prédi-

cation du prophète ? Eh bien ! unissez vos efforts pour créer cet établissement qui nous manque et qui est réclamé par tous les bons esprits. Ces paroles firent impression sur mon nombreux auditoire, et, dès le lendemain, des offres de concours arrivèrent de toutes parts : le premier jalon pour la nouvelle création était posé.

Bientôt après se produisit le fait que notre Président a rappelé avec tant d'à-propos : Mme Boucicaut mourut et laissa un testament qui fut tout un événement. C'était une femme croyante, une excellente chrétienne, très attachée à sa foi, mais qui avait l'esprit assez large et le cœur assez élevé pour comprendre que toutes les religions méritent également respect, sympathie et reconnaissance, car elles travaillent toutes à la même œuvre de progrès social, de paix et d'humanité. Aussi avait-elle, dans ses dernières dispositions, pensé au Grand Rabbin de Paris, comme aux ministres des autres cultes, et réservé à son profit un legs de cent mille francs. L'idée me vint aussitôt, et elle fut approuvée par les chefs de la Communauté, d'appliquer la moitié de cette somme à la fondation d'un Refuge pour les garçons.

Il y a dans cette salle, un homme qui a l'habitude de faire le bien avec autant de libéralité que de modestie. Il m'en voudra peut-être de prononcer

son nom et de l'exposer ainsi à vos applaudissements. Mais je ne puis me défendre de lui rendre un hommage public : c'est M. S.-H. Goldschmidt. Quand j'allai le trouver pour lui faire part de nos projets, il me dit simplement : « Je ferai, en faveur « de la nouvelle maison, le même don que j'ai fait, « il y quelques années, pour la construction du « Refuge des jeunes filles. » C'était la bagatelle de soixante mille francs. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la famille de Rothschild, qui figure toujours en tête de nos œuvres de bienfaisance, de nos listes de souscription, a fait, elle aussi, grandement les choses. Que d'autres noms mériteraient encore d'être cités ! Que de bienfaiteurs nous aurions à remercier ! Mais j'ai hâte d'arriver, dans ce rapide historique, au moment décisif, qui clôt pour nous la période d'attente et marque le point de départ de la période d'action.

Que notre Président, et tous ceux qui partagent ses affections et ses regrets, me pardonnent de réveiller un souvenir douloureux pour leur cœur ! Dans les premiers jours de l'année 1889, nous avons eu le chagrin de perdre notre vénéré coreligionnaire Dreyfus-Dupont, l'homme simple, modeste, actif, qui avait travaillé dès son enfance, et vous savez avec quel succès, qui travaillait encore dans les derniers jours de sa vie, et dont la belle et forte

vieillesse était pour les jeunes un enseignement et un exemple. Dreyfus-Dupont, dans une noble pensée de fraternité, voulait faciliter aux enfants pauvres les moyens de s'élever à leur tour par le travail et écarter de leur route les difficultés du début. C'est ainsi qu'il avait favorisé l'Ecole de travail d'un don de cent mille francs, à condition qu'elle recevrait en tout temps dix jeunes apprentis venus des provinces qui nous ont été enlevées. La nouvelle création dont il entendait parler autour de lui ne pouvait manquer de l'intéresser, et je n'exagère pas en disant qu'une de ses dernières pensées fut pour notre œuvre. Il nous laissa un capital considérable pour nous permettre de faire aboutir notre projet.

Mais il ne nous légua pas seulement de l'argent, il nous légua sa famille. Son gendre, son petit-fils, son frère, qui avaient recueilli ses dernières volontés, crurent accomplir un acte de piété envers une mémoire chérie en même temps que de charité, en cherchant à assurer le succès de l'œuvre naissante. Notre président surtout, M. Hirsch, devint l'âme du Comité d'Etudes, bientôt remplacé par le Comité d'organisation. Ce qu'il apporta à sa tâche de bonne volonté, d'entrain, d'activité et de méthode, il est impossible de le faire comprendre à ceux qui n'ont pas été témoins de nos travaux.

Si nous avons marché avec tant de rapidité, si quelques mois ont suffi pour tracer notre programme, pour acquérir et aménager ce beau domaine, pour réunir et dresser le personnel, pour faire choix d'un premier noyau de pensionnaires, c'est à lui que nous le devons. Il convient d'ajouter qu'il a été vaillamment secondé par ses collègues du Comité. Qu'il me soit permis de mentionner seulement, parmi tous ses dignes collaborateurs, notre jeune et actif secrétaire M. René Dreyfus, et nos deux vice-présidents, M. Alphonse Bloch et M. Saint-Paul. M. Saint-Paul, a, lui aussi, rempli un devoir filial en s'occupant du Refuge du Plessis-Picquet, car son regretté père, mon bien-aimé collègue du Consistoire de Paris, Victor Saint-Paul, après avoir témoigné sa sympathie au Refuge des jeunes filles par le don d'un magnifique terrain, avait manifesté l'intention de faire le même acte de munificence pour le Refuge des garçons. Le concours de toutes ces bonnes œuvres a produit les résultats qui sont sous vos yeux et qui sont plus éloquents que toutes les paroles.

Maintenant, messieurs, quelques mots sur le but que nous poursuivons, sur les idées qui nous ont guidés. Qu'avons-nous voulu en créant cette œuvre ? Décharger les familles de leurs devoirs ? A

Dieu ne plaise ! Nous estimons que la société ferait fausse route et usurperait un rôle qui ne lui appartient pas, si elle substituait inutilement son action à celle des parents. Ceux-ci se doivent à leurs enfants ; ils n'ont pas le droit de s'affranchir de ce qui est la première des lois, une affaire de dignité de cœur et de bonheur. Peut-être notre temps l'oublie-t-il un peu trop facilement. Mais, hélas ! il y a des enfants qui, dès leur jeune âge, sont privés de famille ; il en est d'autres dont les parents ont lâchement déserté leur devoir ou se sont reconnus impuissants à s'en acquitter. C'est ici, messieurs, que nous avons à intervenir. Ces enfants abandonnés, ces enfants qui manquent de direction morale, nous les prenons sous notre protection, nous tâchons de leur rendre une famille, avec sa vigilante sollicitude, ses soins prévoyants et sa ferme autorité. Nous voulons les défendre contre eux-mêmes, les arracher aux dangers qui menacent la jeunesse dans les grandes villes et faire d'eux, autant que possible, des hommes de bien, de bons travailleurs et des membres utiles de la société. Œuvre sociale et patriotique au premier chef !

Nous sommes juifs, messieurs, et ne rougissons nullement de ce titre, dont la malveillance voudrait faire une injure. Nous désirons que la religion

forme l'esprit et le cœur de notre jeunesse, car nous savons qu'elle est un élément indispensable d'une bonne éducation. Autre chose est de parler aux enfants au nom d'une morale abstraite, froide et sèche, sans bases certaines et sans principes supérieurs, autre chose de leur enseigner le devoir au nom d'un législateur parfait, principe et source de vérité, de pureté et de sainteté, et, pour les conduire au bien, d'invoquer l'autorité d'une doctrine religieuse, qui depuis trente siècles, est la règle des consciences et la lumière des âmes. Nous aurions pu, à la rigueur, confier nos enfants à la Société générale de protection pour l'Enfance, à cette œuvre admirable que M. Georges Bonjean a fondée et à laquelle lui et ses frères ont si complètement dévoué leur vie. Nous l'avons fait quelquefois, et nous devons rendre cette justice à ces grands philanthropes, qu'ils ont toujours accueilli les pupilles israélites avec un empressement dont nous ne saurions assez leur être reconnaissants. Mais ils ont constaté eux-mêmes que l'impossibilité d'assurer aux enfants de notre culte les bienfaits de l'éducation religieuse, dans des établissements éloignés de tout centre israélite et où ils se trouvaient en infime minorité, était grosse de dangers. M. Georges Bonjean l'a si bien compris, qu'il a été des premiers à encourager nos efforts

pour créer un refuge spécialement israélite. Il a fait plus : il a accepté de faire partie de notre Comité, et son expérience nous a été d'un secours infiniment précieux.

Messieurs, c'est parce que nous sommes juifs et très àttachés à notre culte et à notre passé, que nous avons inscrit en tête de notre programme d'enseignement et de notre système d'éducation les travaux des champs et le jardinage. Je ne parle pas de ce qu'il y a de sain, de moralement bon dans cette vie en plein air, dans cette intimité étroite avec la nature, dans ce régime d'énergique activité qui, en fatiguant le corps, endort les mauvaises passions et apaise les tempéraments violents. Nous avons encore d'autres et plus hautes visées. Il nous plaît de démontrer, par les faits, que nous ne sommes pas incapables de nous livrer à l'agriculture, et que nous n'avons nulle répugnance à reprendre nos plus anciennes habitudes. Nos ancêtres étaient agriculteurs et ils n'étaient que cela. Il a fallu des siècles de proscription et de contrainte extérieure pour nous éloigner de la charrue. Quelle joie pour nous et quelle revanche d'un passé injuste, si nous parvenons à renouer le fil de nos antiques traditions et à réveiller chez une partie de notre jeunesse le goût des travaux agricoles et l'amour de la terre !

Cela est d'autant plus désirable, que dis-je ? plus impérieusement nécessaire, que la question de l'agriculture se pose aujourd'hui pour le judaïsme avec une redoutable énergie ! Des milliers de nos frères sont sous le coup d'une persécution, dont il y a peu d'exemples dans notre histoire, si douloureuse pourtant ! Des cris d'angoisse nous arrivent tous les jours de pays lointains et nous déchirent le cœur. Un empire puissant, vers lequel nos sympathies iraient comme d'elles-mêmes, traite en étrangers, en ennemis, ses sujets israélites nés de père en fils sur son sol, et qui ne demanderaient qu'à le servir et à l'aimer de toutes leurs forces. Que faire en présence d'un système politique qui méconnaît à la fois les droits de l'humanité et les intérêts du pays ? Hélas ! un triste exode paraît être le seul remède à des maux devenus intolérables. Toutes les routes de l'Europe sont sillonnées de convois d'émigrants qui vont chercher, dans d'autres contrées plus hospitalières, le droit de vivre et de travailler librement. Or, quel est l'espoir, la suprême ressource de ces malheureux exilés ? Il n'en est qu'une, et c'est l'agriculture. Telle est la conviction de ces grands bienfaiteurs, vraiment dignes du judaïsme, qui fondent des colonies juives en Palestine, ou qui se proposent d'en fonder dans l'Amérique du Sud. Puissent-ils

réussir dans leur noble entreprise ! Peut-être nous sera-t-il donné, à nous, de fournir un jour à ces colonies, qui se créent de toutes parts, des guides, des maîtres en agriculture, des conseillers expérimentés. Ce serait la meilleure récompense de nos efforts et de nos sacrifices.

Ah ! chers enfants ! vous voyez quelles espérances vous nous inspirez, quelles ambitions nous avons pour votre avenir. Nous comptons sur vous, ne nous infligez pas de déceptions. Comme vous devez vous sentir heureux d'être dans cette maison, où vous faites œuvre de vos mains, où vous employez vos journées à des travaux, rudes peut-être, mais fortifiants pour le corps et sains pour l'esprit ! Voilà ce qui grandit l'homme et ce qui forme l'enfant. Ayez toujours le souci de votre dignité, le respect de vous-mêmes. N'oubliez pas que vous êtes Français, que vous êtes Israélites, que vous devez à Dieu, à votre culte, à votre patrie, à vos bienfaiteurs, d'aimer le travail, de vous plier à une sage discipline et de vous élever à la sainte notion de la règle, du devoir et du bien. La bonne renommée de cette maison est entre vos mains. Veillez à ce qu'elle ne subisse, par votre faute, aucune atteinte. Donnez-nous tout ce que vous pouvez, et vous pouvez beaucoup, en fait de travail, de bonne tenue, de docilité, de respect

envers vos maîtres et de progrès dans l'instruction et la moralité. Nous ne demandons pas d'autre témoignage de reconnaissance.

Et vous, Mesdames et Messieurs, dont la générosité nous a permis de créer cette œuvre si riche de promesses, si pleine d'avenir, veuillez nous conserver votre sympathie. Nous avons, je pense, fait bon usage de vos dons. Mais il reste encore beaucoup à faire. Nous ne sommes qu'à nos débuts et notre œuvre doit se développer. Il faut que nos bienfaits puissent s'étendre sur le plus grand nombre possible d'enfants, et vous savez déjà que les demandes intéressantes ne nous manquent pas. Si nous devons un jour ou l'autre vous demander de nouveaux sacrifices, vous n'hésiterez pas à répondre à notre appel, heureux de contribuer à une œuvre si honorable pour notre Communauté, si utile à la société et qui est bien ce qu'on appelle d'un beau nom : une œuvre de sauvetage moral.

PRIÈRE.

Seigneur, Dieu de vérité et de lumière, Dieu de bonté et de sagesse, toi dont nos livres saints ont dit avec tant de force et de raison : « Si Dieu n'aide

point à édifier la maison, la main des hommes s'y fatigue en vain, » nous appelons ta bénédiction sur ce lieu de prières et sur toute cette maison que nous consacrons en ce jour à sa haute destination, et nous te supplions de la couvrir de ta protection constante et paternelle. Rien n'est plus agréable à tes yeux et plus digne de tes précieuses faveurs que l'œuvre que nous avons entreprise et menée à bonne fin ; car elle a pour but de donner asile à de pauvres enfants, autrement condamnés à l'abandon et exposés à tous les dangers, de leur assurer, dans les conditions les plus favorables, une saine éducation, une instruction bonne et sérieuse, d'éclairer et de développer leur intelligence et de déposer, dans leurs jeunes âmes, avec l'amour du travail, les germes de la vérité, du bien et de la piété que l'avenir fera fructifier. Tu t'appelles toi-même « El Déôt Adonaï », le Dieu de la lumière et de la vérité, le Protecteur des faibles et des délaissés, et tu ne peux que regarder d'un œil bienveillant tout ce qui contribue à élever vers toi l'âme humaine, à la préserver des influences mauvaises et à lui donner toute sa valeur.

Bénis donc, ô notre Dieu, cette nouvelle maison, qui complète si heureusement nos établissements destinés à l'enfance. Qu'elle donne les résultats que nous en espérons ! Sois avec ceux qui ont la

difficile tâche de diriger nos enfants recueillis ici et récompense leur zèle et leur dévouement. Que leurs paroles, que leurs conseils tombent sur un sol propice, trouvent toujours des intelligences ouvertes et des cœurs bien disposés ! Protège les enfants qui viendront ici faire leur apprentissage d'hommes : qu'ils profitent des leçons qui leur seront données ! Puissent tous nos enfants qui passeront par cette maison y acquérir, avec les connaissances qui ornent l'esprit, avec la profession qui sera nécessaire à leur avenir, les qualités morales et religieuses qui sont la richesse du cœur, la force et l'honneur de la vie !

Seigneur, toi qui tiens compte de toutes nos bonnes actions et de toutes nos bonnes intentions, récompense aussi les hommes de bien et les femmes généreuses qui ont, par de nobles sacrifices, pris une large part à l'édification de cette maison. Bénis-les dans leur personne, dans leur famille, dans leurs propres enfants. Que ce jour compte au nombre de leurs jours heureux, et qu'ils aient le droit de se féliciter de l'œuvre qu'ils ont fondée en voyant les beaux fruits qu'elle produira ! Faire le bien, travailler à répandre la vérité, combattre les dangers de l'ignorance, de l'abandon, de la misère, diriger les jeunes esprits dans la voie du travail, de la dignité, de la morale et de la

religion, voilà une des plus douces satisfactions qu'il soit donné à l'homme de connaître. Puissent nos frères et nos sœurs, dont le concours a facilité notre tâche, jouir de cette satisfaction dans une paix profonde et durable, afin que tous les jours de leur vie ils aient lieu de t'adresser cette prière d'actions de grâces : « Sois loué, Eternel notre Dieu, roi de l'Univers, qui as veillé sur notre vie et nous a permis de voir ce jour de joie et de fête ! » *Amen !*

PATIENCE ET PERSÉVÉRANCE [1]

Messieurs,

Voilà plus de sept années que nos préoccupations sont tournées vers cet établissement du Plessis-Piquet, auquel vous êtes venus rendre aujourd'hui une visite dont je vous remercie à mon tour. Sept années ! c'est déjà une période respectable et qui est de nature à faire lever en nous cette pensée un peu mélancolique que nous avançons en âge ; mais cette impression de la vie qui va en s'inclinant n'est-elle pas accompagnée de douces et consolantes satisfactions ? N'est-il pas vrai qu'un père, une mère acceptent volontiers ou même sont bien aises de vieillir, puisqu'ils voient leurs enfants grandir à leurs côtés et prendre, en fiers conquérants, possession de l'avenir ? De même,

(1) Distribution de prix aux élèves du Plessis-Piquet, 16 juin 1895.

Messieurs, si les années passent, et vous savez avec quelle rapidité, il y a quelque douceur pour nous à constater que le temps écoulé a profité à cette œuvre qui nous est si chère et qui, elle, est jeune encore. Les sept années qu'elle a derrière elle l'ont grandie, développée et fortifiée ; et déjà nous pouvons dire, sans trop de présomption, que l'avenir ne trahira pas nos espérances.

Il arrive souvent, Messieurs, que les parents, heureux de revivre dans leurs enfants, s'oubliant facilement eux-mêmes, voudraient hâter la marche des années, dans leur impatience de jouir plus vite des succès de ceux qui portent leur nom et sont marqués de leur empreinte morale, et de triompher de leurs triomphes. Il en est peut-être parmi nous qui éprouvent un sentiment analogue, en ce qui concerne notre fondation du Plessis-Piquet : ils ne seraient pas fâchés de pouvoir précipiter le cours naturel des choses pour récolter plus rapidement et tout de suite, si c'était possible, ce qu'ils ont semé.

Messieurs, rien ne sert de vouloir presser le temps. Il faut lui laisser le soin d'accomplir son œuvre. Notre tâche, à nous, consiste à être prévoyants et vigilants, à ne rien abandonner au hasard et, à force d'activité et de prudence, de mettre toutes les chances de réussite de notre côté.

Nous sommes ici dans un milieu agricole, et il n'est pas hors de propos d'emprunter une leçon à la pratique sage et avisée du paysan. Or, il sait être patient, lui ; il laboure, il sème, il plante et consacre son temps et ses efforts à la terre nourricière. Mais il ne la gourmande jamais de ne pas récompenser sur le champ son travail, il attend que la semence qu'il a jetée lève et mûrisse, que l'arbre qu'il a fixé dans le sol fleurisse et amène à point ses fruits. Il fait plus sagement, en vérité, que l'agriculteur de fantaisie ou que l'enfant qui aime à jouer au jardinier. Ceux-ci portent souvent une main maladroite sur la plante frêle encore : ils la tourmentent, la font souffrir et, sous prétexte d'aider au travail, trop lent à leur gré, de la nature, courent au devant d'amers mécomptes et d'un échec certain.

Messieurs, ce n'est pas à dire que notre maison n'ait pas déjà donné des résultats qui nous permettent de bien augurer de l'avenir. Plusieurs de nos enfants sont devenus des jeunes gens résolus et laborieux, qui commencent à gagner honorablement leur vie. Nous espérons que tous ceux que nous avons accueillis ici et dont nous cherchons à faire des hommes, emporteront aussi un jour, avec la connaissance sérieuse de leur métier, le plus noble qui puisse s'imaginer, le goût du travail, le

respect de leur personne et le sentiment de ce qu'ils se doivent à eux-mêmes et à la maison qui les aura formés. Peut-être aurons-nous quelques déceptions (nous en avons déjà eu) et connaîtrons-nous la tristesse de compter, sur nos listes, ce qu'on appelle des non-valeurs. Mais cela n'est pas pour nous décourager. Le laboureur non plus ne voit pas sortir de terre toutes les semences qu'il y répand ; il ne peut pas espérer que tous les jeunes arbrisseaux élevés à la pépinière prennent racine et prospèrent. Pourvu que l'immense majorité des plants auxquels il a prodigué ses soins, récompensent son travail et justifient ses espérances, il se déclare satisfait. Messieurs, nous sommes ce laboureur. Nous souhaitons assurément que tous nos enfants nous donnent ce que nous espérons d'eux, mais s'il en est qui nous ménagent quelques déboires, nous nous consolerons avec ceux qui auront réussi, et nous dirons que nous n'avons pas travaillé pour rien et que nous avons fait bonne récolte.

Mes enfants, notre vieille Bible aime à prendre ses comparaisons dans la vie agricole, et cela est naturel, puisqu'elle est le produit du génie d'un peuple entièrement adonné aux travaux des champs et qui y trouvait le secret de sa force, de sa prospérité et de ses meilleures vertus. Dans le Livre

Sacré, Israël est sans cesse assimilé à une plante de délices נטע שעשועים, à un arbre vigoureux, à une vigne généreuse. Quoi de plus magnifique, par exemple, que le cantique dédié par le prophète Isaïe au divin et bien-aimé vigneron? Il avait planté un vignoble dans une terre fertile, lui avait consacré les soins les plus attentifs, les plus touchants. Hélas! le vignoble n'a pas toujours répondu à ces bienfaits d'un amour infini : au lieu de produire un raisin de choix, il a quelquefois porté un aigre verjus, ויקו לעשות ענבים ויעש באשים. Mes enfants, Dieu vous garde de ressembler jamais à cette vigne ingrate ! Sachez reconnaître l'affection qui vous entoure et veille sur vous, pénétrez-vous des leçons de travail, de conscience, de probité que vous donnent sans relâche vos excellents maîtres. Aimez le bien, aimez la patrie, aimez la religion, aimez Dieu et les hommes, et nous, qui aurons semé avec effort, pour remplir le plus saint des devoirs de charité, d'humanité et de patriotisme, nous bénirons avec enthousiasme notre moisson, בא יבוא ברנה נושא אלומותיו.

TABLE

Préface V
Les Instincts de l'Enfance 1
La Signification du nom d'Israël 13
Le Respect des Parents 35
L'Amour de Dieu 55
Le Progrès 73
La Cérémonie de l'Initiation Religieuse 91
La Providence divine 107
Le Schema 125
Soyez jeunes 145
Allocution prononcée à la Cérémonie de l'Initiation Religieuse, juin 1891 163
Allocution prononcée à la Cérémonie de l'Initiation Religieuse, juin 1895 175
Le Dogme israélite 185
L'Existence et l'Unité de Dieu 193
Les Arts et les Métiers dans le judaïsme 203
Le Langage des Prix 213
Les Bienfaits de l'Instruction 221
L'Emploi du temps 231

Allocution prononcée à l'Inauguration de l'Orphelinat S. et C. de Rothschild..... 237

La Fête de la récolte..... 245

Le Travail des Femmes..... 251

Il faut rechercher l'estime des autres..... 259

Instruction et travail 265

Allocution prononcée à l'Inauguration du Refuge israélite du Plessis-Piquet..... 271

Patience et persévérance..... 289

PARIS, IMP. D. JOUAUST, L. CERF SUCC^r, 13, RUE DE MÉDICIS.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BM
740
K27
1896

Kahn, Zadoc
Sermons et allocutions
adresses a la jeunesse
israelite